BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3716
Sala Piccola
Scansia A Palchetto 1
N.° d'ord. 37

Polit. XXXVII—31

Digitized by Google

ESSAI

SUR LES TRACES ANCIENNES

DU CARACTÈRE

DES ITALIENS MODERNES.

ET SE TROUVE :

A Turin, chez Pierre PIC.

A Milan, chez { Mathieu MARGAILLAN. / Louis DUMOLARD et Ce. / François SONZOGNO.

A Gènes, chez Yves GRAVIER.

A Florence, chez MOLINI, LANDI, et Ce

A Bologne, chez Benoît GUIDOTTI.

584199

ESSAI

SUR LES TRACES ANCIENNES DU CARACTÈRE DES ITALIENS MODERNES, DES SICILIENS, DES SARDES ET DES CORSES;

SUIVI D'UN COUP-D'OEIL SUR LE TABLEAU HISTORIQUE, STATISTIQUE ET MORAL DE LA HAUTE-ITALIE;

DÉDIÉ

A SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE,

LE PRINCE EUGÈNE NAPOLÉON,

VICE-ROI D'ITALIE,

ARCHICHANCELIER D'ÉTAT DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

PAR CH. DENINA,
Bibliothécaire de S. M. Impériale et Royale.

A PARIS,

Chez FANTIN, Libraire, Quai des Augustins, N°. 55.

1807.

De l'Imprimerie de P. N. ROUGERON, rue de l'Hirondelle, hôtel Salamandre, N.° 22.

A SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE,

LE PRINCE

EUGÈNE NAPOLÉON ;

VICE-ROI D'ITALIE.

MONSEIGNEUR,

LES Exploits de jour en jour plus étonnans du très-grand NAPOLÉON, votre Auguste Père, en reculant les bornes du beau Royaume que Vous gouvernez actuellement en son nom, Vous a fourni de nouvelles occasions, de nou-

veaux moyens de signaler votre Sagesse, votre bon Esprit, vos Talens. Vous avez aussi acquis, MONSEIGNEUR, par la réunion de vastes et belles Provinces à ce superbe Royaume, plus d'occasions de connaître le caractère des peuples soumis à votre administration. Vous les connaissiez les Italiens, MONSEIGNEUR; vous saviez, avant de passer les Alpes, ce qu'en ont dit dans leurs relations une foule de voyageurs, ce qu'en ont écrit tant de géographes, d'historiens, de philosophes et de poètes. Je n'entreprends point d'amplifier ce qu'ils ont dit de juste et de vrai; et je crois inutile de relever les erreurs dans lesquelles beaucoup d'eux sont tombés; mais j'ose observer que presque tous ont tracé le caractère des Italiens trop en général, et semblent

n'avoir pas fait attention qu'il y a autant de différence entre les Napolitains et les Lombards, entre les Toscans et les habitans de la Marche d'Ancône et de la Romagne, entre les Vénitiens, les Piémontais, les Génois, qu'il y en a entre les Gascons et les Picards, les Provençaux et les Normands. Ce n'est pourtant pas ni la différence ni la ressemblance des mœurs, du caractère, de l'esprit des divers peuples d'Italie que je considère dans cet Écrit; mais bien plutôt la ressemblance assez frappante dans le caractère des habitans anciens et modernes des diverses contrées de la belle Péninsule.

L'accueil que VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE daigna faire au *Tableau de la haute Italie*, m'inspire le courage de mettre sous ses

yeux cet *Essai* qui en est une sorte de Supplément.

Votre caractère si avantageusement connu, MONSEIGNEUR, votre Amour pour les lettres et les arts, la Protection généreuse que VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE se plaît à accorder à ceux qui les cultivent, me donnent lieu d'espérer qu'Elle voudra bien agréer cet hommage, et le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE

Le très-humble, très-obéissant
et très-dévoué serviteur, CHARLES DENINA.

ESSAI

SUR LES TRACES ANCIENNES DU CARACTÈRE DES ITALIENS MODERNES, DES SICILIENS, DES SARDES ET DES CORSES.

PREMIÈRE PARTIE.

ARTICLE PREMIER.

Des anciens habitans de la Grande Grèce, de la Campanie, et autres provinces du royaume de Naples.

Les révolutions des empires, les changemens de dynasties, les variations du culte religieux, les progrès et le déclin des lumières, les émigrations, le mélange des races par leurs alliances, doivent naturellement changer les habitudes, les usages, les mœurs, le caractère des nations. Le débordement des rivières, la stagnation des eaux qui forment

les marais et produisent des exhalaisons malignes, l'éruption des volcans qui changent l'atmosphère, affectent, sans doute, l'esprit comme le corps humain, et amènent de nouvelles dispositions tant morales que physiques. Cependant il reste par-tout des traces remarquables du caractère qui tient, soit à l'origine primitive de ces nations, soit à la qualité inhérente et aux circonstances du pays qu'elles occupent. Si l'on trouve en différens lieux des traits qui distinguent une nation de l'autre, on remarque également beaucoup de ressemblance dans le caractère des peuples anciens et de ceux qui en sont issus ou qui les remplacent sur le même sol.

Nous voyons les Arabes des derniers siècles et de notre temps, braves à la guerre, rusés, pillards, tels qu'étaient ceux du temps de David, de Cyrus et d'Auguste. Les Arméniens du temps de Mithridate, de Mahomet et de Soliman, étaient également distingués par leur bravoure et leur industrieuse activité; les Egyptiens, religieux jusqu'à la plus absurde superstition, toujours conquis et jamais conquérans, singulièrement gouvernés et jamais dominans, ni dans leur propre pays ni dans l'étranger.

Passant de suite de l'Afrique en Europe, et jetant d'abord un regard sur la France et l'Espagne, non seulement nous trouvons des points de rapprochement dans les anciens Gaulois et les Français modernes; mais nous trouvons encore à la fois une différence considérable de caractère entre les Provençaux, les Bourguignons, les Bretons, et dans ceux-ci beaucoup de rapport avec les anciens habitans des mêmes pays, les *Nitiobriges*, les *Edui* et les *Veneti* des siècles romains : les uns vifs, gais, spirituels, amateurs constans et heureux des beaux arts et des sciences; les autres sérieux et sévères, braves guerriers et habiles marins, depuis le siècle de César jusqu'à celui de Napoléon. Nous trouverons dans les Navarrois et les Biscayens le même esprit, le même caractère que les Romains ont trouvé dans les Cantabres; et dans la patrie des Lucains la même tendance au genre d'éloquence affectée et exagérée, la même enflure qu'on reproche à Gongora, à Ortensio Paravicino et à Ledesma, leurs compatriotes Cordouans. Mais pour en venir à l'Europe orientale, sans nous arrêter aux Grecs ni aux Turcs, nous allons observer que les Italiens des derniers siècles et de

nos jours ont conservé des dispositions, des habitudes, en un mot, les traces du caractère des anciens habitans de cette péninsule. Je ne parlerai pas ici de l'Italie en général, mais de chacun de ses cercles particuliers.

Quoique l'on ait très-anciennement fait mention des Tyrrhéniens, des Osques, des Ombriens, des Liguriens, ce n'est que des Brutiens, des Messapiens, des Calabrois, qu'on avait dans l'Asie et dans la Grèce, quelques notions distinctes. Du temps de Périclès et dans le siècle d'Alexandre, le nom des Romains et du peuple Latin n'était peut-être pas encore parvenu jusqu'aux écrivains Grecs, qui connaissaient encore moins les habitans de la Gaule Cisalpine et très-vaguement les Etrusques et les Liguriens. Or, les traditions, l'ancienne histoire des Brutiens, des Tarentins, des Sybarites et des autres habitans de ce côté de la péninsule, nous les représentent plus portés aux sciences, aux arts, au commerce qu'à la guerre. Nous ne trouvons point ces peuples associés aux Samnites dans les longues guerres que ceux-ci ont eues à soutenir contre les Romains; et nous voyons que lorsque les Tarentins sont menacés d'éprouver le sort de leurs voisins, ils ont à leur solde des trou-

pes étrangères, conduites et commandées par Pyrrhus, roi d'Epire.

Si les anciens habitansde cette fameuse portion du royaume de Naples, appelée la Calabre, ont eu part aux guerres des Samnites contre les Romains, ils ont certainement été regardés comme peuples belliqueux et féroces. Cette réputation leur a dû rester; et dans le moment que j'écris, ils ne la relèvent que trop pour leur malheur. Mais ces Marses et ces Apuliens, si renommés comme excellens soldats(1), n'habitaient pas la Calabre, mais a Pouille. Ce n'est point par la férocité guerrière, que les Calabrois, tant anciens que modernes, se sont distingués. Dans l'histoire de vingt siècles, en datant de celui des Scipions et d'Annibal ou de Pyrrhus, nous ne trouvons guère qu'Agatocles de Reggio, qui, à la tête des Siciliens, battit les Carthaginois, et a pu mériter d'être compté parmi les capitaines illustres.

C'est dans ce pays, que sont nés et ont vécu Archytas de Tarente, Ocellus Lucanus, Timée de Locres, Orphée de Crotone, auteur

(1) *V.* Horat. lib. 1, od. 23. lib. 2, od. 1. lib. 3, od. 5. lib. 4, od. 6. et Sat. 1, lib. 2. v. 38, 39.

d'un poëme sur les Argonautes, qu'on a confondu avec Orphée de Thrace, et un poète dramatique nommé Alexis. Ces mathématiciens, ces philosophes, ces poètes sont tous antérieurs de plusieurs siècles aux pères de la littérature latine. Ennius même, qui est le premier de cette classe, était originaire de la Calabre. Mais, outre ceux dont il nous reste quelques ouvrages, et dont le nom s'est conservé, nous savons qu'avant le siècle d'Ennius et des Scipions, il y avait dans ce fameux canton de l'Italie, appelé la Grande Grèce, plus important par la célébrité de ses habitans que par son étendue, comparativement à la Grèce proprement dite, il y avait, dis-je, des colléges nombreux, florissans et puissans. Il faut bien que les lettres et les sciences y fussent cultivées avec un grand succès, puisqu'un littérateur de nos jours, profondément versé dans les antiquités les plus reculées de l'Italie (1), a cru pouvoir avancer que l'Iliade et l'Odyssée ont été composées dans un de ces colléges

(1) Ce littérateur se nomme *Don Ciro Minervino*. L'ouvrage qu'il annonça sur ce sujet, n'a pas encore été publié. Nous savons, par un précis que l'auteur

pythagoriciens dont Polybe fait mention. L'amour et le goût pour les lettres doit s'être tellement conservé dans les pays des Brutiens, appelé aujourd'hui Calabre citérieure, que du temps d'Auguste on citait la ville de Rhégium comme la plus savante de toute l'Italie. La langue grecque en était la langue naturelle, ou la dominante ; elle s'y soutint encore sous les quinze ou vingt premiers empereurs jusqu'à Constantin ; d'autant plus qu'à Rome même beaucoup de personnes préféraient encore la littérature grecque à la latine. C'est par cette raison que les Messapiens, les Brutiens et tous ceux que l'on comprend à présent sous le nom de Calabrois, se livrèrent plus tard que les autres peuples de l'Italie à l'étude de l'idiome des Romains, et que parmi les classiques Latins il n'y en eut aucun de ce pays. Car quoiqu'on puisse dire qu'Horace de Venouse, Ovide de Sulmone, et Velleïus Paterculus de Capoue étaient Napolitains, ils n'étaient pourtant ni de la Calabre, ni des provinces qui confinent avec elle, mais des contrées plus voisines du Latium.

---

nous a communiqué, il y a plus de vingt ans, que ce collége était à Héraclée, sur le Siris, petite rivière qui coule près de Tarente.

Après la décadence de l'empire Romain, qui entraîna la chute totale des lettres en Italie, ce fut la Calabre qui en conserva les débris. Cassiodore était Calabrois; et depuis le règne de l'empereur Frédéric II, qui répond à la première renaissance des lettres, la Calabre a produit une foule d'hommes fort éclairés et singulièrement versés dans les hautes sciences. C'est même dans ce pays qu'elles avaient commencé à renaître vers la fin du dixième siècle. Le fameux abbé Joachim de Félico, près de Cozenza, était Calabrois, ainsi que ce Barlaam de qui Pétrarque apprit la langue grecque. Lorsque dans le quatorzième et le quinzième siècles, la physique et l'astronomie, la géométrie et la philosophie en général, reprirent une nouvelle vie, ceux des Napolitains qui contribuèrent le plus à leurs progrès, étaient de la Calabre. Tagliavia, que l'on prétend avoir précédé Copernic dans la découverte du vrai système en astronomie; le cardinal Vincent Lauro qui présida l'assemblée chargée de la réforme du calendrier sous Grégoire XIII; Jean-Baptiste de la Porte qui devança la grande révolution dans les sciences dont on fait honneur à Descartes; Pomponius Laetus, l'un des coryphées de la philosophie

antipéripatéticienne ; Bernardin Telesio qui, de l'aveu du chancelier Bacon, ouvrit la route de la saine philosophie, en s'élevant avec courage contre les anciens préjugés ; Thomas Campanella, esprit plus fort, plus hardi que Telesio, et à qui ses découvertes philosophiques et ses projets politiques valurent vingt-sept ans de prison et de tourmens affreux, étaient de la Calabre. Les extravagances de Vanini et de Jordan Brunus prouvent bien que les têtes calabroises s'exaltent facilement; mais elles laissent apercevoir une vaste étendue de connaissances et une certaine force d'imagination qu'il est impossible d'attribuer à d'autres causes qu'à l'influence du climat et à la qualité du pays. La ville de Naples qui, seule, avec ses faubourgs, égale la population de deux provinces, est assise sur un sol peu différent de celui de la Calabre, médiocrement montagneux et très-volcanique ; aussi les esprits ne sont pas moins vifs, ni moins exaltés que ceux de la Calabre. Mais, comme cette capitale tient à la Campanie, pays infiniment renommé par sa fertilité et la température de son climat, le caractère propre de ses habitans a toujours été la mollesse et un penchant irrésistible au plaisir. Capoue, ancien chef-

lieu de ces délicieuses contrées, a figuré du temps des Romains comme ville puissante; mais ce n'était pas aux Campaniens qu'elle était redevable de cette prééminence; elle la devait tantôt aux Samnites, tantôt aux Romains ou aux Carthaginois. Annibal crut trouver des femmes au lieu de soldats, lorsqu'il vit les troupes de la Campanie. Jamais ce peuple, quoique porté à la révolte, ne manifesta d'énergie dans la guerre. C'est un pays fait pour jouir de la vie, pour cultiver les arts d'agrément, se livrer tranquillement à la méditation, *in otio nata Parthenope*. C'est ce qui a fait dire à Strabon, que les Campaniens étaient accoutumés à obéir (1).

Virgile y allait composer ses poëmes; Cicéron et Sénèque y allaient philosopher à leur aise. Les vins, autrefois si célèbres, les fruits, les légumes, les autres productions du sol campanien influent, sans doute, sur les qualités spirituelles ou intellectuelles des Campaniens et des Napolitains; et cette influence a peut-être été plus sensible dans les temps reculés que dans ces derniers siècles. Cependant quand on voit les deux poètes les plus sensés et du goût

(1) *Campani parere assueti.* V. lib. 5. p. 242 et seq.

le plus pur, l'un né sur les bords du Pô au nord-ouest de l'Italie, préférer le séjour de Naples à celui de Rome; l'autre né dans le royaume de Naples, vivre et écrire dans les collines du pays Latin, on est porté à croire que cette sorte de transplantation est utile à l'esprit humain. Qui sait si la vivacité pétillante du poète Venousin n'eût pas dégénéré en enflure, s'il eût vécu à Naples? Qui sait si Virgile ne se fût pas appesanti en restant dans son pays natal? Le Tasse n'aurait-il point été emporté trop loin par son imagination, si, étant né à Salerne, il eût passé sa jeunesse dans le même pays comme l'a passée ensuite le fameux Jean-Baptiste Marini. Sannazare, Napolitain, avait vécu quelque temps loin de son pays natal, lorsqu'il composa son *Arcadia* en italien; et ce n'est qu'après une plus longue absence qu'il donna son poëme *De partu Virginis*. D'ailleurs ses voyage et quelque séjour fait en Lombardie et en France, ont pu tempérer la chaleur de son imagination.

Naples, toujours considérée comme le séjour favori des Muses, le fut par conséquent aussi de la musique. L'usage barbare et impie de mutiler les hommes pour leur procurer une voix de femme, n'a pas été introduit à

Naples ni en Italie du temps des Romains; mais il y avait à Naples des écoles de musique, des combats de musiciens et des prix proposés à ceux qui se distinguaient dans cet art enchanteur (1); et Naples est encore aujourd'hui la première école, la pépinière des musiciens.

Nous apprenons de Cicéron que, dans un coin de la Calabre antérieure, les Crotoniates avaient décoré de belles peintures un temple qu'ils dédièrent à Junon (2); et les antiquités d'Herculanum ne laissent pas douter que de ce temps-là il y eût à Naples, dans ses environs et dans les provinces voisines, d'habiles artistes en tout genre. Aussi l'on prétend dans le pays que les Napolitains n'ont pas attendu l'exemple des Toscans pour se distinguer dans l'art de la peinture. L'on nomme Thomas Stefani, contemporain de Cimabue, que l'on croit avoir surpassé ce fameux restaurateur de la peinture grecque, et on en cite plusieurs autres antérieurs à Raphaël.

Il faut cependant convenir que, dans toute l'étendue du royaume de Naples, il n'y eut

(1) Strabon. *ubi suprà.*

(2) Cic. *Rhetor.* lib 2. Cap. 1.

pas, dans les 14e. 15e. et 16e. siècles, autant de peintres célèbres que la Toscane seule peut en compter. Mais, dans les derniers siècles, il y en eut trois ou quatre qui ont presque égalé la réputation des plus grands maîtres Toscans et Romains : ce sont Mathias Préti, surnommé le Calabrèse, né à Taverna, petite ville de la Calabre ultérieure, Joseph Ribeira, surnommé le Spagnoleto, le fameux Salvator Rosa, et Lucas Giordano. Vers le milieu du dernier siècle, François Solimène, quoiqu'il ne réussit pas si bien dans ses peintures à l'huile que dans celles qu'il fit à fresque, égala pour le moins la réputation de Tiépolo et de Celesti, deux grands peintres ses contemporains qui ont fait beaucoup d'honneur à l'art qu'ils professaient, et au pays où ils étaient nés et où ils ont vécu habituellement.

Naples n'a pas figuré pour la sculpture autant que Florence dans le siècle de Léon X et de Charles-Quint, quoique Marliano, mort en 1559, et Jérome Santa-Cruce, du même temps, aient été de fort habiles sculpteurs (1).

(1) On ne sait à quoi attribuer le silence qu'ont gardé jusqu'à ce jour les rédacteurs de l'*Abecedario Pittorico* sur Marliano Santa-Cruce, les deux Masucci, Tesauro, Andrea Ciccione.

Pirro Ligorio figurait parmi les plus savans architectes; mais il semble s'être plus occupé à écrire qu'à bâtir. A peine connaît-on deux ou trois édifices élevés sur ses dessins (1), et l'on sait qu'il laissa quarante volumes de manuscrits sur les antiquités, dont une partie se voyait encore en original dans les archives de Turin en 1790, et les autres dans la bibliothèque du roi de Naples. Le chevalier Bernini, né à Naples, est de tous les peintres, sculpteurs et architectes, celui qui s'approcha le plus du très-célèbre Michel-Ange Buonarotti. Louis Van-Vitelli, originaire sans doute des Pays-Bas, mais né à Naples en 1700, ne professa et n'exerça pas, comme Bernini, tous les arts à la fois; mais il fut un très-habile architecte. C'est sur-tout à Caserta qu'il donna la plus haute idée de son génie. Vers le temps à peu près que Naples perdit Van-Vitelli, mourut aussi Raimond de Sangro, connu sous le nom de prince de San-Severo, issu d'une des plus illustres familles de l'Europe. Ce seigneur fit lui seul de plus grandes choses dans les beaux arts que tous les autres amateurs et artistes

(1) Milizia. *Memorie degli architecti*, t. 2.

Napolitains. Il eût fait beaucoup plus, si l'indifférence de ses compatriotes n'eût ralenti l'essor de son génie. Malgré tant d'obstacles, la liste de ses découvertes est considérable. D'ailleurs c'est de lui que reçurent les plus efficaces encouragemens trois sculpteurs Napolitains, Paul Persico, François Celebrano, peintre et sculpteur, et Joseph Sanmartino, dont tout le monde admire le Christ voilé dans la chapelle sépulcrale de San-Severo.

L'on convient cependant qu'à Naples l'architecture ne s'est pas élevée à un aussi haut degré qu'a Rome, malgré cette quantité prodigieuse d'églises, de maisons et d'hôtels bâtis à grands frais. L'on observe que dans la ville d'Aquila, qui ne fait pas la dixième partie de celle de Naples, l'architecture y est d'un meilleur goût, parce qu'on s'est plus attaché à imiter les édifices de Rome.

Au reste, l'on trouve encore à Naples et dans la Terre de Labour, qui en est le district, la mollesse et la vie délicieuse des Campaniens, leurs talens et leurs goûts; mais on ne trouve plus la bravoure martiale des Samnites dans les peuples qui habitent la partie de cette nation belliqueuse, qui a disputé soixante-dix ans aux Romains l'empire

d'Italie. Cette nation a disparu après avoir été subjuguée; car il n'est plus parlé des Samnites ni dans les derniers siècles de la république Romaine, ni sous les empereurs. Cependant, comme sous le nom de Samnites on comprenait, dans le temps de leur puissance, plusieurs peuples placés entre l'Apennin et la mer Adriatique, particulièrement les Apuliens, il faut dire que leur pays a toujours fourni aux armées d'excellens soldats. Toute cette partie de l'Italie ancienne s'est autant distinguée par les hommes de guerre qu'elle a produits, que la partie opposée qui touche à la Méditerranée a été illustrée par des hommes de grands talens dans un autre genre. Les meilleurs soldats romains étaient des Apuliens; c'étaient les *Peligni*, les *Vestini*, les *Marsi*, les *Ferentini*, les *Daunii*. Les légions de Pompée étaient sur-tout levées dans le *Picenum*, pays dont le sol aussi-bien que l'air ou le climat est entièrement semblable à celui de l'Abruzze.

ARTICLE

ARTICLE II.

Du peuple Latin proprement dit, et de la littérature Romaine, ancienne et moderne.

Accoutumé comme on l'est dès l'enfance à entendre citer les ouvrages que Rome nous a transmis, et à les admirer lorsqu'on est en état de les comprendre, on trouvera fort étrange que l'on estime le pays Latin moins fécond en beaux esprits, que trois ou quatre autres provinces de l'Italie. Cependant ce n'est pas du côté des lettres et des arts que Rome figure avec le plus d'éclat; et l'on est forcé de convenir que le caractère de de ce peuple était essentiellement la férocité, *Latium ferox* (1). C'était l'épithète que sous le règne le moins féroce un poète de la cour donnait à la nation que son souverain commandait, et au pays natal de ce prince. Toute l'histoire romaine, depuis Romulus jusqu'à Constantin, nous prouve que tel était le caractère primitif des Romains et du

(1) Horat. Od. lib. 1, od. 36.

peuple Latin (1). Sous ce mot de *ferox* on comprend quelques qualités louables, telles que le courage et la bravoure, mais plus particulièrement encore la fierté, l'orgueil, l'esprit dominateur et même la cruauté. Tous les exploits, les événemens les plus remarquables, les anciennes lois, les coutumes du peuple Romain, les actions des hommes les plus illustres nous rappellent cette férocité. La fondation de Rome par un chef de brigands, la fin de son premier roi, l'expulsion du dernier, le consulat de Junius Brutus, la guerre des Volsques, peuple Latin, la vie de Camille, de Coriolan, celle des deux Catons, celle même de Scipion, celle de Marius et de Sylla; la conspiration de Catilina, la mort de César, le patriotisme de Décius, de Régulus, de Torquatus, la sévérité de Manlius qui fit trancher la tête à son fils; le droit que les lois accordaient aux pères sur la vie de leurs enfans; le goût si vif du peuple pour les spectacles sanglans des gladiateurs et les combats

(1) *Te Dacus asper, te profugi Scythæ*
Urbesque gentesque, et Latium ferox.
Ad Fortunam. Od. 36, lib. 1.

Possit Roma ferox *dare jura Medis.* Od. 3, lib. 3.

des bêtes féroces : tout cela nous donne l'idée d'un caractère orgueilleux, fier, barbare et impérieux : tous ces mots sont synonymes de *féroce* dans son propre et véritable sens. Aucun peuple de la Grèce, si ce n'est, à quelques égards, celui de Thèbes, n'a manifesté un pareil caractère. Les fiers Spartiates étaient moins féroces que les Romains, et les Athéniens ne l'étaient pas du tout. L'histoire de ces derniers présente peu de faits qui annoncent ce caractère.

Le peuple Romain, fier, féroce, se polica très-lentement, et prit fort tard du goût pour les lettres et les beaux arts. Il conserva les traces de sa rusticité jusque sous le règne d'Auguste (1) si célèbre d'ailleurs par les progrès que firent les arts qui tendent à civiliser les nations. Jamais le peuple Latin n'atteignit ce degré d'élégance qu'il admirait malgré lui chez les Grecs. Rome peut compter six cents ans de littérature depuis le siècle de Caton le Censeur et de Scipion l'Africain, jusqu'à la translation du siége de l'empire à Constantinople, et même jusqu'à l'invasion des

(1) *Hodièque manent vestigia ruris.* Hor. l. 2, Ep. 1. *Gens dura atque aspera cultu.* Virg. Eneid. l. 5.

barbares ; car après le règne de Constantin, on trouve encore Rome assez lettrée, malgré la décadence et la corruption du goût. Cependant, de toute l'Europe alors connue, le pays Latin est celui qui a le moins produit de grands écrivains et d'artistes célèbres. C'est dans le tableau de la littérature latine, comparé à celui de la littérature grecque, et particulièrement dans le caractère propre des auteurs latins, que nous trouvons aussi le caractère fier, grave, ambitieux, en un mot féroce, de cette nation. Le pays d'Athènes, ou l'Attique, qui, dans son plus grand éclat, ne faisait pas la moitié du Latium, et ne comprenait pas le quart peut-être de la population que renfermait Rome sous les premiers empereurs, vit fleurir dans son cercle les beaux arts par les talens et le travail de ses habitans. . . . car depuis Thémistocle jusqu'à Démétrius de Phalère, tous les grands écrivains qui ont illustré la littérature grecque, Sophocle, Thucydide, Aristophane, Platon, Xenophon, Epicure, Démosthène et plusieurs autres poètes, tous les philosophes et orateurs célèbres, étaient Athéniens ou du moins de l'Attique. Le Latium qui, pris dans toute son étendue, comprenait aussi le pays des Vols-

ques, ne produisit que deux hommes d'un génie supérieur dans deux genres différens, Cicéron pour l'éloquence ; et Ovide pour la poésie. Mais Arpin, patrie du premier, et Sulmone, patrie du second, tiennent encore plus à la Campanie qu'au pays Latin. Presqu'aucun des autres auteurs latins n'était Romain ni Latin de naissance ou d'origine ; et ceux qui étaient natifs de Rome peuvent à peine être comptés parmi les écrivains du premier ordre. Varron, le plus docte des Romains, n'était qu'un érudit laborieux ; le vieux Caton, un magistrat studieux ; Lucrèce, plus versificateur que poète, ou philosophe original ; César, quelque talent qu'il eût pour l'éloquence, et quel que soit le mérite des Commentaires qui portent son nom, était plus habile guerrier et homme d'état, que grand écrivain. Salluste était-il vraiment un historien préférable à Tite-Live et à Tacite, quoique son style soit plus latin que celui de ces derniers ? Tibulle était un poète charmant ; mais ses élégies ne sont que des poésies du quatrième genre. Les grands poètes dont Rome s'honore, n'étaient ni Romains ni Latins, en commençant par Livius Andronicus, Ennius et Pacuvius, tous trois étrangers,

Virgile était Gaulois Cisalpin, Horace plutôt Napolitain que Romain; Catulle, Véronais; Properce de l'Ombrie. Deux auteurs vraiment grands et admirables, Tite-Live et Pline le Naturaliste, étaient, l'un de la Vénétie, l'autre de l'Insubrie. Tacite n'était pas proprement du pays Latin, ni même Sabin; car Terni appartient à l'Ombrie. Encore est-il bon d'observer que l'esprit des poètes et même des historiens Romains tient aussi de cette gravité sévère peu différente de la férocité romaine; car Lucrèce, Salluste et Juvénal ont un caractère tout différent de Tite-Live, de Cornélius Népos, de Catulle, de Virgile, d'Horace et d'Ovide.

Jetons maintenant nos regards sur Rome moderne. La différence est extrême, sans doute, entre un gouvernement militaire, tel qu'était celui de Rome sous les Scipions et les Césars, et un gouvernement de prêtres. Malgré cela combien de traits de ressemblance ne trouverons-nous pas entre l'ancienne Rome et Rome moderne? Si nous parcourons l'histoire des empereurs, nous y verrons qu'aucun de ceux qui ont succédé à la famille de César, et dont l'administration et les exploits ont eu quelques succès importans, ou

mérité les éloges de la postérité, ne fut élevé à l'empire par sa naissance.

Vespasien, Trajan, Adrien, les Antonins, Constantin, et après lui Théodose, y parvinrent par leur mérite. Parmi les souverains pontifes les plus renommés et les plus révérés, tant pour ce qu'ils ont fait pour le bien de leur état temporel que pour celui de l'église, on ne citerait pas un Romain, à l'exception de Paul III. Encore Paul III comme tous les autres papes, et comme les puissans cardinaux de familles romaines, se sont moins distingués par des qualités littéraires que par leurs talens politiques. Quelques-uns même d'entr'eux, tels que le cardinal Jean Colonne sous le pontificat d'Honorius III, Jean Vitelleschi sous Eugène IV, et Pompée Colonne sous Clément VII, se sont distingués par une sorte de férocité martiale. Les anciens Romains tenaient grand compte de ces talens politiques; et les modernes ne tâchent-ils pas de les acquérir? Pendant combien de siècles les ministres de la cour de Rome, de quelque rang qu'ils fussent, n'ont-ils pas prétendu que c'était à eux exclusivement qu'appartenait le gouvernement du monde entier!

Ces temps sont passés, il est vrai ; mais, d'un autre côté, Rome, de tout temps, a été la patrie commune des gens de mérite, où tout homme chrétien pouvait aspirer à l'autorité suprême sans acception de condition, de nation ou de naissance, comme tout sujet de l'empire Romain, du temps des empereurs, pouvait parvenir à l'empire.

La destinée de Rome fut d'influer deux fois sur le sort de l'univers. Deux fois elle dicta des lois à toute l'Europe. Les lois des empereurs et celles des papes, les compilations des juristes qui vécurent sous les empereurs, et celles des canonistes dévoués aux papes, ont servi également de texte aux écoles des jurisconsultes et de règle aux tribunaux de la chrétienté. Aussi, pour en venir aux sciences et aux arts qui ont été plus particulièrement cultivés à Rome à des époques différentes, nous voyons que les Romains ont cultivé avec plus d'ardeur et de soin les sciences et les arts qui s'allient plus naturellement à l'esprit de domination (1).

La jurisprudence qui conduisait aux pre-

(1) *Tu regere imperio populos, Romane, memento,* Virg. Æneid. lib. 6.

mières places et aux dignités dans le temps de la république, et plus peut-être sous les empereurs, est encore la science qui, dans Rome moderne, conduit plus directement à la pourpre et à la tiare. Je ne sais lequel des jurisconsultes Romains des derniers siècles ou de nos jours pourrait, par l'élégance et la précision du style, être comparé à Papinien, à Jules Paul, à Ulpien; mais il est très-certain que, dans les tribunaux de Rome, il règne une précision qu'on ne trouvera pas dans ceux des autres pays; et le cardinal de Luca peut bien mériter la considération dont ont joui les anciens jurisconsultes, abstraction faite de la latinité. Je ne parlerai point de la théologie des anciens Romains, quoique le plus savant et le plus célèbre de tous nous ait laissé un ouvrage considérable sur la nature des Dieux. La morale souffrirait mieux une comparaison détaillée; car la morale de Cicéron, de Sénèque et celle de Marc-Aurèle, qui n'est pas moins romaine pour être écrite en grec, ne s'éloigne pas trop de la morale qu'on enseigne dans Rome chrétienne.

La médecine ne fit à Rome anciennement aucun progrès. On ne connaît d'autre ouvrage latin sur la médecine que celui de Cornélius

Celsus, qui n'était pas probablement Romain, ni médecin de profession. Depuis la renaissance des lettres il n'y a pas eu à Rome, pendant trois siècles, trois médecins comparables à cent autres que l'Europe a connus. Baglivi et Lancisi sont les seuls qui puissent être comptés parmi les médecins modernes connus et estimés. Encore Baglivi n'était ni Romain ni sujet du pape; il était de Raguse. Jamais les malades étrangers n'allèrent à Rome consulter des docteurs praticiens, comme on allait à Bologne, à Naples et à Pise; et rarement les médecins des autres pays ont cherché à Rome des livres de leur art, imprimés dans cette ville. Chez les anciens Romains la médecine ne fit point de progrès, parce que la profession, peu considérée, était exercée ordinairement par des esclaves ou des affranchis. Ce n'est point tout à fait par la même raison qu'elle en fait peu dans Rome moderne. L'on dit cependant que la plupart des médecins originaires Romains sont fils de cochers ou de laquais. Je ne sais si cela est; mais je sais qu'à l'exception de Lancisi (dont les biographes ont gardé le silence sur la condition des parens) les principaux médecins

que l'on y a connus de nos jours, n'étaient ni Romains ni de l'état du pape. Messieurs Bonelli et Bellini, aujourd'hui les plus accrédités, sont Piémontais; Salicetti, qui a été premier médecin des papes Rezzonico, Ganganelli et Braschi, était Corse. Cependant cette profession ne fit jamais obstacle aux plus grands avancemens. Pierre Juliani, Portugais, élu pape sous le nom de Jean XXI, et Vincent Laure, nonce à plusieurs cours, évêque de Mondovi et de Perugia, puis cardinal, et à la veille d'être élu pape après Grégoire XIII, étaient médecins; mais ce n'est pas à Rome qu'ils s'étaient formés. Les papes ni leurs ministres, tous ecclésiastiques par état, ne purent jamais favoriser la pratique de l'anatomie: *ecclesia abhorret à sanguine*. Les anciens Romains, dont les spectacles les plus agréables au public et les plus favorisés des souverains, étaient les boucheries de l'amphithéâtre, ne devaient pas avoir de l'horreur pour la dissection des cadavres.

L'éloquence à été cultivée avec une égale ardeur et avec le même succès dans Rome ancienne et dans Rome moderne. Elle l'avait été dans l'ancienne Rome autant que dans la Grèce et dans ce genre même la gravité romaine ne

s'est jamais démentie. Il est vrai que l'éloquence politique est absolument nulle à Rome, et que le genre judiciaire peut seul produire quelques plaidoyers intéressans. C'est l'éloquence sacrée, théologique et morale, qui y paraît avec éclat, et qui conduit aux honneurs. En ce genre les orateurs Romains ont précédé ceux des autres nations modernes dans la bonne méthode de prêcher des vérités importantes. Peu importe d'observer que les deux premiers par ancienneté dans cette classe, naquirent dans des villes dépendantes de l'état temporel du pape, à peu de distance de la capitale, l'un à Narni, l'autre à Nettuno. Mais il n'est pas hors de propos de dire qu'aucun orateur de l'ancienne Rome ne donna dans les bassesses que l'on reprocha aux démagogues Athéniens et qu'aucun prédicateur, dans Rome chrétienne, ne débita dans la chaire les plaisanteries vulgaires, les calembourgs autrefois si familiers aux prédicateurs de Venise, de Naples et d'autres grandes villes.

Les muses eurent à Rome, depuis la renaissance des lettres, des élèves illustres, comme elles en avaient eu depuis le temps de Scipion jusqu'à celui de Trajan. Et comme tous les genres de poésie n'eurent pas le

même succès chez les anciens Romains, ils ne l'ont pas eu non plus dans les derniers siècles. Si Rome moderne n'offre rien dans ce genre qui puisse être comparé aux poëmes de Virgile, d'Ovide et de Lucain, qui n'étaient pourtant pas plus Romains que le Bojardo, l'Arioste et le Tasse; et si le chantre de Godefroi et de Renaud n'a pas été récompensé par un pape, comme le chantre d'Énée le fut par un empereur; du moins ce n'est pas à la cour de Rome qu'on peut reprocher le triste sort et les maux qu'a éprouvés le poète italien. D'ailleurs les cardinaux Cesi, d'Este et Jean-Jérome Albani ont fait pour le Tasse ce que Mécène et Pollion avaient fait pour Virgile. C'est l'esprit dominant à la cour de Rome qui inspira au Tasse l'idée de la *Jérusalem Délivrée*. L'origine de ces deux grands poëmes a quelque chose qui les rapproche: l'un et l'autre ont beaucoup de rapport par l'objet que les deux auteurs se proposèrent en les composant. Virgile voulait illustrer la famille dont Auguste descendait, et peut-être détourner cet empereur du projet qu'il avait de transférer en Asie le siége de l'empire. Le Tasse flattait le pape Pie V, au sujet de la guerre qu'il sollicitait contre les

infidèles maîtres de la Palestine. En général, l'Italie moderne, sous le rapport de la poésie, n'a point sujet de se croire inférieure à l'ancienne Rome. Le théâtre latin n'eut que quelques tragédies médiocres, lesquelles n'ont pas même été composées par des auteurs Latins ou Sabins ; le théâtre moderne n'en compte pas beaucoup qui aient été composés à Rome. Celles du Père Bianchi et tant d'autres sont oubliées, et on ne peut citer que deux tragédies de Monti. Mais à la différence près qui se trouve entre la tragédie sévère et le mélodrame, Rome moderne a vu naître dans ses environs et a formé dans son sein, un poète dramatique incomparablement préférable à tout ce qui existe et a existé d'ouvrages dramatiques des poètes Romains. Le nom de Metastasio passera à la postérité, comme y est passé celui de Sophocle.

Les comédies latines ont été trouvées faibles en comparaison des grecques. Peut-être celles qu'on a vues depuis quelques années représentées sur le théâtre de Rome, n'égalent point, pour ce qu'on appelle *vis comica*, celles du vénitien Goldoni ; cependant elles ne sont pas indignes d'être placées à côté de celles de Térence. L'auteur est natif de Rome,

quoiqu'originaire Piémontais (1). Plaute ni Térence n'étaient point Romains; Térence n'était pas même Italien.

Sous l'empereur Domitien on se vantait à Rome d'avoir inventé la satire; c'est le seul genre où les Romains se sont formés sans avoir de modèles de la Grèce, quoiqu'Archiloque fût un poète excessivement satirique, et qu'Horace dise bien expressément que Lucile avait imité les auteurs de l'ancienne comédie grecque. On peut encore dire à Rome: *satyra quidem tota nostra est.* C'est en effet un genre de poésie qui lui appartient proprement à beaucoup d'égards (2); car ce n'est pas seulement à de fines plaisanteries et à des allusions piquantes que se bornent les satires des Romains; mais elles passent à la véhémence de la déclamation: les auteurs imitent encore plus Juvénal qu'Horace. La gravité romaine domine généralement plus que la plaisanterie attique dans les pasquinades, espèce de satire tout à fait

(1) M. Jean Gherard de Rossi.

(2) Lucile, soit inventeur, soit seulement restaurateur de la satire Latine, est presque le seul poète proprement Romain.

propre à cette majestueuse Rome, et qui était déjà fort en vogue dans un temps où il n'y avait pas la moindre trace d'aucun autre genre de belle littérature, puisqu'il en est fait mention dans les histoires des empereurs des siècles XIII et XIV. Le fameux François Berni, inimitable par sa naïveté populaire dans ses autres pièces, invective à toute outrance lorsqu'il parle de Rome et des affaires de Rome. L'Arioste même, dans ses satires, prend un ton différent lorsqu'il a Rome en vue. Les violentes satires de Salvator Rosa ont été composées à Rome, ou c'est à Rome que ce peintre poète en a conçu l'idée. Le célèbre Monti, qu'on peut considérer comme Romain, puisqu'il est né dans les états du pape, et qu'il a vécu long-temps à Rome, n'est-il pas autant poète satirique que dramatique ou épique ?

L'esprit critique qui fait le caractère de la satire, paraît encore bien prononcé dans les ouvrages d'un genre tout différent de la poésie. Les histoires de Salluste et de Tacite ne tiennent-elles point de la satire ? Je regrette que la langue française n'ait pas un adjectif qui réponde à celui de *censorius*, qui est le genre satirique sérieux et sévère. Il est vrai que

que Salluste écrivait sous le gouvernement républicain, et Tacite sous Trajan, sous lequel on jouissait d'une liberté républicaine. Mais ils sont tous les deux bien différens de Tite-Live, et plus encore de Velleïus Paterculus, courtisan et adulateur, qui tenait ce caractère ou de Capoue, sa patrie, ou d'un génie asservi sous Tibère et sous Sejan. Les littérateurs Romains de nos jours avouent franchement qu'ils n'ont point d'histoires politiques, et que celle du marquis Ottieri est trop superficielle, toute volumineuse qu'elle est. Cependant, en remontant seulement au seizième siècle, où commence l'histoire moderne, on pourrait citer deux écrivains de ce genre qui, avec assez de titres, mériteraient bien d'être comparés aux plus célèbres historiens Romains. Les annales de Baronius ont coûté autant de recherches et de travail que l'histoire prodigieuse de Tite-Live. Ces deux ouvrages, dont la matière est, au reste, si différente, se ressemblent sous plusieurs rapports, que tout homme qui les examine, aperçoit aisément. Salluste et le cardinal Sforza Pallavicini ne se ressemblent que pour avoir écrit des histoires particulières; mais le fond de l'histoire de Pallavicini, qui com-

prend la plus grande partie du siècle de Charles-Quint, surpasse infiniment tout ce que nous connaissons de Salluste, et qui peut se rapporter au siècle de César. Il lui est encore préférable par l'exactitude et la vérité des faits qu'il raconte, et par son style italien, aussi pur qu'est le latin de Salluste, un peu sec comme celui-ci. Il est vrai qu'il faut séparer de l'histoire du concile de Trente la partie polémique qui la rend quelquefois fastidieuse, et tout-à-fait différente de celle de Salluste. Car, tandis que ce dernier blâme et critique à tout propos le gouvernement Romain de son temps, Pallavicini fait par-tout l'apologie des papes, de leur administration, de leur régime.

Pour donner à Rome moderne un historien comparable à Tacite, il faudrait supposer que Guichardin eût écrit son histoire dans le temps qu'il était employé par les papes Léon X et Clément VII; au lieu qu'il la composa à Florence, sa patrie, ou dans sa maison de campagne d'Arcètre. Enfin si Rome moderne n'a point de Tacite, c'est que des égards extérieurs s'y opposent. Qui pourrait espérer d'écrire à Rome aussi librement que l'a fait Tacite, quand même il ne parlerait point des

affaires concernant la France, l'Espagne et l'Allemagne? Cependant Rome a vu naître dans son territoire, vivre dans ses murs, exercer des emplois dans ses provinces, un auteur qui avait l'esprit critique de Tacite. C'était Trajan Bocalini qui l'a commenté, et l'aurait imité en écrivant une histoire, s'il avait eu de l'appui, ou du moins la liberté d'écrire. C'est un fait qu'avouaient les Romains mêmes, à l'époque la plus brillante de leur littérature, que les Latins n'ont pas égalé les Grecs, ni dans les arts mécaniques, ni dans les sciences, ni dans les beaux arts. On connaît les vers de Virgile où cet aveu est fait dans les termes les plus clairs (1).

Dans ces mêmes arts pourtant et dans les sciences les Italiens des derniers siècles ont égalé les Grecs, et, à quelques égards, ils les ont surpassés. Pourquoi les Italiens, du temps de Rome ancienne, qui avaient de plus grands moyens et de plus grands encouragemens que les modernes, et beaucoup plus que les Grecs n'en eurent jamais, pourquoi n'ont-ils pas fait autant? C'est que le peuple conquérant a traité les beaux arts comme

(1) *Excudent alii spirantia mollius æra.* Æn. l. 6.

les entreprises militaires, c'est-à-dire avec la même fierté et la même férocité qu'il faisait la guerre. On voulut emporter tout d'emblée; et ce n'est qu'en allant pas à pas qu'on peut atteindre le plus haut degré de la perfection.

L'architecture est peut-être le seul art dans lequel le génie Romain se soit distingué. Comme cet art est d'une utilité plus générale que les autres, et qu'aucun gouvernement ne peut s'en passer, il n'était pas naturel qu'un peuple qui se croyait fait pour gouverner les autres, le négligeât. Il donna même en cela une preuve de la gravité et de la solidité de son esprit. Et quels sont les ouvrages qu'un gouvernement, à jamais mémorable, a fait faire? Des égouts pour emporter les ordures des quartiers habités; des aqueducs pour leur procurer des eaux abondantes et saines; des ponts et des chaussées pour rendre les chemins praticables à ses troupes; des théâtres et des temples, lorsqu'on crut nécessaire d'amuser le peuple par des spectacles et des cérémonies religieuses; des arcs de triomphe, des colonnes et des trophées à l'honneur des généraux victorieux, pour ranimer l'amour de la gloire, l'émulation, le patriotisme. Mais ce fut déjà un luxe d'architecture qui

s'était associé à la sculpture; et à cet égard les Romains ne firent qu'imiter, et n'égalèrent jamais les Grecs.

ARTICLE III.

Des habitans de l'Ombrie, de la Marche d'Ancône, du duché d'Urbin.

Les Sabins étaient plus vertueux et moins féroces que les Romains et les Latins, et n'étaient pas moins vaillans sous les armes. Les historiens, les poètes et tous les auteurs qui font honneur à Rome, parlent des Sabins comme d'une nation sage et vertueuse. Elle n'a cependant jamais manifesté plus que la nation Latine, des dispositions particulières pour les beaux arts et pour les sciences. Et nous n'avons rien à dire d'aucun auteur ni artiste sorti des villes ou des villages compris dans la province qui a conservé l'ancien nom de Sabine. Subiaco, qui se trouve dans ce district, est devenu célèbre dans l'histoire de la typographie; mais ce ne sont pas les naturels du pays qui y ont exercé cet art à sa naissance. On sait bien que c'étaient des Allemands.

Les habitans de l'Ombrie, en y comprenant l'ancien marquisat de Spoleto, se sont dans tous les temps particulièrement distingués par leur génie et leurs talens pour les sciences et les arts, et semblent avoir réuni les qualités dominantes tant des Etrusques que des Latins. Ils paraissent avec éclat dans ce qui nous reste des antiquités d'Italie, antérieures à la grandeur romaine. Perugia figure à différentes époques dans l'histoire militaire des Romains, quoiqu'on ne puisse pas dire quelle part les Pérugiens ont eue dans la guerre d'Annibal, ni dans celle d'Octave et de Marc-Antoine. Cependant ce peuple se signala dans la suite par une bravoure martiale qui ne diffère que peu de la férocité Latine. Son territoire est fertile en toutes sortes de productions; l'air y est vif et sain; ce qui donne de la vigueur au corps et une certaine énergie à l'esprit. Cette force de caractère qui tient un peu de la férocité, fait les grands hommes, non seulement dans le métier de la guerre, mais aussi dans tous les autres. Perugia est le pays natal de très-vaillans capitaines, de Braccio Forte-Braccio, de Nicolas Piccinino et de ses fils, de plusieurs des Baglioni, et d'une foule d'hommes illustres

dans les autres genres, tels que Baldo, jurisconsulte très-fameux, et le peintre connu sous le nom de *Pietro Perugino*, maître du divin Raphaël. Elle a produit en différens temps bien d'autres écrivains estimables et des artistes habiles. De nos jours on compte parmi nombre de gentilshommes fort instruits, nés et vivans à Pérouse, un célèbre physicien, Annibal Mariotti, un savant mathématicien, Séraphin Calindri, et un artiste nommé Orsini, non moins estimé par ses talens comme peintre et architecte, que par son érudition comme écrivain. Les manufactures de laine et de soie, qui ont été portées à un très-haut degré de perfection à Pérouse, prouvent que le bas peuple a beaucoup d'aptitude pour les arts mécaniques, comme les gens aisés en ont pour les spéculations, pour les entreprises et les établissemens utiles. Pérouse est la patrie de Balthazar Ferri, l'un des plus grands musiciens dont la voix harmonieuse ait charmé et les peuples et les cours, et qui n'eut peut-être jamais d'égal dans son art (1).

Indépendamment de Pérouse, l'Ombrie a

(1) Rousseau, Dictionnaire de musique, pag. 545.

donné à la capitale d'un grand empire et à la métropole du monde chrétien, des hommes du premier mérite et des auteurs qui l'ont honorée. Properce, natif de l'Ombrie, a plus d'élévation dans les sentimens et un plus grand fonds de connaissances que Tibulle, chevalier Romain, son contemporain, et il n'est pas moins élégant dans sa latinité, quoique penchant déjà vers le style figuré et recherché. Tacite, dont la force du caractère et du génie est connue, était de l'Ombrie. L'empereur Nerva, aussi grand homme d'état et de guerre que Tacite était grand historien, naquit à Narni, dans la même province. Cette province a donné à Rome un autre empereur, du même nom et peut-être de la même famille que l'historien Tacite. Dix siècles après, Narni donna à la république de Venise le fameux général Gattamelata. Devons-nous dire ici que c'est dans l'Ombrie que sont nés, l'un à Nocera, l'autre à Assise, les fondateurs de deux ordres religieux les plus remarquables par leur originalité, St. Benoît et St. François? Peut-on douter que l'un et l'autre n'aient été des hommes d'un grand caractère? Jérôme Mantini, le premier qui ait tâché avec succès de ramener l'éloquence

sacrée à ce degré de perfection où les Bourdaloue et les Massillon l'ont portée un siècle après, était un capucin de Narni.

Le *Picenum*, appelé depuis la Marche d'Ancône, qui a recruté des légions romaines et sur-tout celles du grand Pompée, a été peu illustré, soit par des généraux de grands talens (si l'on en excepte Ventidius), soit par des auteurs du premier ordre, en aucun genre; pas même autant que la Romagne, dont l'air et le sol sont peu différens de ceux de la Marche d'Ancône. La *Bibliotheca Picena* que nous attendons depuis long-temps, nous fera connaître beaucoup de gens de lettres estimables, et nous rappellera des hommes illustres, tant par leurs titres que par les ouvrages qu'ils ont publiés. Le fameux Barthole qui, avec son style barbare, avait une ame vigoureuse dans un corps faible, était de Sassoferato. Il sera parlé du marquis Jules Fagnani, de Jean-François, son fils, archidiacre de la cathédrale de sa patrie, très-connus de plusieurs académies, et de celle de Berlin particulièrement; il y sera fait mention honorable, et à juste titre, de M. le cardinal Antonelli, qui a vu le jour à Sinigaglia comme les Fagnani.

Le duché d'Urbin, qui ne fait pas la quatrième partie ni de la Romagne, ni de la Marche d'Ancône, au milieu desquelles il est situé, a plus contribué que ces deux vastes provinces aux progrès des sciences et des arts. Ce pays a donné à l'Europe Frédéric Commandin, l'un des premiers géomètres et des premiers astronomes, Polydor Virgile, historiographe et littérateur de la première classe du siècle de Leon X, Bramante, très-célèbre architecte, le divin peintre Raphaël et Baroche son émule, deux des premiers architectes militaires, Castriotto, dont nous avons des livres sur cette matière, et Félix Paciotto, sur le dessin et sous la direction duquel ont été bâties la citadelle d'Anvers et celle de Turin. La maison de Montefeltro, long-temps souveraine de ce pays, s'est autant illustrée par des talens et des exploits militaires, que par la protection qu'elle accorda aux sociétés littéraires, aux artistes, aux amateurs et aux cultivateurs des lettres et des sciences (1). Les Rouvere, de la famille de

(1) On peut dire que la langue Italienne a été réglée et fixée à la cour d'Urbin, par Pietro Bembo, qui y passa quelque temps. *Voyez son histoire dans* Tiraboschi.

Sixte IV et de Jules II, qui succédèrent à celle de Montefeltro, n'ont pas été moins favorables aux lettres et aux arts, ni moins vaillans guerriers. La maison d'Albani, dont était le pape Clément XI, et dont le génie dans la politique, l'amour et le goût pour les beaux arts, est connu de tous ceux qui connaissent Rome, était originaire d'Urbin.

La ville de Pesaro, où naquit Simon, ce peintre que Pétrarque met au rang de Polyclète et de Zeusi, a donné de nos jours à la république des lettres d'excellens sujets. Après la mort d'Annibal Olivieri, et de Jean-Baptiste Passeri, qui ont fleuri vers le milieu du dernier siècle, Pesaro compte encore parmi plusieurs de ses concitoyens qui aiment et qui cultivent les lettres, le marquis Paolucci, les comtes Leonori et Machirelli, le chanoine Lazarini, poète, littérateur et peintre, le chevalier Bonomini, les avocats Passeri et Modi, messieurs Lazari et Ronconi, les marquis Mosca et Borsi, les comtes Ondedei et Mazza. Mais les deux hommes qui font actuellement le plus d'honneur à Pesaro, sont les deux frères Marini, dont l'un est actuellement évêque de Rieti, l'autre garde des archives du Vatican, tous deux généralement estimés dans la

capitale du monde chrétien. On dirait qu'à mesure que l'on s'éloigne de l'Apennin, et que l'on tombe dans le plat pays, le caractère des habitans devient moins vif et moins actif (1). Aussi les habitans de la belle et riche portion de la péninsule qui, du duché d'Urbin, s'étend jusqu'aux frontières de la Vénétie, et qui formait ci-devant la légation de Romagne, ne produisit, ni dans le temps des Romains, ni dans le moyen âge, ni sous la domination des papes, des hommes de génie comparables à ceux que nous venons de citer, sortis d'Urbin. Fort différente à cet égard de la Toscane, la Romagne a produit un grand nombre de vaillans militaires et très-peu de savans, d'auteurs et d'artistes. Mais avant d'entrer dans tout ce qui forme actuellement le royaume d'Italie, jetons nos regards sur les contrées qui font partie de l'ancienne comme de la moderne Italie.

(1) M. Ferri, le seul homme de lettres d'un mérite bien connu, natif de Fano, reçut son éducation en Provence, et M. le comte Marcolini, personnage très-illustre dans un autre genre, a été, dès sa première jeunesse, attaché à la cour de Dresde.

ARTICLE IV.

Du peuple Etrusque ou Toscan.

De quelque contrée de la Libye et de l'Illyrie que soient venus les Tyrrhéniens, appelés autrement Étrusques, il est incontestable, d'après le témoignage de toute l'antiquité, qu'ils s'emparèrent d'une grandepartie de l'Italie, long-temps avant les Romains. Leur domination sur les bords de la mer s'étendait depuis Lucques jusqu'à Cumes près de Naples, et embrassait les deux côtés de l'Apennin du sud au nord, depuis Pise jusqu'à Adria, qui était une de leurs colonies près de l'embouchure du Pô, et de laquelle le golfe de Venise prit le nom de mer Adriatique. Mais l'ancienne histoire de ce peuple Tyrrhénien ou Etrusque ne nous étant connue que superficiellement par quelques passages des historiens et des géographes romains, tant Grecs que Latins, nous ne savons pas si les conquêtes qu'ils firent ont été le fruit de leur bravoure et de leurs exploits militaires, ou de leur politique et de leurs négociations. On sait seulement qu'après s'être emparés d'une assez vaste étendue de pays des

deux côtés de l'Apennin, ils se laissèrent enlever par les Gaulois tout ce qu'ils possédaient entre l'Apennin et le Pô, et entre le Pô et l'Adige.

Vers le temps des derniers rois, les Etrusques se présentent souvent dans l'histoire de Rome, la seule qui nous ait conservé quelque notice de cette nation; mais rarement nous les voyons paraître comme nation guerrière. Un roi de Clusium et la république des Véïens se montrent d'une manière plus imposante; mais Porsenna finit bientôt par renoncer à l'engagement qu'il avait pris, et les Véïens, après une assez longue guerre, ont été subjugués. Encore l'on sait bien que Véïes tenait presqu'autant au pays Latin qu'à l'Etrurie. Depuis lors on ne trouve aucune relation de guerre ni de bataille, où les Étrusques se soient montrés tels que l'on voit les Volsques, les Samnites, les Liguriens, les Gaulois. Ils furent facilement soumis; et jamais il n'est parlé depuis ni de troupes ni de capitaines Toscans dans les armées romaines, tandis qu'on en trouve de presque toutes les autres nations italiennes.

Au lieu de cela, il est souvent parlé des Toscans comme d'un peuple particulièrement

adonné aux cérémonies religieuses, ingénieux au reste, et habile dans tous les arts d'agrément et de luxe, Mais d'où était venu aux Étrusques ce goût, ce penchant si singulier pour les rites et les pratiques religieuses, qui fit croire aux autres peuples d'Italie, et peut-être à eux-mêmes, qu'ils possédaient le talent de prévoir l'avenir? On dirait volontiers que cela lui est venu de l'Egypte, si l'on avait assez de raison de croire que les Tyrrhéniens fussent d'origine égyptienne. Est-ce peut-être que la basse Toscane, qui est à présent si déserte à cause de la stagnation des eaux qui coulent de l'Apennin, était anciennement coupée par des canaux qui assimilaient leur petit pays aux vastes provinces que le Nil arrose, et que la ressemblance du territoire leur inspira des dispositions approchantes? Il serait difficile de le dire : mais il est bien sûr qu'un terrain gras, humide et peu sain, tel que celui de l'Égypte et de la Toscane maritime, dispose les habitans à ce que l'on nomme dévotion, et inspire la piété. Au surplus, c'est un fait très-constaté, que ces landes marécageuses, appelées *maremmes*, si pestilentieuses pendant les chaleurs, où la ville principale, qui est Massa, ne compte pas en été trois

cents habitans, et en hiver à peine mille, étaient anciennement un pays bien peuplé et bien cultivé ; on l'appelait le grenier Toscan, *Etruria annonaria*. Il n'est pas dit pourtant si c'était à la ville de Rome, à la Ligurie et à la Gaule que cette *Etruria annonaria* fournissait des blés ; l'on ne sait pas non plus si c'était pour des armées ou pour des villes que fut établie cette grande boulangerie dont la ville de Pistoïa eut l'origine et le nom ; car *Pistorium* ne pouvait signifier que boulangerie.

Il est également très-connu que c'était chez les Etrusques que les Romains allèrent chercher les devins appelés *haruspices*, et des prêtres pour certaines fonctions religieuses. Ce même esprit religieux se fit remarquer chez les Toscans, préférablement à tous les autres peuples d'Italie, après l'introduction du christianisme. Il y régna jusqu'à ces derniers siècles, malgré les discordes et les guerres qui l'affligèrent long-temps, et qui sont si contraires à l'esprit du christianisme. Aucune province de l'Europe ne peut se glorifier d'avoir produit, autant que la Toscane, de ces hommes que la piété fit mettre au nombre des saints, et particulièrement de ceux qui ont fondé des ordres religieux. Le nombre

des

des papes issus de familles Toscanes, est encore une preuve que l'esprit religieux qui s'associe facilement à l'esprit de l'étude et à l'amour des arts, a constamment régné dans cette partie de l'Europe, et sûrement beaucoup plus que l'esprit militaire et la bravoure martiale. Est-il étonnant que ce pays qui a donné au monde chrétien tant de papes, tant de cardinaux illustres, tant de savans et d'artistes du premier ordre, puisse à peine citer quelques noms de guerriers qui soient sortis de son sein ? Dans toute l'histoire des guerres romaines, il n'est jamais fait mention d'aucun exploit des Étrusques ou Toscans, qui nous donne l'idée d'une nation audacieuse et ardente à entreprendre des guerres, ni bien obstinée à les soutenir. Porsenna, roi de Clusium ou Chiusi, qui régnait sur la partie la plus belliqueuse de la Toscane, peut-être aussi sur les Pérousiens qu'il faut distinguer des autres Toscans, ne jugea pas à propos de poursuivre l'affaire des Tarquins chassés de Rome, pour lesquels il avait pris les armes contre la république naissante. Les Toscans furent dans la suite attaqués par les Gaulois et par les Romains; ils ne disputèrent pas beaucoup aux premiers le pas-

sage, lorsqu'ils marchèrent contre Rome, et ils ne prirent guère les armes contre les Romains qu'à la sollicitation tantôt des Pérousiens (1), tantôt des Samnites. Dans la relation d'une bataille (2), il est dit qu'ils combattirent bravement, mais avec peu de succès, contre l'armée que commandait le consul L. Cornélius Scipion; et lorsque la nuit mit fin au combat, ils se retirèrent en abandonnant le champ de bataille, les tentes et le bagage, et cédèrent ainsi l'honneur de la victoire. Il paraît même que dans la suite, étant alliés des Samnites, des Ombriens et des Gaulois, ils contribuaient plutôt à leurs entreprises en soudoyant des troupes étrangères qu'en s'armant eux-mêmes (3). Soumis aux Romains, ils durent avoir part aux guerres du peuple dominant; mais ils n'y contribuaient que par des approvisionnemens, par des livraisons de bois de construction, de voiles, de blé; tandis que les autres peuples envoyaient des troupes. Les Arétins seuls parmi les Toscans fournirent des boucliers,

(1) T. Liv. lib. 10, cap. 31. *Nec in Etruriâ pax erat, nam Perusinis autoribus rebellatum fuerat.*

(2) Ibid. cap. 18.

(3) Vid. lib. 27 et 28.

des casques, des javelots, des piques (1). Aussi nous allons voir bientôt que les Arétins étaient après les Pérousiens, le peuple le plus guerrier de la Toscane.

Ajoutons encore que parmi plus de quatre-vingt chefs d'armées romaines qui, entre Auguste et Romulus Augustulus, s'élevèrent au trône des Césars, et qui pour la plupart y parvinrent par des grades militaires, il ne se trouva pas un seul Toscan; tandis qu'il y en eut de toutes les autres nations, des Espagnols, des Africains, des Arabes, des Syriens, des Pannoniens, des Gaulois et de toutes les régions de l'Italie. Maximien était de la Lucanie; Probus de la Marche d'Ancône; Vespasien, Samnite; Nerva et Pescennius Niger de l'Ombrie; Didius Julianus de la Lombardie; Helvius Pertinax du Montferrat ou de la Ligurie. On ne sait pas non plus qu'aucun de ces généraux qui, sans s'élever jusqu'à l'empire, en commandèrent les armées avec succès, comme Cécina de Vicence, Valens d'Anagni, fût sorti de l'Étrurie, excepté peut-être un Césonius, natif d'un village situé entre la Toscane et la Romagne, près

(1) Id. lib. 28, cap. 41.

de Faënza. Dans les dix à douze siècles qui s'écoulèrent depuis l'invasion des Barbares jusqu'à Charles-Quint, les discordes et les guerres civiles dont aucun coin de l'Italie ne fut exempt, mirent les armes à la main aux peuples les moins féroces et les moins belliqueux, et il y eut dans la Toscane des hommes qui se distinguèrent par leur courage et leur bravoure. Cependant parmi ces généraux qu'on appelait *Condottieri*, chefs de petites armées, telles que les avaient alors même les grandes puissances, il y eut des Piémontais, François ou Cecchino Broglia, et François Busson, connu sous le nom de Carmagnole. Il y eut des Montferrins; car outre plusieurs marquis du Montferrat, on compte *Facino Cane*, de Casal. Il y eut des Milanais, des Parmésans, des Véronais, des Bressans, des Bergamasques; il y en eut de la Romagne, comme les Sforza et les Malatesta; puis il y eut des Gonzagues de Mantoue; il y eut des Colonna, des Ursins, des Vitelli et des Vitelleschi, Romains; et on a de la peine à trouver un Toscan.

Il faut cependant diviser la Toscane, quelque médiocre que soit son étendue, en trois ou quatre provinces, chacune desquelles nous

présente des peuples d'un caractère assez différent de celui des autres. On en trouve les traces dans l'ancienne histoire, et la cause dans la différence de leur sol et de leur position. Les provinces qui touchent à l'Ombrie et à la Ligurie, aux deux côtés opposés, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, nous présentent un reste de cet esprit martial des Ombriens et des Latins, et la férocité des Liguriens. Aussi Pérouse, qui faisait anciennement une portion considérable de l'Étrurie, se distingua hautement par le caractère martial de son peuple, dans le temps des Romains, dans le moyen âge et dans les derniers siècles.

La province incontestablement principale du grand duché de Toscane, est celle que l'on comprend sous le nom d'état ou duché Florentin, dont la capitale est Florence. Les Grecs ni les Latins ne nous ont rien transmis de particulier touchant cette ville, ni même de Fiesole, dont elle fut premièrement une colonie. Mais Florence est aussi renommée dans l'histoire moderne, qu'Athènes l'était dans l'ancienne. Il nous faudrait remplir, non des pages, mais des volumes, pour donner une juste idée de cette foule de savans, d'auteurs et d'artistes que le pays Florentin a

produits depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième, en commençant par Cimabue, Giotto et Dante, et en parcourant la vie et les ouvrages de Boccace, de Léonard Alberti, de Brunelleschi, Buonarotti, Machiavel, Guichardin, Galilée, Viviani et cent autres. Florence n'a pas été illustrée par un pareil nombre de guerriers ; sans en chercher la cause dans les mœurs douces et paisibles qui caractérisent ses habitans, elle peut se glorifier de n'avoir guère produit de tels hommes, puisque c'est là une preuve que son peuple n'est nullement féroce.

Il est vrai qu'un Acciajoli, Florentin, commanda les armées de la reine de Naples; que la famille de Strozzi donna de vaillans amiraux à la France, sous les rois François I et Henri II. On ne dispute à aucun d'eux des talens militaires, même au dessus des communs et médiocres. Mais on est tenté de croire qu'ils étaient de races originairement plus martiales que les autres familles de leur caste ou de leur rang? Le nom d'Acciajoli, par exemple, ne fait-il pas soupçonner que les ancêtres devaient être des fourbisseurs, comme le nom de Castracani, de ce fameux Lucquois, qui fut, dans le

propre sens, le *condottiere* de l'empereur Henri VII, nous donne sujet de croire que son père, ou quelqu'un de ses aïeux a exercé un métier qui inspirait de la férocité, ou qu'un caractère féroce lui fit exercer? Le nom de *Strozza*, d'où vient celui de la famille de Strozzi, rivale malheureuse de celle de Médicis, et d'un caractère plus martial, ressemble fort à celui de *Sforza*. Ce nom de *Strozzi* vient rarement dans l'esprit sans présenter à l'imagination Hercule égorgeant Cacus.

Dans l'histoire de la guerre que les troupes de Charles-Quint, commandées par le prince Philibert d'Orange, firent aux Florentins pour les soumettre à Clément VII et à son fils naturel Alexandre Médicis, il est parlé d'un François Ferrucci comme d'un très-brave et et très-habile chef d'armée. Il est dit qu'il était de fort basse extraction, sans marquer de quelle condition. Le nom n'indique-t-il point qu'il était fils de quelqu'un qui travaillait en ouvrages de fer ou de quincaillerie? On sait que si le climat, l'air et le sol influent sur le caractère des hommes, le métier, la profession, les qualités physiques et morales des parens influent aussi sur les enfans, et passent

quelquefois aux descendans; et comme dans une famille il se trouve des caractères et des tempéramens différens, il peut y avoir aussi des familles entières, dont les goûts, les penchans, l'esprit, soient différens de ceux de la plus grande partie de leurs compatriotes. Le seul des Médicis qui ait acquis quelque réputation militaire, fut le *signor Giovannino*, père de Côme, premier grand-duc. Mais en lui accordant quelques talens pour l'art de la guerre, qui ne le firent pourtant pas bien distinguer, nous observerons que Giovannino de Médicis était fils de cette fière Catherine Sforza, qui défendit si vaillamment Forli contre les attaques de ses ennemis, et qu'il se forma au métier des armes en Lombardie et en Romagne.

Deux villes qui depuis long-temps font partie de l'état Florentin, Arezzo et Pistoïa, diffèrent considérablement, à cet égard, des autres villes de la Toscane. Arezzo est située sur une plaine élevée comme Vérone, sur un sol sec et un peu graveleux, qui donne un air sain et passablement vif. Elle est à couvert des gros vents du nord par les montagnes de Cortone; et les vents du sud semblent être

tempérés par la fraîcheur des *Chiane*, qui sont les sources de l'Arno et du Tibre. Le vin y est délicat, l'huile aussi, les autres objets de nourriture y sont d'une excellente qualité. Je ne dirais pas absolument que c'est pour cela que les Arétins ont beaucoup de disposition et de goût pour les lettres et les arts; mais l'histoire littéraire et l'histoire des arts nous présentent à différentes époques, des hommes marquans que ce pays a donnés à l'Europe. Mécène, devenu si célèbre pour avoir cultivé, favorisé, protégé les lettres avec un goût et un discernement admirables, était d'Arezzo. Pétrarque, le poète le plus délicat et le plus sentimental qui ait jamais existé, était né à Arezzo. Avant Pétrarque il y eut un citoyen d'Arezzo appelé frère Guitton, de l'ordre des Gaudenti, qui donna à l'Italie les premières poésies et les premières lettres en langue vulgaire. Et avant ce poète Guitton, très-renommé chez les Italiens qui le regardent comme un des patriarches de leur poésie, antérieur à Dante, Arezzo avait donné le jour à ce Guide, inventeur des notes musicales, et vraiment le créateur de la musique moderne; il le donna à André Cesalpin, célèbre médecin, à qui l'on attribue la première idée de la circulation du sang. Luca Paciolo, plus connu

sous le nom de San-Sepolcro, un des premiers géomètres, était d'une ville de ce nom très-proche d'Arezzo; François Redi, célèbre par ses ouvrages sur les insectes, par ses consultations, par ses lettres savantes et par des poésies d'un genre tout particulier comme l'est son Dithyrambe, était d'Arezzo, d'où sont aussi sortis des théologiens et des prédicateurs d'une grande réputation, tels que le cardinal Bonucci et le cardinal Casini, l'un servite, l'autre capucin. Léonard Bruno, Bernard et François Accolti, dont l'un était appelé l'*Unique*, étaient d'Arezzo.

Les tableaux de Georges Vasari qui était aussi Arétin, n'égalent pas en beauté ceux de Paul Véronèse. Mais Vasari était un artiste d'une imagination fort vaste et dont le génie n'était guère inférieur à ceux de la première classe ni même à celui de Léonard de Vinci. Deux hommes infiniment différens par leur caractère, leur état, et par le temps dans lequel ils ont vécu, peuvent encore nous donner quelque idée du caractère du peuple d'Arezzo. Saint Laurent, le premier martyr de l'église latine, qui eut le courage de braver les tyrans qui le menaçaient du plus affreux supplice; et Pierre Arétin, ce fameux frondeur qui osait s'appeler le fléau des princes,

et qui reprochait leurs fautes et leurs sottises aux plus puissans monarques de son temps, avait également une énergie dans le caractère avec des principes bien différens. Concino Concini, cet infortuné maréchal d'Ancre (1), et le général Albergotti qui, un siècle après, a commandé un corps d'armée française sous Louis XIV, étaient, tous deux d'Arezzo ; et nous prouvent aussi que le talent militaire n'est pas étranger à ce pays. L'insurrection ou la résistance que l'on opposa aux Français dans la dernière guerre, le prouve encore mieux.

L'esprit martial se fit connaître d'une autre manière dans un autre canton de l'Étrurie. Le nom de *Pistorium*, dont on a fait Pistoïa, marque assez que c'était là qu'on avait établi une grande boulangerie, soit du temps de César, soit avant. Cette ville devint fameuse dans les siècles treizième et quatorzième par des discordes intestines qui se communiquèrent à Florence, et qui semblent justifier l'épithète de *perversi* que Pétrarque donne aux habitans de ce pays. C'est à Pistoïa qu'on a inventé les petites armes à feu qui en portent le nom ; et c'est des montagnes au

(1) *Voy.* l'Hist. militaire de Louis XIV, par Quincy.

pied desquelles la ville se trouve, que les Florentins tiraient leurs meilleures troupes, comme Machiavel nous l'apprend (1). Cependant le sujet même du sonnet où est le vers fameux, *Pianga Pistoia e i cittadin perversi,* ne prouve-t-il pas que cette ville produisit des hommes estimables tant par les qualités de l'esprit que par celles du cœur? Cino de Pistoïa fut un des premiers poètes italiens, grand ami de Pétrarque ; et il y en eut bien d'autres dans les siècles suivans. Buonacorso de Montemagno, qui vécut peu après Pétrarque, et qui s'en approcha beaucoup par l'élégance de ses poésies lyriques italiennes, était de Pistoïa, ainsi que Cino. Il y eut beaucoup d'autres poètes et d'autres bons écrivains dans les siècles suivans. Clément IX (Rospigliosi) se rendit infiniment respectable par la bonté de son caractère et par son savoir. Peu de temps après, Pistoïa vit naître dans ses murs Nicolas Fortiguerra, qui réunit dans son caractère l'esprit de la littérature avec un peu de cette fierté d'humeur qui paraît indigène aux pays riches en grain, en vin, en viande. Le territoire de Pistoïa

(1) *Istorie Florentine*, lib. 5.

est peut-être le plus fertile de toute la Toscane en productions qui nourrissent autant la férocité martiale que le génie des sciences.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que Borgo-San-Sepolcro, appelé jadis *Biturigum*, quoiqu'érigé en évêché, n'est qu'une très-petite ville, ou plutôt un bourg, comme l'indique le nom. Mais ce bourg avec son petit district, a donné le jour à des artistes, à des savans très-illustres, tels que frère Denis de Roberti, augustin, un des hommes les plus distingués du 14e. siècle par sa doctrine; Paciole, que je viens de citer comme un des premiers restaurateurs de la géométrie; l'historien Gratiani, plus original et plus élégant en langue latine qu'aucun de ceux qui ont illustré le siècle de Léon X. Les géographes et les naturalistes observent que ce petit district est fort sujet aux tremblemens de terre: le sol est par conséquent volcanique, et il n'est pas douteux que cela n'influe sur l'esprit des habitans.

Pise, au contraire, par la qualité de son sol, a plus de rapport avec le pays Latin qu'avec Florence et le pays Florentin. Elle est célèbre par ses guerres et ses expéditions maritimes dans le moyen âge, fameuse par

l'atrocité avec laquelle on traita le comte Ugolin, et très-renommée à présent par son université. Mais peut-elle compter un nombre d'hommes illustres sortis de son sein qui égale seulement la moitié de ceux que nous venons de voir sortis d'Arezzo, qui ne fit jamais le tiers de la population de Pise? Les auteurs Toscans en parlent souvent comme les anciens Grecs et Latins parlaient de Thèbes. Il est vrai que Galilée naquit à Pise; mais ce fut par hasard; ses parens étaient Florentins, et c'est à Florence qu'il fut éduqué. Quelques savans professeurs natifs de Pise ne feront pas une grande exception à cette remarque; mais Volterra, qui fait partie du territoire Pisan, montra dans les guerres des Romains, en différentes occasions, plus de férocité martiale que Florence et Sienne, et même plus qu'Arezzo.

Sienne qui a été long-temps et qui est encore une des villes principales de la Toscane, dont elle a disputé à Florence la primauté, paraît à peine dans ce qui nous reste des notices anciennes de l'Étrurie. Mais une petite particularité que nous lisons dans Tacite, nous donne lieu de croire que son peuple était alors gai, léger, pétulant, tel qu'il se fit

connaître et se fit définir dix ou douze cents ans après. Cet historien rapporte qu'un patricien romain nommé Manlius, se plaignit d'avoir été insulté à Sienne par une foule de populace autorisée par le magistrat. Le sénat fit par un décret réprimander les Siennois de se comporter avec modestie. Ne dirait-on pas que c'est d'après ce trait de Tacite: *Additum S. C. quo Senensium plebs modestiæ admoneretur* (1), que Dante parle des Siennois comme d'un peuple vain et léger, qu'il compare à cet égard aux Français (2)? Les Siennois ont long-temps combattu contre les Florentins et contre les Arétins. Il fallut à Côme, premier grand-duc, employer les armes espagnoles pour les réduire sous son obéissance. Ils n'ont cependant jamais été plus fiers guerriers que les Florentins, ni autant que les Pérousiens et les Arétins. Aucun fameux chef d'armée n'est sorti du pays de Sienne. Les Petrucci, qui étaient ce que que les Médicis ont été à Florence, n'étaient pas plus militaires que ceux-ci. Le

(1) Tac. Hist. lib. 4. c. 45.

(2) . . . . . *Or fu giammai*
Gente si vana, come la Senese?
Certo non la Francesca si d'assai. Inferno c. 27.

célèbre Picolomini, Siennois sans doute d'origine, naquit à Naples, où le père était établi depuis long-temps. Le goût Siennois est, comme le Florentin, décidément pour les lettres, les arts et le commerce. Ces deux nations ont été rivales pendant six siècles; mais on ne peut disputer à Florence la supériorité. Le pays de Sienne, en partie plat et marécageux (on l'appelle *maremma*), peut-il être fécond en hommes de talens, autant que les vallées de l'Arno de l'état Florentin? Cependant Sienne vante avec raison nombre d'hommes illustres par leur savoir, leur génie et par les dignités auxquelles leur mérite les a élevés. On n'a qu'à se rappeler les Borghesi, les Chigi, les Patrizi, les Picolomini et sainte Catherine de Sienne, dont les écrits et les actions attestent un rare génie. De nos jours Sienne a donné à l'Italie un géomètre qui se serait porté au rang des Clairaux et des Maturin, s'il avait vécu plus long-temps, et nous présente aujourd'hui un des plus habiles anatomistes. Elle peut encore compter parmi les vivans, nombre de littérateurs aussi recommandables par leur discernement et leur goût que par leur vaste érudition.

Le

Le territoire de Lucques, qui ne fait pas la vingtième partie de la Toscane, en renferme cependant toutes les différentes qualités du sol; il éprouve les mêmes influences de l'atmosphère qui se font sentir dans les diverses régions du pays Étrusque; il jouit de toutes les productions naturelles que l'on trouve dans les autres cantons de cette heureuse portion d'Italie. Il y a des collines fertiles en huiles et en vins, en châtaignes et en oranges, comme celles du territoire Florentin, et quelques plaines aussi riches en pâturages et en blés que le sont celles de Pise et de Pistoïa; quelques autres marécageuses comme celles du Siennois. Mais la plus grande partie ressemble au district de Florence, et le caractère des habitans réunit les bonnes qualités des Florentins et des Arétins. Il y a eu parmi eux quelques braves et habiles guerriers, dont le plus fameux est Castruccio Castracani. Cependant les anciens auteurs nous représentent constamment les Lucquois braves pour se défendre, et presque jamais audacieux et fiers pour attaquer. Deux fois il est fait mention de Lucques dans les stratagêmes de Frontin, qui en parle comme d'une ville plus forte par la valeur de ceux qui la défendaient que

par sa situation et ses fortifications. Le siége que Lucques soutint contre Narsès, général de l'empereur Justinien, prouverait encore la bravoure martiale de ses habitans, si l'on n'avait pas lieu de croire que c'étaient les Goths qui occupaient alors la ville, et qui avaient plus d'intérêt que les habitans naturels à s'opposer obstinément à l'armée romaine. L'esprit du commerce et la culture des arts pacifiques ont formé plus particulièrement dans tous les siècles le caractère des Lucquois; et l'esprit de leur gouvernement atteste encore ce caractère doux, humain, sociable. Aucune aristocratie n'est plus modérée que celle de Lucques. Le poète Dante qui a, par des traits frappans, caractérisé peu avantageusement tant de peuples italiens, et sur-tout les Toscans, à peine a-t-il placé dans l'enfer quelques Lucquois. Cette nation devrait participer du caractère Ligurien, puisque son territoire confine avec la Liguric, et fut quelquefois occupé par les Liguriens. Effectivement le bas peuple, fier par l'indépendance de l'état dont il fait partie, quoiqu'il n'eût aucune part au gouvernement, tenaient unpeude la férocité Ligurienne, et occupant de l'autre côté un sol peu différent de celui de Pistoïa,

il devrait manifester un caractère martial. Cependant Lucques, comme la plupart des villes de la Toscane, s'est plus illustrée par l'étude et l'amour des lettres et des arts que par la férocité guerrière et l'esprit militaire. Castruccio Castracani le seul qu'on a pu regarder comme un grand homme de guerre, était encore plus politique que guerrier; et sous ce rapport à peine pourrait-il être comparé à François Ferrucci de Florence. Au surplus, ce nom de Castracani nous fait soupçonner qu'il était de race féroce par métier.

Lucques peut nous citer une foule d'hommes incontestablement illustres par des talens pacifiques; et le caractère tant de la classe dominante que de la bourgeoisie est plutôt la modération, la douceur, la sagesse. Ce caractère se manifeste dans la constitution, dans les lois, dans le genre de commerce et de littérature que les Lucquois semblent avoir cultivé par préférence.

SECONDE PARTIE.

DES PAYS ITALIENS DEVENUS DÉPARTEMENS DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

ARTICLE UNIQUE.

Des Liguriens et des Subalpins ou Piémontais.

De tous les peuples avec lesquels les Romains ont eu à faire, le Ligurien est celui dont on a plus particulièrement tracé le caractère. Tous les anciens auteurs grecs et latins, depuis le siècle de Périclès jusqu'à celui de Théodose, historiens, géographes, poètes, philosophes, s'accordent parfaitement, et tracent d'une manière plus ou moins détaillée le caractère des Liguriens : on les voit représentés d'abord comme un peuple excessivement brave et féroce (1); toujours prêts à

(1) Prométhée, dans une tragédie d'Eschyle, citée par Strabon, liv. 5, en montrant à Hercule le chemin qu'il devait faire pour aller du Caucase aux Hespérides,

combattre, fermes et adroits à se défendre, difficiles à se soumettre, faciles à se révolter et à secouer le joug que les revers précédens les avaient forcés de subir; farouches même et et cruels lorsqu'ils avaient le plus sujet de craindre (1); d'ailleurs, orgueilleux, vains, fanfarons, mais sur-tout rusés et fallacieux (2), et avec cela laborieux et endurant toutes sortes de peines et de travail (3), commer-

---

lui dit; Tu aborderas aussi l'armée intrépide des Ligu- » riens. Là, quoique je te connaisse pour vaillant guer- » rier, tu auras à soutenir un combat bien difficile. »

(1) Voyez dans Tite-Live la relation d'une guerre de 80 ans que les Liguriens ont soutenue contre les Romains. L. 38, 39 et 40.

(2) Æneid. lib. 8. vers 715, 716.

Vane Ligur, frustrà quæ animis elate superbis,
Nequicquam patrias tentasti lubricus artes.

Ligures qui Apenninum tenuerunt, latrones, insidiosi, fallaces. Cato, Originum secundo, quum de Liguribus loqueretur: sed ipsi, undè oriundi sint, exactâ memoriâ,.... illiterati, mendacesque sunt, et vera minùs meminere. SERVIUS, sur les vers cités ci-dessus.

(3) *Cæteri* (*Ligures*) *montibus se tenebant, et ne in metu quidem feritatis ingenitæ obliti, sæviunt in prædam, quæ Mutinæ parta erat: captivos cum fædâ laceratione interficiunt; pecora in fanis truci-*

çans et corsaires par leur situation, par la stérilité d'un sol âpre et montagneux, avides de grain, d'abord par le besoin de fournir à leur subsistance, ensuite par habitude. L'histoire du moyen âge, l'histoire moderne, tous les auteurs qui, depuis l'an 1000, ont parlé des Génois, nous présentent cette nation sous les mêmes couleurs avec lesquelles les anciens l'avaient dépeinte. L'apostrophe de Dante,

O Genovesi uomini diversi d'ogni costume!

à peine en onze cents ans a trouvé de contradicteur, tandis que mille traits des historiens et des poètes du siècle de Léon X n'en parlent que dans des termes qui expriment la même idée. Les écrivains espagnols et portugais, dans leur siècle le plus brillant, n'en parlaient pas différemment. Thomas Pinedo, dans ses annotations à l'ouvrage de Stephanus, géographe grec, dit tout uniment que les Génois ne démentaient pas ce qu'on avait écrit d'eux dans l'ancien temps. Ce qui leur arriva sous Louis XIV,

---

dant veriùs passim, quam ritè sacrificant. Liv. *ubi suprà.*

Assuetumque malo Ligurem. Virgil. Georg. lib. 2.

et qui donna lieu à une repartie du doge de Gènes, forcé de venir à Paris faire des excuses de la part de sa patrie, prouvait encore l'orgueil de ces républicains. Enfin un littérateur, historien et géographe, qui écrivait sous le ministère sage et réservé du cardinal de Fleury, répéta sans façon ce que les Italiens et les Espagnols avaient dit de l'esprit fallacieux des Génois. On ne peut pourtant pas dire que cette nation soit différente de celles qui habitent des pays à peu près de la même nature, c'est-à-dire âpres, montagneux, stériles. Aussi les Catalans ne jouissent pas d'une meilleure réputation que les Génois.

Comme navigateurs, les Liguriens étaient, par les autres peuples, traités de corsaires; et comme marchands adroits, la réputation de trompeurs ne pouvait leur manquer. Les Phéniciens, navigateurs et marchands, étaient fort décriés sous ce rapport. Quant à l'esprit de trafic, il leur était tellement habituel, que ceux même qui, par d'autres professions, étaient parvenus aux charges les plus éminentes, ne se désistaient point de leurs entreprises mercantiles, quelque peu convenables qu'elles pussent paraitre à leur rang. Elvius Pertinax, fils d'un briquetier de la

Ligurie, des bords du Tanaro dans le haut Montferrat, ayant embrassé la profession militaire, était parvenu aux premiers grades de la milice et au consulat sous l'empereur Marc-Aurèle. Perennis, tout-puissant sous l'empereur Commode, lui fit insinuer de se retirer dans son pays. Pertinax, très-riche et très-considéré, y fit bâtir d'immenses édifices; mais il laissa subsister la taverne de son père, et continua de faire le commerce par le moyen de ses esclaves ou de ses domestiques. Après la chute totale de l'empire Romain, la Ligurie, en y comprenant le Montferrat et la grande partie du Piémont d'entre le Tanaro et le Pô, a produit des hommes de grand caractère qui nous rappellent ces braves défenseurs de leur patrie contre les attaques des Romains.

Jules II de la Rouvère mérite, à bien des titres, d'être comparé à l'empereur Pertinax. Ces deux illustres Liguriens, de fort basse extraction, sont parvenus par leur génie l'un à la première dignité du monde ancien, l'autre à celle du monde chrétien; Jules II sur-tout montra une force, une fermeté de caractère qui le rapproche singulièrement de Pertinax.

L'amour des lettres, le goût des beaux arts que les Romains avaient pris des Grecs, s'introduisit plus tard dans la Ligurie que dans les Gaules. Mais si Celsus Albinovanus dont Horace fait mention était d'Albinga, nous remarquerions en lui tout à la fois des talens littéraires et cet esprit fallacieux, trompeur et vaniteux qu'on reprochait alors généralement à sa nation. Ce Celsus Albinovanus, par son esprit, son adresse, et certes par quelque littérature, était devenu secrétaire de Tibère, fils adoptif d'Auguste. Il cherchait à faire la connaissance des gens de lettres les plus distingués, et sur-tout des poètes les plus en vogue (1). Brûlant d'envie de figurer parmi eux, il composa quelques ouvrages; copiant plutôt qu'imitant des pièces de différens auteurs grecs et latins qu'il trouva

---

(1) *Quid mihi Celsus agit monitus multumque monendus*, etc.

A quoi Celsus passe-t-il son temps? je l'ai souvent averti, et je l'avertirai encore plus d'une fois, de mettre en usage les richesses qu'il trouve dans son propre fond, et de ne point parer ses écrits de ce qu'il a remarqué de beau dans les livres de la Bibliothèque Palatine. *Horat. epist. lib.* 1, *epist.* 3. Traduction de Sanadon.

dans la bibliothèque palatine, au risque que ses larçins fussent découverts, comme ils l'ont été effectivement par ceux qui visitaient ces archives littéraires mis sous la sauve-garde d'Apollon. Malgré cela il ne laissa pas que de s'avancer dans les bonnes grâces de ses maîtres, et à mesure qu'il avançait, il devenait fier, présomptueux, exigeant; c'est pourquoi Horace prit la liberté de lui dire: « Nous en agirons à votre égard selon que vous vous comporterez dans votre fortune » (1).

Pendant le cours de huit à dix siècles depuis le règne des Antonins, les villes Cisalpines, Pavie, Milan, Novare, Verceil, Ravenne, conservèrent encore quelques restes de la culture précédente. Gènes, ni Savone, ni aucune autre ville ligurienne n'en présentent aucune trace. Mais lorsqu'après cinq ou six siècles de barbarie les lettres et les arts commençèrent à renaître, le pays de Gènes, le Montferrat, l'Astesan, tous pays appartenans autrefois à la Ligurie, et qui à présent lui sont de rechef réunis, n'ont pas tardé à les cultiver, Lanfranc Cigala, Simon et Perceval Doria, Jacques Grillo, et

(1) *Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus.*

quelques autres Génois, sont comptés parmi les troubadours Provençaux, précurseurs de la poésie italienne (1).

Caffaro, Jacques Doria, et Marin Usomare ont écrit l'histoire de leur patrie avant que Dino Campagni et les Villani écrivissent celle de Florence. A une autre époque l'évêque de Nebbio, Justiniani, précéda Machiavel comme homme de lettres et comme historien, et ne cédait point à ses autres contemporains Toscans, Lombards ou Romains. Avant lui Dominique Nano, né, élevé dans le haut Montferrat, conçut le premier l'idée, et donna en quelque façon le premier modèle d'un grand ouvrage encyclopédique. Telle est la compilation qu'il intitula *Polianthea*. Sylvestre de Prierio, Ligurien sans doute, soit qu'il fût né dans un village ainsi nommé, près de Savone, ou dans un autre de même nom dans le Montferrat, déploya plus de caractère, qu'aucun autre théologien de son temps, en combattant le luthéranisme. Les ouvrages de Gabriel Chiabrera et de l'abbé

(1) Criscimbeni et Millot, Hist. des Troubadours. Tirabocchi, *Historia della Litteratura Italiana*. t. 3. *libro* 4.

Frugoni, deux poètes Liguriens, ne montrent-ils pas aussi une sorte d'élévation et de fierté qui les distingue des autres poètes Italiens de leur temps, et qui ne contraste point avec le caractère de cet Albinovanus d'Albinga que nous venons de nommer ?

Les régions orientales de la Ligurie qui, d'un côté, confinent avec le Plaisantin et le Parmesan, de l'autre côté avec l'Étrurie, n'ont pas donné à l'empire Romain des empereurs comme l'occidentale, ni des auteurs de quelque mérite à la littérature latine. Mais les districts qui forment à présent le département de Marengo, pays Ligurien, de même que la Lunigiana qui l'est encore plus sûrement, ont donné à l'église deux souverains pontifes, Nicolas V et Pie V, l'un né dans le village de Bosco près d'Alexandrie, l'autre sur les frontières de l'état de Gènes et de l'Étrurie. Georges Mérula d'Alexandrie ne fut pas le plus pur, le plus élégant écrivain du quinzième siècle ; mais on doit le citer sous le rapport d'une certaine férocité qu'on reproche aussi à d'autres littérateurs, nés et éleves dans des pays où le génie martial est le prédominant. Sarzana est aussi la patrie d'Antoine Hyvani, qui dans le temps même que

la Toscane possédait d'illustres littérateurs, fut appelé a une des villes principales pour occuper une place destinée à un homme de lettres. (1). Sous le pontificat d'Urbain VIII, assez brillant sous le rapport des belles lettres et des beaux arts, Augustin Mascardi de Sarzana fut, à Rome, un littérateur très-estimé; et vers le milieu et la fin du dernier siècle Sarzana et Lerici se glorifiaient avec raison d'avoir donné le jour à des prélats distingués par leur esprit et leur savoir (2).

En général la Ligurie comprenant avec l'état de Gènes toute la partie des ci-devant

(1) Muratori, *script. rerum italic.* tom. 22.

(2) La Lunigiana, dont Sarzane est la capitale, et qui fait la partie la plus considérable de la Ligurie orientale, est infiniment plus renommée comme patrie de guerriers illustres que par des hommes dévoués aux arts pacifiques. Les Liguriens occidentaux ont mieux partagé l'esprit provençal que ceux de l'autre côté n'ont contracté le caractère des Toscans. C'étaient des Liguriens de la Lunigiana qui ont signalé leur bravoure du temps des Romains; et ce sont eux aussi, nommément les Malaspina, qui dans le moyen âge ont manifesté cette férocité qui fit autrefois le caractère distinctif du peuple Latin.

états du roi de Sardaigne sur la droite du Pô, a devancé, a surpassé dans la culture des sciences et des arts ce qui est sur la gauche du grand fleuve et sur les deux rives de la Doire:

Les anciens et les modernes habitans de la rive gauche du Pô, placés au pied des grandes Alpes, quoique Celtes ou Liguriens en première origine, n'approchent pas, à beaucoup d'égards, de ceux que nous venons de voir sur la rive droite du fleuve, touchant aux Apennins, aux Basses-Alpes et aux Alpes-Maritines. Ils ont été reconnus depuis que l'histoire d'Italie est connue, pour aussi vaillans guerriers que les autres Liguriens et Cisalpins (1). Mais au lieu que ceux-ci ont fort souvent, et dans tous les temps, manifesté un penchant décidé pour l'indépendance et la liberté, les Piémontais, proprement Subalpins, semblent s'être toujours mieux accommodés du gouvernement monarchique. A l'époque de la fameuse expédition d'Annibal, il y avait en Piémont des princes ou des rois, comme il y en avait en Savoie et dans le Dauphiné (2). Dans le siècle d'Au-

(1) Polybe, lib. 2.

(2) Tableau historique, Sect. 9 et 10, §. 4.

guste, ce coin de la Gaule Transpadane était le seul qui obéissait à un souverain particulier qui conserva ou obtint même le titre de roi des Alpes, lesquelles, de ce même roi appelé Cottius, eurent le nom d'Alpes Cottiennes. Lorsque sa postérité fut éteinte, et que son petit royaume eut passé sous la domination directe des empereurs Romains, les habitans montrèrent plus de fidélité, plus d'attachement à leurs maîtres, c'est-à-dire aux empereurs, que n'en manifestèrent les autres Cisalpins ou Liguriens. C'est ce que prouve l'événement rapporté par Suétone, lorsque pour appaiser une émeute qui venait d'éclater dans la ville de Polenzo dans le haut Montferrat, Tibère y fit passer les troupes qu'on tira du Piémont, et nommément de Suze, capitale du royaume de Cottius. L'empereur Claude ne rendit pas moins de justice à la fidélité, au caractère des Piémontais, à la soumission constante et aux bons services qu'en tirait le chef de l'empire. « L'état n'a jamais été plus » florissant, dit-il, ni plus tranquille que de- » puis que les habitans de la Gaule Transpa- » dane ont été faits citoyens ». La Gaule Transpadane comprenait, outre le Piémont, tout le Milanais avec le Mantouan; mais ce

passage regarde particulièrement la Gaule Subalpine ou Turinoise. Claude ou Tacite parlent ici de colonie, et, dans toute la Gaule Cisalpine, il n'y avait que Turin et la ville d'Aoste qui pussent être nommées proprement colonies (1).

Les anciens habitans de ce qu'on nommait ci-devant le Canavèse avec la vallée d'Aoste, au pied des Alpes grecques ou grayennes, étaient également Transpadans, Subalpins ou Piémontais, et ne différaient des Turinois que par plus de férocité martiale et plus de ruse et d'astuce. Ces peuples, appelés anciennement *Salassi*, ont été beaucoup plus tard et plus difficilement que les autres Piémontais soumis aux Romains. Ils ne l'ont été qu'à la suite de la guerre des Alpes qui a coûté assez de peine à l'empereur Auguste; mais, depuis, les descendans de ces Salassiens ont été, aussi-bien que les Turinois, fidèles à leurs princes, sans chercher à se former en république. Cependant la férocité particulière des Salassiens reparut constamment soit sous les rois et princes

(1) Tacit. Annal. lib. XI. cap. 24.

Lombards,

Lombards, soit sous leurs successeurs. L'esprit de commerce, l'industrie, l'activité dans l'exercice des arts mécaniques s'y fit remarquer plutôt qu'à Turin, à Suze et à Pignerol, cette partie du Piémont à laquelle on peut rapporter aussi la ci-devant province, aujourd'hui arrondissement de Bielle.

C'est de Bielle, ou des villages, des bourgs et des châteaux de son ressort, que tirent leur origine plusieurs familles Piémontaises des plus illustres, nommément celles *del Pozzo*, de *Ferrero de Masserano*, et de la *Marmora*, qui ont hautement figuré du temps de Louis XII et François I. La nombreuse famille d'*Avogadro* qui par le bon esprit de ses ancêtres s'étoit élevée bien près de la puissance souveraine à Verceil et dans ses vastes dépendances, n'est-elle pas originaire du Biellois? L'histoire des arts conservera fort long-temps le nom des Gagliari et de Verona leur neveu, peintres décorateurs, et de Joseph Piacenza savant et habile architecte, tous sortis de la province de Biella.

Nous n'avons aucune notice particulière sur les anciens habitans des contrées où sont Bielle et Verceil, pour en faire un rapprochement avec les modernes. On sait seulement qu'ils

s'appelaient *Libui* ou *Libici*. Autant les habitans des cantons de Bielle se sont distingués par leur activité, leur industrie, leur sagacité ou finesse, autant les autres se font aimer estimer par un caractère de bonté, d'honnêteté, de bonhomie. Nous aurons occasion de revenir à de pareilles réflexions, en sortant du territoire français pour parcourir celui du royaume d'Italie; mais il nous faut considérer encore les Liguriens et les Piémontais sous le rapport du génie, des talens littéraires; et avouer franchement qu'autant les Liguriens le cèdent, à cet égard, aux Provençaux, autant les Piémontais de la gauche du Pô sont restés au dessous de ceux de la droite que nous avons vus plus attenans aux Apennins qu'aux Alpes.

TROISIÈME PARTIE.

DES PRINCIPAUX PEUPLES COMPRIS JADIS SOUS LE NOM DE CISALPINS, PUIS DE LOMBARDS, ET ACTUELLEMENT D'ITALIENS.

ARTICLE PREMIER.

Des Milanais anciennement Insubriens.

La plus riche portion de la péninsule entre la Sesia et l'Oglio est le premier pays dont les Gaulois s'emparèrent dans le second siècle de la fondation de Rome. Les nouveaux venus s'associant, ou soumettant les anciens habitans, s'appelèrent *Insubriens*, et formèrent une nation guerrière, sans doute, comme toutes les nations celtiques, mais beaucoup moins que la Ligurienne (1). Leur conquête, leur parfaite soumission, coûta aux Romains infiniment moins de peine que la conquête de la Ligurie; et lors de l'invasion d'Annibal,

(1) V. Plutarch. *in M. Claudio Marcello.*

les Insubriens s'y opposèrent bien moins que les Turinois. Ils ne firent pas non plus de grands efforts pour disputer le terrain aux Goths, et aux Lombards, ni aux Francs; ils furent toujours considérés par des mœurs, des habitudes différentes de celles des Liguriens. Un mot de Cicéron, dans une de ses harangues, les caractérise assez justement (1). *Insuber*, dit-il, *id est* (al. idem) *mercator et præco*, marchand et crieur public.

Nous n'avons pas besoin de prouver que les descendans des Insubriens, les Novarais, les Comasques, les Bergamasques, (qui étaient aussi comptés parmi les Insubriens, quoique distingués par les noms particuliers d'*Orobii*,) ont conservé le même penchant, les mêmes dispositions. En Allemagne on trouve dans toutes les villes, des marchands sortis de la haute Lombardie, et l'on sait que le nom de Lombard est en français le synonyme de prêteur à intérêts, ou même d'une banque ou d'une maison qui prête sur gage, ce qui est un genre particulier de *mercimonium*. Ce sont sur-tout les Novarais et les Comasques qui se présentent, se distinguent d'abord comme col-

(1) *Fragment de l'Oraison* in Pisonem.

porteurs, puis comme marchands, et nous verrons la même pratique chez les Bergamasques.

On ne trouve pas de même aujourd'hui que les Milanais soient, de préférence aux autres peuples, des huissiers de magistrats ou des trompettes dans les armées, comme ils semblent l'avoir été dans le siècle de Cicéron et sous les empereurs; car il est prouvé par différens passages d'auteurs anciens, que les *præcones* et les *tibicines*, crieurs publics et joueurs de flûtes ou de trompettes, étaient pour la plupart des Gaulois, et sur-tout de la Gaule Cisalpine et Transpadane, proprement Insubriens. Le métier d'huissier ou de crieur public, *præco*, et celui de joueur de flûte, *tibicen*, n'étaient pas ignobles chez les Romains, puisque nous voyons que des gens de cette profession étaient amis et familiers des premiers magistrats, ainsi que Granio l'était de Cicéron (1). Cette sorte d'emploi devait même, par sa nature, ouvrir la carrière des emplois supérieurs à ceux qui l'exerçaient. Le fils de l'huissier, par une progression naturelle, devenait procureur, avocat, orateur au barreau, et ensuite magistrat.

(1) *In Bruto*, cap. 72.

Peut-être que les orateurs ou avocats, Vibius Crispus et Albutius Silus, Insubriens, certainement Gaulois Transpadans, étaient issus de cette classe. Et ces deux hommes, célèbres dans l'histoire des premiers empereurs, nous portent à observer que le premier genre de littérature auquel les Insubriens se sont appliqués, et dans lequel ils se sont distingués, a été la jurisprudence ou l'éloquence du barreau, plutôt que la poésie, l'histoire ou la philosophie.

Au reste, ceux qui, de la haute Italie, prenaient le chemin de Rome pour chercher des moyens de subsistance et de la fortune, n'y allaient pas tous pour être colporteurs, crieurs publics, ni même marchands. Les habitans des Alpes Lépontiennes, ainsi que ceux des Alpes Pennines, dont les habitans se confondaient avec les Insubriens, allaient dans les campagnes de l'Émilie et de la Flaminie, aujourd'hui la Romagne, et jusque près de Rome, travailler comme laboureurs et moissonneurs. Suétone nous apprend que c'était de la Gaule Transpadane, par conséquent du Milanais ou du Piémont, et certainement de leurs montagnes, que les manœuvres allaient en troupes, sous la conduite

d'un entrepreneur, cultiver les campagnes de l'Ombrie et de la Sabine. A présent ce sont des montagnards Calabrois qui vont labourer, ensuite moissonner et battre le blé dans la campagne de Rome. Les habitans des Alpes trouvent de plus grandes ressources dans des pays où ils ne se répandaient pas du temps des Romains, et sur-tout dans les plaines voisines, aux bords du Pô. Nonobstant cela, l'ancien usage de ces montagnards d'aller cultiver les terres loin de leur pays natal, même jusque sur les bords du Tibre, subsiste encore aujourd'hui. La plupart des jardiniers de Rome sortent d'un coin des Alpes Grayennes et Pennines, d'un district qui forme actuellement la petite principauté de Masserano dans le département de la Sesia, autrefois province de Bielle, et auparavant seigneurie de Verceil. L'on trouve, d'un autre côté, que sous le règne des Tarquins un charpentier nommé Elicon, était allé exercer son métier à Rome, et que ce fut lui qui excita les Gaulois à la fameuse invasion qui fit trembler Rome. Les historiens suisses regardent cet Elicon comme un homme sorti de leur pays. Nous ne leurs disputerons pas cet honneur; mais

nous remarquerons que le haut Novarais confine avec la Suisse, et que ce charpentier Elicon, et probablement ses maîtres, ses guides et ses compagnons, pouvaient être partis de la vallée de Sesia qui tient aux Alpes Pennines du côté de l'Italie, comme les cantons d'Uri et de Swits vers le nord. Quoi qu'il en soit, il est très-certain que de cette vallée de Sesia et de différentes autres des mêmes Alpes, sortent encore aujourd'hui beaucoup de charpentiers et de menuisiers qui se répandent dans toute l'Italie. De quelques autres coins des Alpes, sur-tout du lac Come et de celui de Lugan, sortent pour la plupart, les maçons que l'on trouve dans les grandes villes et dans les bourgs du Milanais, de l'état Vénitien et de la Romagne.

Il est bien à supposer que les deux villes capitales de la ci-devant Lombardie, chefs-lieux anciennement des Gaulois Insubriens, ont produit des hommes de rares talens, dont le hasard n'a pas voulu que le nom soit parvenu jusqu'à nous, comme celui d'Albutius Silus, Novarais, et de Crispus Vibius, Verceillais. Milan ni Pavie ne comptaient point, du temps de la république Romaine, ou des premiers empereurs, des hommes

aussi illustres que ceux qui y sont nés, et qui y ont vécu dans les siècles dans lesquels les seules villes opulentes, bien peuplées et de long-temps civilisées, peuvent produire de ces hommes qui laissent à la postérité des monumens de leur esprit et de leur savoir (1). Dans le cours de douze à quinze siècles qui se sont écoulés depuis celui où vécut Lanfranc, un des patriarches de la scolasticité, Pavie, toujours riche, toujours assez peuplée, n'a fait que prouver qu'un pays de cette nature, heureux et recommandable sous d'autres rapports, n'inspire pas l'amour de l'étude et du travail; sans lequel l'on végète dans la mollesse et dans une ignoble insouciance, ou par un instinct qui pousse à l'action, on prend le parti des armes. Ainsi tout ce large district, qui porte le nom de Pavie et que

(1) Milan et Pavie ont encore prouvé que les villes riches par la fertilité de leur territoire, invitent, attirent à elles le travail, l'industrie des étrangers et des voisins, mais ne l'animent guère dans leurs habitans naturels. Dans la longue suite de vingt siècles, ni l'une ni l'autre de ces villes, sur le tableau des hommes illustres qu'elles s'attribuent, n'en présente guère qui soient nés dans leur sein ou de parens qui y fussent établis depuis long-temps.

le Tésin arrose avant de se jeter dans le Pô, ne s'est pas fort illustré par des productions d'esprit, de génie, comme Vérone, Côme et Mantoue. Lodi, au milieu de ses gras pâturages, n'offre rien qui nous donne une idée avantageuse de l'esprit de ses habitans. Le poète Lemene ni quelques auteurs Lodesans, dont il est fait mention dans l'histoire de la littérature italienne, ne mettent certainement pas Lodi au rang des villes illustres sous ce rapport.

Côme est la seule des villes Insubriennes qui peut se vanter d'avoir donné à la capitale de l'empire Romain, dans un des siècles les plus mémorables de sa grandeur, des hommes qui y figurèrent hautement; Pline l'Ancien, éternellement digne de l'admiration de tous ceux qui l'étudient, et Pline le Jeune, son neveu, qui, à d'autres égards, n'est pas moins digne de grands éloges. Quoique nous ayons de la peine à citer d'autres écrivains modernes nés dans cette ville ou dans ses environs, qu'on puisse comparer, par leur caractère, aux deux Pline, si on excepte les Jovius, Côme nous rappelle plusieurs familles très-illustres qui doivent leur illustration à des ancêtres qui se sont distingués par de grands talens, par leur doctrine, tels que les Odescalchi

et les Rezzonico, qui ont donné au Vatican deux papes vénérables.

Nous ne pouvons pas dire si Bergame, pays Insubrien aussi-bien que Côme, a, jadis, enrichi la bibliothèque de Rome par des productions littéraires de ses habitans. Mais si Cæcilius Statius, poète comique, contemporain d'Ennius et de Pacuvius, était né dans le Bergamasque, comme on a lieu de le croire(1), il est curieux de voir sortir du même pays le plus ancien auteur de comédies latines, et le principal personnage de la comédie italienne, qui est l'arlequin; au moins, voilà une trace bien ancienne du caractère des Insubriens montagnards. La tournure d'esprit paraît singulière, si on en juge par le caractère qu'on attribue à ce personnage comique, et par l'idée qu'on peut se faire de Cæcilius Statius; mais une multitude d'hommes célèbres, d'écrivains qui ont vu le jour dans la ville ou dans les bourgs et les villages de l'arrondissement de Bergame, nous prouve assez que la nation a l'esprit porté aux grandes entreprises, aussi-bien qu'aux travaux les plus communs.

(1) Voy. Tiraboschi *Istoria della Litteratura Italiana.* tom. 1.

Philippe Forésti, auteur de la première compilation d'histoire universelle qui ait paru à la renaissance des lettres, et Ambroise Galépi, le très-fameux auteur du premier dictionnaire polyglote qui en porte le nom, étaient de ce pays. La famille de Taxis, dont était l'auteur de l'établissement des postes, et l'immortel chantre de Godefroi de Bouillon, étaient originaires de Bergame. De nos jours sont sortis de ce pays plus de savans et de littérateurs judicieux et profonds, que d'aucune autre ville ou province d'Italie. L'abbé Mascheroni et le père Barca, professeurs de mathématiques, l'un à l'université de Pavie, l'autre à celle de Padoue; l'abbé Serassi, auteur de la vie du Tasse, et l'ex-jésuite Tiraboschi, si connu et si regretté, étaient descendans de ces Insubriens montagnards appelés *Orobii*, c'est-à-dire habitans des montagnes.

ARTICLE II.

Des Gaulois Cénomanes, *et de leur descendans, Bressans, Véronais, Mantouans et Crémonais.*

Il n'est pas; au reste, bien certain si Bergame, chef-lieu des Orobiens, appartenait aux Insubriens et aux Cénomanes; mais il n'est pas douteux que Brescia, Crémone, Mantoue, et Vérone en partie, appartenaient à ces derniers. Cependant tout ce que les anciens auteurs nous apprennent touchant Brescia, c'est que la postérité de ses premiers fondateurs jeta quelque temps après les fondemens de Vérone; c'est ce que prouve un vers très-connu de Catulle. Mais ce qui mérite encore plus de considération, c'est que Vérone fut civilisée avant Brescia. Est-ce un climat, un air moins rude, est-ce le voisinage plus proche de la nation Étrusque civilisée, policée, savante de temps immémorial; est-ce une plus grande facilité de commerce avec les colonies grecques de la Calabre, et avec la colonie romaine de Crémone, qui ont inspiré

l'amour et le goût des lettres et des arts aux habitans de Vérone plutôt qu'à ceux de Brescia ? Peut-être ces trois causes y ont concouru également ; ou ce n'est que le hasard qui fit naître plutôt dans l'un que dans l'autre pays voisin les hommes de grands talens qui les ont illustrés. Je serais fort porté à le croire, si le grand nombre de ceux que Vérone a produits dans la suite du temps, ne nous persuadait pas que des causes physiques différentes ont influé d'une manière diverse sur les qualités intellectuelles des uns et des autres. Par cette influence locale, Crémone devrait avoir de l'avantage sur Mantoue ; si l'on considère la situation, les environs aquatiques, pour ne pas dire marécageux, de cette dernière, elle ne paraît pas bien favorable à l'esprit, aux talens. Mais il faut considérer, ce me semble, que dans les villes riches et peuplées par la fertilité du territoire, facilement policées, civilisées, on acquiert un goût plus pur, un tact plus délicat et plus sûr. Au reste, le pays où Virgile naquit et passa sa première jeunesse, ne tient-il pas autant au Crémonais qu'au Mantuan ? Alfenus, auteur latin, soit jurisconsulte, soit poète, suivant quelques-uns, ami très-particulier de

Catulle, était de Crémone; et l'on peut dire, après tout, que Crémone s'attribue à bon droit la gloire d'avoir donné le jour, après la renaissance des lettres, à un poète célèbre qui, avec plus de titres que tout autre, peut être comparé à Virgile. C'est Jérôme Vida, le plus estimé de tous les poètes modernes qui ont écrit en latin. Au reste, nous parlons en général des peuples descendans ou successeurs des Gaulois Cénomanes; et il est certain que tant Crémone que Mantoue, et une grande partie du Véronais, étaient le pays de ces Gaulois.

ARTICLE III.

Des habitans anciens et modernes de la Vénétie.

Nous remarquerons encore que le district de Vérone appartenait à la Vénétie; et c'est ici un sujet de contestation entre les géographes et les antiquaires, de savoir si les anciens habitans de la Vénétie, incontestablement reconnus et appelés *Veneti*, étaient venus de l'Armorique appelée communé-

ment Bretagne, dont les habitans s'appelaient du même nom; ou si les uns et les autres, sortant du nord de la Germanie, se sont portés, les uns sur le littoral de l'océan qui comprend aujourd'hui les départemens du Morbihan et du Finistère, les autres dans un canton du continent au fond du golfe Adriatique. Ce qu'on peut bien dire positivement, c'est que les deux peuples se sont également distingués, l'un parmi les nations Gauloises, l'autre parmi les Italiques ou Italiennes.

Nous voyons dans l'histoire des guerres de César et de ses successeurs, les Vénètes Gaulois, braves jusqu'à l'héroïsme, entreprenans, résolus et constans. Nous voyons dans l'histoire des rois de France une foule de guerriers Bretons, pieux, valeureux, véritables héros, combattant tantôt contre des étrangers, tantôt contre d'autres Français; nous les trouvons toujours résolus, opiniâtres même à soutenir leurs priviléges, leur indépendance; nous voyons la Bretagne occuper une des plus intéressantes parties dans l'histoire de la monarchie française, et n'offrir que très-peu d'exemples de ces trahisons, de ces noires perfidies que contient l'histoire de plusieurs autres provinces ou départemens. Le caractère breton se montre

montre aussi sous un aspect avantageux dans les fastes littéraires des Français. Mais on ne peut se dissimuler que les hommes illustres que la Bretagne a donnés à l'Europe savante, ont manifesté une sorte d'entêtement, d'opiniâtreté, de roideur, dans leurs mœurs et dans leurs écrits, qui les distingue des Bourguignons, des Provençaux et des Normands, aussi-bien que des Gascons également illustres par les productions de leur esprit.

Les Vénètes Italiens se présentent dans l'histoire romaine sous un aspect aussi différent des Vénètes Gaulois ou Celtiques, que le coin de notre péninsule est de nature diverse de la presqu'île Armorique. Il est étonnant que Tite-Live ne dise presque rien de la manière dont la Vénétie, son propre pays natal, est passée sous la domination des Romains. Nous trouvons, il est vrai, les Vénètes, vers l'an de Rome 402, repousser une flotte grecque qui, sous la conduite de Cléonyme, Lacédémonien, s'était avancée jusqu'à leur frontière; et à cette occasion l'historien ne manque pas de nous observer que le voisinage des Gaulois tenait les Vénètes continuellement en haleine et sous les armes. Après cela on ne lit plus rien d'eux dans

les trente-livres de Tite-Live qui nous restent, ni dans les épitomes, jusque vers l'an 600 de Rome, lorsqu'il est fait mention d'un tumulte que les factions avaient occasionné dans les spectacles et jeux publics de Padoue (1).

Cela montre à la fois les Vénètes, dont le chef-lieu était Padoue, déja soumis à Rome, et le caractère des Padouans doux et pacifique, malgré les dissensions, les jalousies intestines dont aucun pays ne peut être exempt. Parmi les villes de l'ancienne Vénétie, fondées ou habitées par les Vénètes de temps immémorial, les plus connues sont Altino, Este, Oderzo, Vicence et Padoue; mais ces dernières sont les seules qui nous présentent des traits caractéristiques de leurs habitans, comme nous venons de le voir, et certaine férocité, peu différente de celle des Latins; une bonté qu'on ne saurait nommer que bonhomie; peuple, au reste, des plus civilisés que l'Italie pûisse vanter après ceux de la grande Grèce et de l'ancienne Étrurie.

C'est en comparant le très-vertueux séna-

(1) Tite-Live, lib. 41. cap. 27.

teur Traséas Pétus avec le brave général Aulus Cecina; c'est par le contraste des dames romaines telles que Juvénal les a peintes, avec la chasteté sévère des jeunes Padouanes dont Martial fait mention dans un épigramme (1); c'est en rapprochant le jugement que Catulle porta sur l'annaliste Volusius de Padoue, de ce qu'il dit de l'abrégé historique composé par Cornélius Népos, Veronais; c'est enfin en comparant ce que l'on connaît d'Asconius Pedianus, à ce que nous avons cité du rhétoricien Philémon, Vicentin, qu'on peut se faire une idée de la différence du caractère de ces nations si voisines l'une de l'autre. Mais il est moins de mon sujet de remarquer combien le caractère des Padouans diffère de celui de leurs voisins, que de montrer jusqu'à quel point les habitans naturels de ce pays ressemblent aux anciens. Sur cela nous ne saurions revenir de l'opinion que nous avons manifestée ailleurs. Dans le cours de huit cents ans qui se sont écoulés depuis que l'Italie commença à sortir des ténèbres du dixième siècle, Padoue n'a jamais démenti l'idée qu'on en avait à Rome dans les beaux

(1) Lib. 11. epigram. 17.

siècles d'Auguste et de Trajan. Malgré cette foule de noms, à la vérité obscurs pour la plupart, qu'on a opposés à ce que nous avons dit autrefois, et ce que nous avons répété dernièrement du caractère des Padouans; malgré les admirateurs des Zabarella, des Papafava, des Dondi-Orologio, et du célèbre Cesarotti, Padoue, abstraction faite de son université, ne peut nullement se mesurer, sous le rapport littéraire, non plus que sous le militaire, avec Vérone, Brescia, Bergame et Vicence.

Le vaste et sublime génie de Tite-Live ne fait pas même une grande exception à ce que nous avons avancé. Indépendamment de ce que Tite-Live ne naquit point à Padoue, mais à Apone, pays d'air et de sol assez différent, et qu'il passa la plus grande partie de ses meilleures années à Rome, on pourrait dire que cette *Patavinité* qu'Asinius Pollion trouvait dans ses écrits, consistait peut-être moins dans le choix ou dans l'arrangement des mots, que dans le style, qui tient au sentiment. Les deux passages de Quintilien, qui nous a conservé ce jugement de Pollion, laisseront éternellement la question indécise. Mais d'où vient cependant qu'on

n'a jamais fait de pareils reproches à Virgile ni à Pline, et bien moins à Catulle ou à Cornélius Népos, qui étaient aussi bons provinciaux que Tite-Live, et plus Gaulois que lui ? Quoiqu'il en soit, toute la suite de l'histoire tant littéraire que militaire et civile de Padoue, nous représente son peuple très-ressemblant à celui de l'ancien temps.

Par la bonté de son territoire, la salubrité de l'air et les établissemens publics, Padoue a beaucoup contribué aux progrès des sciences, de la littérature et des arts : mais dans l'espace de huit siècles, en partant du dixième, à peine a-t-elle vu naître dans son enceinte deux ou trois de ces hommes souverainement marquans qu'on a vus sortir de plusieurs autres villes Lombardes ou Cisalpines.

ARTICLE IV.

Des habitans anciens et modernes de la Marche Trévisane, du Frioul et de l'Istrie.

Au nord-est de la Vénétie, viennent les Alpes Carniques au pied desquelles sont la Marche-Trévisane et le Frioul. Les auteurs grecs et

latins qui ont parlé de localités, n'ont rien dit sur ce qui concerne les mœurs, le caractère, l'esprit des habitans. Mais deux mots de Polybe nous les présentent comme des peuples plus fiers, plus guerriers que les Vénitiens. Ceux-ci se rangèrent sans difficulté, avec le nom d'alliés, sous la domination des Romains; et il fallut de bien rudes attaques et une longue guerre pour soumettre les peuples Carniques. Aussi l'on sait qu'un siècle après c'était dans leur pays que César forma ou recruta les légions qui le servirent si bien dans la conquête des Gaules.

La culture des lettres et des arts, très-avancée, dès le siècle d'Auguste, à Vérone, à Vicence, et sur-tout à Padoue, a dû se propager aux pieds des Alpes Carniques; cependant il ne s'est pas conservé le nom d'aucun auteur grec ou latin sorti de ces contrées. Mais dans le moyen âge et les derniers siècles, la Marche-Trévisane produisit un nombre de savans, d'hommes de lettres estimables et d'artistes célèbres, parmi lesquels on se fait gloire dans le pays de compter M. Scarpa, heureux rival des premiers anatomistes du siècle, l'admirable sculpteur Canova, l'un né à *Motta* dans

le Trévisan, l'autre à Passagno près d'Asolo dans la même province; quoique ces deux hommes illustres appartiennent aux provinces qui confinent avec celle de Trévise.

Aquileia, située au pied des Alpes Carniques, ou Juliennes, était anciennement la capitale de ce canton qui, dans la suite, eut le nom de Frioul, de *Forum Julii* des temps Romains. César, Tite-Live et Strabon, ne font mention de ce pays qu'en parlant des troupes qu'on y levait. Cette nation intermédiaire entre la Gaule Cisalpine, l'Illyrie et la Germanie méridionale, tenait également de la bravoure martiale des deux ou trois autres. On n'en tirait pas seulement de bons soldats. Le choix que le consul Caius Cassius fit dans ce pays de deux cents guides pour la guerre qu'il allait porter dans la Macédoine (1), nous prouve qu'il y avait aussi d'habiles officiers ou des marchands actifs et industrieux.

L'Istrie, qui est un appendice de la Dalmatie Vénitienne, ainsi que le Frioul, par la nature du pays et le caractère des habitans,

(1). Liv. Lib. 53, cap. 35.

peut entrer en parallèle avec la Ligurie. Quoique d'origine diverse, les uns étant venus de l'occident de l'Europe, les autres de l'Orient et de l'Asie, les uns Celtes, les autres Illyriens et Asiatiques en partie, les Istriens et les Liguriens se présentent dans l'histoire ancienne sous un aspect assez ressemblant. On les voit guerriers, navigateurs et commerçans, et tant les uns que les autres accusés de piraterie. Les Istriens n'ont guère donné moins de peine aux Romains que les Liguriens, quoique du côté d'Istrie et de Pola la guerre n'ait pas été d'aussi longue durée que du côté de Gènes. En considérant les Istriens comme faisant une même puissance avec les Vénitiens, on les trouve rivaux des Génois dans leur trafic et leurs entreprises au Levant. Les Istriens, d'origine grecque en partie, très-voisins de la Grèce, et pas beaucoup plus que les Liguriens éloignés de Rome, auraient dû acquérir plus de renommée dans la république des lettres et dans l'histoire des arts. Ils se firent cependant connaître plus tard comme peuple adonné aux lettres et aux arts, soit dans le temps des Romains, soit dans les siècles postérieurs à la chute de l'empire. L'Istrie ni le Frioul n'offrent aucune

trace remarquable de culture avant l'ère chrétienne, si on excepte Cornélius Gallus, poète contemporain de Virgile, que les Italiens prétendent natif du Frioul, tandis que les Français le font naître à Fréjus en Provence. Mais ce qui nous fait juger favorablement de ce canton reculé du pays Italien, c'est que Paul Diacre, le premier des barbares (qu'on nous permette d'appeler ainsi les Lombards comme les autres peuples du Nord qui ont envahi l'empire Romain) le premier barbare, dis-je, qui a fait passer son nom à la postérité dans la liste des écrivains, naquit à Udine, seconde capitale de ce noble département après Aquileia. A la renaissance des lettres entre la fin du quinzième siècle et les premières années du seizième, puis dans les deux siècles suivans, le Frioul et l'Istrie ont produit des hommes d'un mérite distingué dans la culture des lettres, et, ce qu'il importe de remarquer, d'un caractère plus fortement prononcé, plus fier, que celui de leurs voisins, Vénitiens et Padouans. Le cardinal Aléander, qui parvint à la pourpre romaine par son savoir, son habileté dans des négociations difficiles, était né dans le Frioul. Robertello, quoique simple littérateur, montra beaucoup

de fierté, je dirai même de férocité, dans ses querelles littéraires; et Jérôme Muzio, qui osa faire secte à part contre les prétentions des littérateurs Florentins, montra certainement plus de caractère que Speron Speroni de Padoue, et même que le cardinal Bembo, Vénitien, tous deux fort zélés partisans du Florentinisme dans cette bruyante contestation. Il est vrai que Muzio était né à Padoue, de parens venus de Capo d'Istria; mais en se disant *Justinopolitain*, il voulut peut-être faire sentir qu'il préférait, pour les qualités spirituelles et morales, le pays natal de ses parens à la grasse et riche ville de Padoue. Paul Vergère, contre lequel Jean de la Casa écrivit un traité polémique, avait sûrement un esprit plus fort que ce prélat Florentin, nonce du pape à Venise, homme d'ailleurs très-estimable. Juste Fontanini, moins savant, moins érudit peut-être et d'un goût moins pur qu'Apostolo Zeno et autres littérateurs ses contemporains, déploya dans toutes ses entreprises, ses querelles, une fierté, une opiniâtreté qu'on ne trouve pas dans les autres écrivains de son genre philologique et critique. Un caractère de la même trempe que celui de Fontanini, se fit généralement remarquer dans les ouvrages théolo-

giques du père Concina, dominicain, natif du Frioul, qui fit grand bruit vers le milieu du dernier siècle; mais il nous faut, de ce canton écarté, revenir au centre de la péninsule.

ARTICLE V.

Des habitans anciens et modernes de la Romagne; des Ferrarais et des Bolonais.

Les rives du Pô où est Ferrare ont prodigieusement changé de face et de nature depuis le temps que les Gaulois et, avant eux, les Etrusques, l'occupèrent. Spina et Adria étaient deux villes puissantes et bien peuplées; à peine il en reste quelques vestiges. Nous ignorons aussi quelle race de gens les habitait avant que les Romains s'en emparassent; mais du temps de César et sous ses successeurs, on en tirait de bonnes troupes, sur-tout de cavalerie; et c'est peut-être pour y ferrer les chevaux qu'on commença à y établir des forges, d'où est venu le nom de *Ferraria*. Cet attelier de maréchaux ferrans dans une plaine fertile en grains, et par-là capable de nourrir une population nombreuse, devint un gros village qu'un exarque de Ravenne

fit entourer de murailles, et qui eut le titre de ville vers l'an 670, sous le pontificat de Vitalien. Après que les marquis d'Est s'en emparèrent vers la fin du douzième siècle, elle devint une ville militaire et une place d'armes des plus considérables de l'Italie. Elle acquit également de la célébrité comme ville savante, mais beaucoup moins par des hommes de grands talens qui y soient nés, que par ceux que la protection, la munificence de ses marquis et ducs y attirèrent. Les Guarini, Théodore Gaza, Barthélemy Salliceti, André Alciat et quelques autres, qui ont assez contribué à son illustration, étaient Grecs, Toscans, Milanais, Véronais. L'Arioste qui, infiniment plus que tous les autres, fait honneur à Ferrare, était né dans le district de Reggio. Jérôme Falletti, que l'on compte parmi les illustres Ferrarais, était né à Savone d'une famille originaire du haut Montferrat (1). Enfin ce pays paraît originairement moins propre à

(1) Nous avons vu ailleurs quelles exceptions peuvent faire à cette observation peu flatteuse Jérôme Savonarole, fameux prédicateur, l'historien Pigna, le littérateur Lilio Giraldi, le comte de Varano, le poète Monti et quelques autres écrivains dont Ferrare a lieu de s'honorer. (Tableau historique, etc. sect. 15 §. 3.)

produire des génies vifs, actifs, amateurs ardens des sciences et des beaux arts, qu'à former des hommes robustes, capables de bien manier les armes et dresser des chevaux. Les Gaulois, qui s'y établirent peu de temps après que Bellovèse eût jeté les fondemens de Milan, venaient du pays de Langres, et n'y portèrent pas plus de dispositions à la culture des arts que n'y en avaient introduit les Etrusques auparavant. L'air, le sol de cette région, plaine et humide, abondante en blé et en pâturages, n'inspiraient pas plus de génie, plus de goût pour les beaux arts que les plates collines de la Champagne ou de la Haute-Marne.

Modène, rivale de Ferrare, a trop de titres pour se croire supérieure. Elle a donné le jour à d'aussi braves et habiles militaires que pussent l'être les Ferrarais; mais elle le donna en même temps à des hommes qui se sont fort distingués dans la culture des sciences et des arts. Cette ville, avec les bourgs, les châteaux et les villages de son arrondissement, peut, plus que toute autre province d'Italie, sous le rapport littéraire et celui des arts, se comparer à Vérone, Arezzo et Perugia, dont nous avons parlé, et sur-tout à Bologne, dont nous ne

finirions point de parler, si nous nous avisions de donner la liste des grands hommes dont elle est la patrie.

Le superbe littoral de l'Adriatique qui fait face à l'Istrie, et que les Romains appelèrent l'Emilie, du nom de la *Via Æmilia* qu'Emilius Scaurus avait fait construire, n'acquit de la renommée qu'à l'occasion de la guerre civile entre César et Pompée. La plus grande partie de cette région avait été trois, quatre ou cinq siècles avant César, occupée par les Gaulois. L'esprit et le caractère martial s'y conserva d'autant mieux que la nature du pays disposait les habitans plutôt au métier de la guerre qu'à d'autres exercices, à d'autres arts ou métiers. C'est là aussi que César recrutait ses légions, et c'est avec elles qu'il marcha sur Rome, et alla combattre ses ennemis et le grand Pompée à leur tête. L'histoire du moyen âge et celle des derniers siècles nous présentent cette province comme une pépinière de braves et bons soldats; les fameux *Condottieri* des siècles quatorzième et quinzième, tels qu'Albérico de Barbiano, premier réformateur de la milice Italienne, les Malatesta de Rimini, les Sforce de Cotignola, d'où sont issus les ducs de Milan, de la seconde

dynastie, étaient *Romagnoli ;* et c'est à Rimini que fut composé le premier ouvrage sur l'art de fortifier les places (1). Dans la guerre de la révolution, n'est-ce pas le pays d'où étaient sortis ces fameux Condottieri ? n'est-ce pas Lugo, Bagnacavallo, Cotignola qui se sont plus fièrement levés en masse contre les Français déjà maîtres de la Lombardie? Cependant Ravenne, très-ancienne et très-illustre capitale de cette province, ne se présente point sous cet aspect; tout au contraire, ce que les anciens monumens nous apprennent de l'origine et de la condition de cette ville, prouve qu'elle mérite à bon droit le nom de *Benigna ,* bonne , paisible, débonnaire. Quoique les habitans primitifs, c'est-à-dire les plus anciens dont il soit fait mention, aient été des Thessaliens, nation brave et belliqueuse, cette colonie ne conserva pas le même esprit; la douceur du climat, l'air plus mou que vif sur un sol marécageux, la qualité excellente des objets essentiels de subsistance, firent de Ravenne la ville nourricière des athlètes, pour leur procurer

(1) *Voyez* le Tableau historique, sec. 16, §. 11.

l'embonpoint et les formes convenables à leur destination. Mais si cette ville fut quelque temps une pépinière de corps bien formés pour servir aux spectacles de la capitale, elle ne fut jamais un séminaire de beaux esprits, de professeurs de sciences, de lettres ou de beaux arts. Dans le cours de vingt siècles depuis que Ravenne est connue comme une des principales villes de la Gaule Cisalpine et de l'Italie, elle n'a pas produit un seul homme bien marquant par des talens extraordinaires dans l'histoire civile, militaire et littéraire, quelque soit le mérite de saint Pierre Chrysologue, de saint Pierre Damien, et de cinq ou six autres écrivains qu'elle se glorifie d'avoir donnés à l'église. Sous le rapport militaire, quelle réputation Ravenne a-t-elle acquise sous les rois Ostrogoths ou sous les exarques, lieutenans des empereurs d'Orient, qui y résidèrent constamment? Quoique son district soit beaucoup plus grand, aussi peuplé que les districts de Perugia, d'Arrezzo, d'Urbino, de Vérone et de Vicence, il ne leur est aucunement comparable à cet égard. Nous ne trouvons pas même dans l'histoire de la littérature latine un seul auteur natif de l'Emilie, comme nous

nous en avons vu de natifs dans tant d'autres régions de l'ancienne Italie, de la Gaule Cisalpine et de la Vénétie. Bologne surpasse encore davantage la gloire que Ravenne pourrait avoir acquise sous les rois Ostrogoths et sous les exarques, lieutenans des empereurs d'Orient qui y résidèrent ordinairement.

Du temps de César, Bologne n'était qu'une ville de fort médiocre étendue, puisqu'elle n'avait que deux portes; cependant ce qu'on dit de son ancienne population, composée de trois nations différentes, nous fait connaître le peuple Bolonais sous trois rapports, guerrier, agricole et manufacturier par état et par habitude, habile et constant dans l'exercice, la pratique de tous les arts tant utiles qu'agréables. Au temps des premiers rois de Rome, Bologne, appelée alors *Felsina*, (nom qui répond à celui de colline ou petite montagne,) était habitée et dominée par des Etrusques ou Toscans. Elle en était même la ville capitale pendant que les peuples occupaient une partie des environs du Pô, que quelques antiquaires appellent, régions circumpadanes. Les Gaulois *Boii* s'en emparèrent en chassant ou subjuguant les anciens habitans, et de leur nom Boii, l'appelèrent

Boionia, *Bononia*, habitation de Boïi, au lieu de *Felsina*. Ensuite ces nouveaux maîtres ayant été eux-mêmes subjugués, les Romains y établirent une colonie latine, c'est-à-dire des colons tirés, non pas du cercle de Rome, mais du Latium, des Volsques, des *Hernii* et des *Equi*.

Ces peuples, habitans de *Felsina* ou de Bologne, réunirent dans leur caractère la bravoure martiale des Gaulois à la férocité latine, et ils conservèrent néanmoins les dispositions heureuses pour les lettres et les arts, et même pour le culte religieux qu'ils avaient reçus des Etrusques. Un seul mot de Martial, qui appelle la capitale des Gaulois Boïens, *Culta Bononia*, prouve qu'elle annonçait dès-lors ce qu'elle a été dix, douze et quinze siècles après.

Bologne a dû être une ville guerrière sous César et ses successeurs, autant que nous le fait croire ce qui arriva sous le triumvirat de Marc-Antoine, Octave et Lépide; et certes ses habitans montrèrent un caractère fier et martial sous les empereurs de la maison de Souabe. Cette cage qu'on montre encore, où Enzius, roi de Sardaigne, fils de Frédéric II, fut enfermé, atteste trop manifestement la féro-

cité guerrière des descendans des Gaulois Boïens. Dans les siècles suivans Bologne a conservé son indépendance plus long-temps qu'aucune autre grande ville de la haute ou de la basse Italie. Sans déployer un caractère aussi guerrier que les Pérugiens et les habitans de la Romagne que nous venons de citer, les Bolonais n'ont pas été moins braves, moins habiles à commander, à manier les armes. Si les Pepoli, les Bentivoglio, les Malvezzi, les Marescalchi, les Marsili, ne figurent pas dans les guerres d'Italie des quinzième et seizième siècles autant que les Malatesta de Rimini, les Baglioni, les Fortebraccio de Perugia, les Caprara, les Monti et plusieurs autres Bolonais, ont signalé leur habileté et leur bravoure dans les guerres d'Allemagne et de Hongrie : si l'architecture civile n'a pas fait autant de progrès à Bologne qu'à Florence, à Vicence et à Rome, aucune de ces villes ne peut vanter un architecte militaire d'aussi grand génie que le fut François Marchi, Bolonais. Mais c'est surtout dans les sciences, dans tous les genres de littérature, dans tous les arts les plus utiles à la société que Bologne s'est illustrée plus qu'aucune des villes les plus célèbres de l'an-

tiquité. L'économie, tant civile que rurale, y a fait des progrès étonnans dans le temps qu'à peine on en avait quelque légère idée dans les autres pays. Pierre Crescenzi, dans le treizième siècle, donna un ouvrage sur l'agriculture qui a été en très-grande vogue, dans le fameux siècle de Léon X et de François Ier. lorsque ce genre de science parut renaître. Un homme de lettres et homme d'état des plus marquans dans le moment que j'écris, nous rappelle Antoine Alberti, Bolonais, qui donna la première idée des cadastres, ouvrage si essentiel aux progrès de l'économie rurale (1). Les Aldobrandi, les Marsili, les Manfredi, les Zanotti, l'immortel Benoît XIV, et une foule étonnante d'autres auteurs Bolonais de différens siècles, dont un très-respectable littérateur de nos jours, le comte Jean Fantuzzi, a publié des notices aussi exactes que curieuses, attesteront à la postérité la plus reculée combien cette ville a contribué aux progrès de toutes les sciences et de tous les arts, tant libéraux que mécaniques.

Bologne ne vante pas comme Vérone et

(1) M. François de Neufchâteau, dans la Relation d'un *Voyage Agronomique dans la sénatorie de Dijon*. Paris, 1806.

Padoue des individus qui aient figuré dans l'antiquité. Il est vrai que du temps de César elle était bien moins considérable par sa grandeur et sa population que les deux autres. Cependant ce nom de *Culta Bononia*, qu'on lui donnait sous les premiers empereurs, prouve assez que, proportion gardée, elle était alors ce qu'elle a été depuis, une ville très-particulièrement policée, civilisée, lettrée et savante.

Bologne a formé une école de peinture si célèbre, qu'elle fit regarder cette ville comme la capitale de la Lombardie. Dans la littérature et les sciences, Bologne a été rivale de Padoue, avec d'autant plus de gloire qu'elle a été illustrée par le génie et les travaux de ses propres citoyens, au lieu que Padoue l'a été principalement par des étrangers. Mais ce qui prouve encore mieux combien cette ville a été civilisée, policée, lettrée dans le moyen âge, avant toute autre grande ville d'Italie, c'est de voir que Dante, un des plus grands hommes que le treizième siècle ait produits peu après la première renaissance des lettres, voulait que Bologne fût le siége principal de la littérature italienne. Ce grand poète, en général satirique, ne parla jamais

de Bologne qu'avec éloge. Il en préférait le langage à tous les autres dialectes italiens (1), et il le proposoit comme le plus propre à former une langue commune à toute l'Italie, du moins à l'Italie savante.

---

(1) C'est dans son fameux traité *de Vulgari Eloquentiâ*, qu'il proposa la formation de cette langue illustre *Cardinale*, *Aulique*, ou *Curiale*; c'est celle qu'on parlait dans les cours des princes et les cours de justice, et à peu près celle qu'on parlait dans les sociétés choisies de Bologne, et celle probablement dans laquelle il composa lui-même ses poésies.

QUATRIÈME PARTIE.

Des Siciliens, des Sardes et des Corses.

ARTICLE PREMIER.

Des Siciliens.

Les trois grandes îles de la Méditerranée, adjacentes à l'Italie, nous présentent trois nations aussi différentes l'une de l'autre qu'elles le sont de l'Italienne. Cette différence tient également à la diversité de leur origine et des nations primitives dont elles sont issues, et aux circonstances des pays qu'elles occupent, l'un volcanique, l'autre marécageux, le troisième montagneux et sauvage, autant que ce mot rend le latin *silvosus*. Quoique l'origine des premiers habitans de la Sicile ne soit guère moins obscure que celle des Italiens primitifs, il n'est pourtant pas douteux qu'une grande partie n'y soient allés de l'Italie, d'autres de la Grèce, d'autres enfin des côtes de l'Asie et de l'Afrique.

C'est sur une fausse supposition que quelques-uns les font venir de l'Espagne. Thucydide, que l'on cite sur ce sujet, a dit, à la vérité, que les Siciliens étaient venus de l'Ibérie; mais il est très-évident, par le passage même que l'on en cite, que par Ibérie il entendait l'Italie occidentale, ou la Ligurie, qui comprenait alors une grande partie de la péninsule. Il dit lui-même qu'on y parlait l'osque. Or, l'osque était le langage d'une partie méridionale du royaume de Naples, entre le Latium et la Campanie, entre la ville de Rome et celle de Naples ou de Capoue; et il est assez prouvé que ce district avait été occupé très-anciennement par des Liguriens, appelés souvent Ibériens. Ce même historien dit ailleurs que de son temps on parlait en Sicile trois langues différentes, l'osque, la grecque et la phénicienne. Ainsi la plupart des habitans étaient venus, 1°. des côtes voisines de l'Italie où étaient Capoue, Gaëta et les Osques; 2°. de la Grèce continentale au centre de laquelle étaient les Thessaliens; 3°. des côtes de l'Asie et de l'Afrique, occupées par des Phéniciens, peuples de la Syrie, et des Carthaginois Africains, dont le langage était au fond le même que le phénicien. Il était donc assez naturel que

les Siciliens tinssent plus ou moins du caractère de ces trois nations; et comme les Romains n'avaient pas bonne opinion du caractère des Grecs ni des Liguriens, et moins encore des Carthaginois, c'est de là qu'est venu l'axiome *Insulani mali, Siculi autem pessimi.* Mais indépendamment de ce que ces noms de *mali* et de *pessimi* pouvaient ne signifier que fins, rusés, astucieux, non pas perfides ni cruels, nous devons observer que l'on ne cite pas un seul fait bien constaté qui indique une férocité, une cruauté naturelle dont on ait accusé la nation.

Sous le fameux tyran Denys Ier. et sous son fils et successeur du même nom, les Syracusains ont soutenu, ont fait des guerres, ont fait des conquêtes. Mais c'est contre d'autres Siciliens qu'ils eurent à combattre, ou contre des habitans de la péninsule italienne, qui n'étaient pas plus formidables guerriers que les insulaires dont nous parlons. D'ailleurs, ce fameux tyran Denys le Vieux avait à sa solde des troupes étrangères, entre autres trois mille Péloponésiens, peuple le plus brave de tous les Grecs. L'histoire d'Hiéron et de Dion fait plus d'honneur au caractère national que celle des deux Denys ne

lui a acquis une réputation contraire. Si en d'autres occasions, les Siciliens ont remporté des victoires ou résisté avec quelque succès aux attaques étrangères, ce fut sous la conduite de chefs étrangers, comme l'était Agathoclès qui battit et chassa les Carthaginois; ou ce fut moins l'effet d'une bravoure martial que d'une mécanique savante, telle que l'ingénieuse et prodigieuse machine d'Archimède, malgré laquelle Syracuse fut forcée et la Sicile conquise par les Romains, comme elle l'avait été par les Grecs et par les Carthaginois, et comme elle le fut six siècles après par les Goths, puis par les Sarrazins. Ceux-ci, tout féroces et terribles qu'ils étaient d'origine, dès qu'ils y furent habitués, ont été aussi facilement vaincus par une poignée de Normands, que l'avaient été les Napolitains. Les Souabes n'eurent pas plus de peine à soumettre ce qui restait de Normands avec les Siciliens. Les Français, sous Charles d'Anjou, conquirent l'île sans presque trouver de résistance. Les fameuses vêpres siciliennes, qui ont enlevé à Charles la Sicile, sont certainement loin d'être une grande preuve de valeur militaire. Les insulaires ne furent même que des instrumens de la politique

arragonaise. Dans les deux siècles qui s'écoulèrent depuis ce fameux événement jusqu'à la réunion de la Sicile au royaume de Naples sous Ferdinand le Catholique et son petit fils Charles-Quint, et pendant les guerres qu'amena l'extinction de la branche Autrichienne Espagnole, les Siciliens n'ont été simplement que passifs, ouvrant, quant à eux, leurs ports et leurs villes aux flottes et aux armées qui se présentèrent. Il est vrai qu'à l'exception des Sarrazins, les autres peuples qui ont conquis cette île, y ont été invités par les habitans, et que ces étrangers ont gagné des batailles, remporté des victoires avec des troupes Siciliennes; mais cela ne laisse pas que de prouver que les nationaux ont besoin d'être excités, animés et conduits par des chefs étrangers. Les Siciliens n'ont pas été non plus grands navigateurs (1), parce qu'ils n'avaient pas besoin de l'être, ayant chez eux tout ce que les nations navigatrices sont obligées d'aller chercher chez l'étranger. C'est

(1) L'amiral Gravina que l'Espagne vient de perdre dans la triste affaire de Trafalgar, est peut-être le seul qu'on peut placer au rang des marins célèbres, Espagnols, Français et Hollandais.

dans les arts et dans les sciences qui demandent l'esprit et qui l'exercent, que cette nation s'est, dans tous les temps, distinguée. On a observé que le même tyran Denys Ier était plus jaloux de sa réputation littéraire que du succès de ses entreprises guerrières.

Aristote, Cicéron, Lucien, Athénée citent avec éloge plusieurs orateurs, rhétoriciens et philosophes Siciliens. On comptait parmi les historiens, Callias, Archetymes, Antiocus, et sur-tout Philistus, tous Syracusains. Les livres de Diodore de Sicile qui nous sont parvenus, prouvent assez l'étendue de ses connaissances et la solidité de son jugement, malgré les fables qu'il dut adopter. On cite plus de vingt auteurs de différens genres tous natifs de Syracuse, presque tous d'un seul siècle. On n'en compte pas moins qui ont vu le jour à Agrigente, puis beaucoup d'autres de Messine et de Palerme (1). Mais la classe la plus distinguée des écrivains qu'a produit la Si-

(1) Thomas Fazelli, (*de rebus Siculis, deca.* 1, lib. 4. cap. 4. en. 6. et 7.) en nomme un assez grand nombre dans son Histoire de Sicile. Mongitor en parle avec plus de détail dans son Histoire littéraire du même pays. On attend de M. Scrofani, correspondant de l'institut de France, des notices particulières sur ce sujet.

cile, est celle des poètes, sur-tout les comiques, les bucoliques; car on compte sept ou huit auteurs de bonnes comédies pour un ou deux de tragédies, et encore ce Sophanes et cet Archinus, cités comme poètes tragiques, n'ont jamais été comparés à Eschyle ou à Sophocle, comme Epicharme, Philémon, et quelques autres sont au rang de Ménandre, de Plaute et de Térence. On ne cite pas un seul poète Sicilien qui ait embouché la trompette épique; et on aurait même de la peine à en trouver quelqu'un qui, dans le genre lyrique, approchât de Pindare. Les aiseurs d'épigrammes impromptu ou méditées ne manquaient pas. Athénée nomme particulièrement un certain Charnus de Syracuse (1), qui paraît avoir été un espèce d'improvisateur ou auteur de chansons à boire. Enfin, c'est dans la classe des bucoliques que les poètes Siciliens figurent spécialement. Il n'y en eut cependant de bien célèbres que Théocrite.

La langue latine introduite nécessairement dans cette belle et riche province, lorsqu'elle fut conquise par les Romains, a eté

(1) Fazelli, *ubi suprà*. pag. 102.

de quelque préjudice aux habitans studieux, et les a fait, en quelque manière, rétrograder dans la culture de la langue grecque, dans laquelle ils étaient très-avancés. Ils eurent plus de peine que les autres nations étrangères au Latium, d'en adopter l'idiome. Il paraît même qu'ils ne commencèrent à s'en servir que lorsqu'il était en décadence; car le premier auteur Sicilien connu qui a écrit en latin, c'est Vopiscus. Il est très-sûr, au moins, que les Espagnols, quoiqu'incomparablement plus écartés du siége de la langue romaine, l'ont étudiée, apprise et écrite purement, et élégamment, beaucoup plus que les Siciliens. L'invasion des barbares du nord et celle des Sarrazins du midi y ont amené l'ignorance et fait négliger les langues tant grecque que latine, et les arts qui, anciennement, y avaient hautement prospéré. Cependant, à la première renaissance des lettres dans les onzième et douzième siècles, l'esprit de la littérature et sur-tout de la poésie fut ranimé dans cette île presqu'aussitôt que dans le continent de l'Italie et de la France. On sait que les poètes Siciliens ont disputé aux Provençaux la gloire d'avoir creé la poésie vulgaire. Suivant quel-

ques écrivains d'histoire littéraire, les Siciliens précédèrent les troubadours Provençaux et les premiers poètes Italiens; et dans les siècles de Léon X et d'Urbain VIII, et dans ces derniers temps ils ont cultivé avec le même succès, le même genre de littérature qui leur avait acquis de la célébrité chez les Grecs et les Romains. La poésie renaquit en Sicile avec le même esprit, le même caractère qu'on lui avait remarqué dans l'ancien temps; car c'est par des idylles, des odes érotiques, des comédies et dans le genre pastoral que les Siciliens ont acquis de la célébrité.

Encore de nos jours les poètes Siciliens aspirent bien plus à l'honneur d'être placés au rang de Théocrite qu'à celui des chantres d'Achille et d'Enée. Au reste, les historiens de ces derniers siècles, ainsi que ceux du moyen âge que la Sicile peut citer, ne sont pas indignes de paraître à côté de Philistus et de Diodore.

La Sicile moderne n'a pas été illustrée par des mathématiciens qu'on puisse mettre par quelque endroit en parallèle avec Archimède; mais l'astronome Piazzi pourrait bien l'être avec ceux que l'antiquité grecque et latine peut vanter dans cette partie. Il est

vrai que le Père Piazzi, quoique né, élevé, instruit dans cette île, est originaire du canton de la haute Italie le plus éloigné de Palerme où il était établi. Mais le succès de ce savant célèbre dans la science qu'il professe, nous engagerait à faire ici une observation que nous avons hasardée ailleurs sur l'avantage des transplantations des individus humains du nord au sud, et du sud au nord. Je ne saurais pourtant passer sous silence que dans le dernier siècle des personnes étrangères à la Sicile, mais qui ont bien connu les Siciliens, leur ont trouvé le même esprit pénétrant, prompt, inventif, qui les distingua même des Grecs vingt siècles auparavant. Cicéron, citant Aristote, nous apprend que ce sont deux Siciliens, Corax et Tisias, qui ont inventé les préceptes de la rhétorique et créé l'art oratoire (1). Fardella (2), professeur à l'université de Padoue, disait en

(1) *Quod esset acuta illa gens et controversâ naturâ, artem et præcepta Siculos, Coracem et Tisiam conscripsisse.* CICERO in Bruto seu de claris oratoribus et de orat. lib. 1. cap. 12. 20.

(2) *Quædam architectrix et robusta mens, ad scientias et ad artes longiùs promovendas comparata maximè in Siculâ gente elucet.* FARDEL in universæ philosophiæ systemate. Tom. 1.

termes

termes bien expressifs que le génie des Siciliens était capable de former sagement des systêmes, et de contribuer aux progrès des sciences et des arts. Un jésuite espagnol, nommé Antoine Perez, professeur dans le collége romain, prônait hautement ses élèves Siciliens comme les plus capables de saisir tout ce que les autres ne comprenaient pas. Enfin les Siciliens (1) de nos jours qui ont figuré dans la république des lettres, dans l'histoire des sciences et des arts, ont bien prouvé que l'esprit de la nation, malgré les révolutions politiques qu'elle éprouva dans le cours de vingt siècles, est encore le même qu'on lui avait remarqué dans le siècle d'Alexandre et dans celui d'Auguste.

ARTICLE II.

Des Sardes.

L'ancien proverbe *Sardi venales,* qui date du V.e siècle de Rome, ne peut que donner une idée défavorable du caractère des Sardes. Il est cependant nécessaire d'indiquer l'ori-

(1) *V.* Mongitor *de Siculorum ingenio in Grævii Tesauro antiquit. et hist. Siciliæ. tomo* 1. *in fine.*

gine de ce proverbe, et de remonter aux habitans primitifs de cette île tristement fameuse. Cent ou plus d'années avant que les Romains en fissent la conquête sur les Carthaginois, on ne parlait ni de cette insalubrité pestilentielle de la Sardaigne ni des Sardes comme d'un peuple méprisable. Polybe en donne une tout autre idée. « La Sardaigne, dit-il, (1) est fort peu» plée et abondante en toute sorte de fruits. » Je n'ai pas besoin, ajoute-t-il, d'en dire » davantage, puisqu'on en a déjà assez écrit ». Quant au caractère des habitans, un événement qu'il ne fait que citer, suffirait presque pour les montrer braves et courageux. Les Carthaginois qui s'étaient emparés de l'île, s'étant brouillés avec les Sardes, ceux-ci les chassèrent et les forcèrent à passer en Italie. Dans un temps très-ancien l'île paraît avoir été peuplée par des Africains qui, y ayant abordé, y trouvèrent d'autres habitans. Ceux-ci, loin de s'opposer à l'établissement des nouveaux venus, les reçurent, se les associèrent, et n'ont fait qu'un seul peuple. On croit que des Troyens, échappés à la ruine de leur patrie, s'y établirent aussi sans

(1) Hist. lib. 1. pag. 79. edit. Paris. 1609.

que les Grecs qui y étaient déjà mêlés avec les Africains et quelque reste des anciens habitans, se missent en peine de s'y opposer. Mais quelque temps après, d'autres Africains, Carthaginois sans doute, étant survenus avec des forces considérables, les Troyens qu'on appelait *Ilienses*, du nom de la célèbre citadelle de Troie nommée *Ilium*, se réfugièrent dans les montagnes, et s'y maintinrent libres et en sûreté, jusqu'à ce que les Romains en chassèrent les Africains. Alors ceux qui des montagnes étaient descendus peu à peu dans la plaine, perdirent, dans des contrées fertiles et dans des villes déjà civilisées, la férocité et la force qu'ils avaient conservées dans leur retraite agreste et sauvage. Vaincus et subjugués, ils se soulevèrent quelque temps après, furent encore vaincus, dispersés ou faits prisonniers et conduits esclaves à Rome, où ils furent vendus à l'encan. Les premiers qui en achetèrent ne les ayant pas trouvés bons à être employés dans les travaux utiles, on ne se pressait plus d'en acheter. La vente traînait en longueur. On entendit pendant longtemps crier *Sardi venales, des Sardes à vendre;* et le mot de *Sardi venales* fut

ensuite usité pour indiquer des objets dont on faisait peu de cas (1). Cette réputation de gens bons à rien resta aux Sardes longtemps après. Cependant on distinguait en Sardaigne, du temps de César et d'Auguste, trois races d'habitans; les uns issus de colonies Africaines, les autres d'origine Espagnole et Ligurienne, les troisièmes de Phéniciens et de Grecs. Les deux premiers étaient les plus connus par leur bravoure martiale. Il est sûr qu'ils se défendirent vaillament lorsque Mazeus, après avoir soumis la Sicile, alla les attaquer; car il fut tellement battu et repoussé, que les Carthaginois le condamnèrent à l'exil, malgré les victoires qu'il avait remportées ailleurs (2). Une partie de la nation Sarde sortie de l'Afrique, conserva son indépendance lorsque l'autre subit le joug des Carthaginois, puis des Romains; elle gagna les montagnes et se roidit si fort contre les rigueurs de l'atmosphère, la stérilité du sol et les attaques des ennemis, qu'elle était encore libre sous

(1) Epist. 3. lib. 2. *ad Q. fratrem.* Epist. famil. lib. 7 epist. 24.

(2) Justin, lib. 18. Diod. Sicul. lib. 15.

les empereurs (1). Mais ceux qui passèrent sous la domination étrangère appelaient ceux qui s'étaient retirés, et qui se maintenaient libres dans les montagnes, *Balaros*, mot qui, dans leur langue, signifiait *émigrés* ou *réfugiés*.

Il était assez naturel que les habitans de cette île retinsent les mœurs, les usages, et sur-tout la langue des nations dont ils étaient sortis; aussi a-t-on remarqué qu'une partie de la nation parlait et s'habillait comme les Hispaniens, l'autre retenait beaucoup des mœurs Africaines, quelques-uns celles des Grecs. Au reste, tout ce que nous trouvons concernant la Sardaigne et les Sardes, c'est que sous les empereurs la Sardaigne était en même temps un grenier de Rome et une espèce de prison d'état, un lieu d'exil. C'est là qu'on reléguait un grand nombre de Romains qui avaient le malheur de déplaire au despote. Le pays était regardé comme pestilentiel par l'insalubrité de l'air, sans que l'on puisse dire positivement si cette mauvaise qualité venait de la dépopulation que les guerres carthaginoises et romaines

(1) Voy. Pausan. *in Phocicis*, et Diod. Sicul. lib. 5.

lui causèrent, ou si l'air était pestilentiel dès avant la conquête. Quoiqu'il en soit, la grande fertilité du sol et la qualité de l'air doivent également avoir contribué à faire des Sardes un peuple peu actif, peu industrieux. L'air malsain affectait les esprits comme les corps, et la fertilité du sol qui fournissait abondamment tous les moyens de vivre et de jouir, ne pouvait qu'affaiblir les esprits; mais les disposait en même temps à la culture des arts agréables, et même à quelque sorte de littérature, d'urbanité et de politesse, de duplicité et d'astuce. Tigellius est le seul individu Sarde de l'ancien temps dont le nom soit passé à la postérité dans les ouvrages de deux auteurs les plus classiques. « Ce Tigellius, (écrivait Cicéron à son ami Fabius Gallus,) est le seul qui ne me fait plus la cour comme tant d'autres, depuis que César nous gouverne. Je compte cela pour un gain, puisque je suis ainsi dispensé de supporter un homme plus abominable encore que sa patrie (*pestilentiorem patriâ suâ*); vous savez le proverbe (*habes Sardes venales, alium aliis nequiorem* »). Voilà d'abord un homme de caractère versatile et faux qui, ayant autrefois cultivé la

connaissance de l'orateur célèbre, du personnage consulaire et accrédité, l'abandonne, le néglige lorsqu'il en voit le crédit baissé à l'avénement de César à la puissance souveraine; tandis que les autres de ses amis, de ses connaissances, le visitaient, allaient lui faire la cour plus qu'auparavant (1). D'un autre côté, voilà ce même homme traité avec l'orateur consulaire comme d'égal à égal. Le voilà aimé de César et d'Auguste par son talent comme musicien, et courtisé par une foule de gens de lettres qui le regardaient comme leur protecteur, leur bienfaiteur et presque comme un autre Mécène. Le portrait qu'Horace nous en a laissé est trop remarquable pour qu'on se dispense de le rapporter ici (2).

---

(1) *Olim, cùm regnare existimabamur, non tam ab ullis, quàm hoc tempore observor à familiarissimis Cæsaris omnibus, præter illum. Id ego in lucris pono non ferre hominem pestilentiorem patriâ suâ: at vide quid succenseat. Is ad me venit: dixitque, judicem sibi operam dare constituisse eo ipso die; discessit à me, ut mihi videbatur, iratior. Habes Sardos venales.* Epist. famil. lib. 7. epist. 24. item ad Attic. lib. 13. epist. 49.

(2) « C'est le défaut de tous ceux qui savent chanter: » quand on les en prie, ils ne sauraient s'y déter-

On a lieu de regretter que ni Cicéron, ni Horace n'aient pas dit un mot de la condition de ce Sarde singulier. Était-il homme de basse extraction, parvenu à un état d'aisance et de considération à cause d'un talent

---

» miner; et quand on ne les en prie plus, ils ne » sauraient finir. C'était celui de Tigellius; César, qui » assurément pouvait l'y forcer, l'en aurait prié par » l'amitié dont son père l'honorait, par celle dont » il l'honorait lui-même, qu'il n'aurait rien obtenu. » Que la fantaisie vienne à lui prendre, il chantait un » air à boire, tantôt le dessus, tantôt la basse, de- » puis le commencement du repas jusqu'au dessert. » Rien de si capricieux que cet homme; tantôt il » allait comme quelqu'un qui fuit l'ennemi, tantôt » comme un prêtre qui porte les mystères de Junon. » Aujourd'hui il avait deux cents valets, demain dix. » Tantôt il n'avait dans la bouche que rois, tétrar- » ques, rien que de grand. Un moment après : que » j'aie une table à trois pieds, une coquille pour » mettre un peu de sel, et un habit de gros drap » pour l'hiver; c'est tout ce qu'il me faut. Vous au- » riez donné à cet austère philosophe, content de » si peu, un million de sesterces; en moins de quatre » jours il ne lui restait pas un sou. Il veillait toute » la nuit, et ronflait tout le jour. Jamais homme ne » fut si bizarre ». *Satyra* 3. *lib.* 1. traduction de Batteux.

Dans la satire précédente, qui est la deuxième du

qu'il eut de la nature, et qu'il eut le moyen de perfectionner? ou était-ce un gentilhomme qui s'étant adonné à la musique, y réussit de manière à se faire rechercher et combler d'honneurs et de richesses par César, par Marc-Antoine et Cléopatre, et par Octavien ? Quoi qu'il en soit, c'est toujours une preuve très-remarquable que les Sardes, dans le siècle d'Auguste, cultivaient les arts d'agrément ou de luxe, effet assez naturel de la richesse, de la facilité d'être abondamment pourvu des objets de subsistance, comme on l'a été, dans tous les temps, en Sardaigne. Cependant les mœurs et l'esprit de ces insulaires a dû changer dans les siècles suivans. Tibère, qui bannit de Rome les sorciers, les Egyptiens et les Juifs, fit déporter quatre mille de ces derniers en Sardaigne, dans l'idée que le mauvais air les ferait périr; mais loin de là, les Juifs, prolifiques, comme l'on sait, industrieux par leur caractère original et

premier livre, il peint le même musicien Sarde comme un homme bienfaisant envers ses semblables. « Les troupes de bateleurs, les charlatans, les parfumeurs, les portebesaces, les danseurs de corde, tout ce qu'il y a de gens de cette espèce est désolé de la mort de Tigellius : il donnait si aisément. »

par nécessité, s'y multiplièrent, et trouvant facilement les moyens de subsister, ils vécurent si tranquillement, qu'on n'entendit plus parler d'eux; et on les crut tous péris. Dans cette persuasion on continua d'y envoyer d'autres Juifs et des chrétiens qu'on regardait comme une secte de Juifs, et que l'on chassait de Rome également. Cette persécution s'étendit dans l'île même lorsqu'on sentit que la religion chrétienne s'y propageait par la conversion tant des Juifs véritables que des nationaux Sardes qui y étaient restés. Les persécutions ayant enfin cessé, les habitans de la Sardaigne commencèrent à commercer en Afrique, ce qui fit naître aux Sarrazins, nation active et guerriere, l'envie de s'emparer de leur pays. Au commencement du onzième siècle, on vit quelques roitelets chrétiens dans quelques parties de l'île; mais la nation, composée d'anciens Barbares indigènes, de Juifs, de Sarrazins, toutes races fort différentes des Grecs et des Italiens, ne manifesta que fort tard quelques dispositions pour la culture des arts et l'avancement de la civilisation. La très-majeure partie du peuple se trouvait, il y a 40 ou 50 ans, telle qu'elle parut aux Romains lors-

qu'ils la conquirent. Deux de ses souverains étaient Barison et Torichton, qui ne s'appellent pas proprement rois de Sardaigne, mais rois en Sardaigne. Vers le même temps les Pisans commencèrent à acquérir des possessions et du pouvoir dans l'île (1); et en l'an 1053, dans le siècle suivant, ils étaient déjà fort puissans lorsque l'empereur Frédéric II les appuya de son autorité; mais, à mesure que la puissance de cet empereur diminua, l'influence des papes augmenta dans cette île aussi-bien que dans le continent de l'Italie: peu à peu les papes attirèrent à eux la souveraineté de la Sardaigne, et surent se procurer de la piété de ceux qui y régnaient, tantôt des assurances, tantôt des dons ou des tributs.

Deux princesses héritières de deux principautés de la Sardaigne ont fait, pour le Saint Siége, ce qu'avait fait en Italie la comtesse Matilde. L'habileté, l'adresse de deux cardinaux fit passer sous la domination de Grégoire IX, une grande partie de l'île. Ensuite Pierre, grand-juge, c'est-à-dire souverain d'Arborea, crut qu'il était de son devoir de payer un tribut à l'empereur; il se

(1) *Muratori, dis.* 5 *et* 52, *In Antiquit. medii ævi.*

mit soi-même et ses vassaux sous la protection du pape (*Muratori ubi sup. dissertation.* 71). Cependant, l'empereur Frédéric II, roi de Sicile, les en chassa l'année suivante 1238, et s'en empara malgré toutes les oppositions et les réclamations du pape; il déclara l'île royaume indépendant, et il en nomma roi Enzius (abrégé de *Henrichus*), le plus chéri de tous ses enfans naturels, auquel il fit épouser Adelasie, héritière des deux premières principautés ou judicatures. Enzius, revenu en Italie pour faire la guerre aux ennemis de son père, fut pris, et mourut prisonnier des Boulonnais. Frédéric II, qui mourut un an après la déroute d'Enzius, n'eut pas le temps de pourvoir à la conservation de la Sardaigne. La postérité de cet empereur s'étant éteinte par les succès de Charles d'Anjou, comme l'on sait, les Génois et les Pisans s'emparèrent du royaume vacant; mais n'ayant pu s'accorder pour le partage, le pape Grégoire IX se crut en droit d'en disposer, y appela le roi d'Aragon qui s'en rendit maître, et sa postérité le posséda jusqu'à Ferdinand le Catholique, après lequel ce royaume passa avec ses autres états à Charles-Quint et aux rois

d'Espagne ses descendans. A la mort de Charles II la Sardaigne tomba dans le partage de la monarchie.

Les Sardes n'ont donné que bien tard des marques de leurs dispositions à la culture des beaux arts et des sciences. Le seul homme célèbre par son savoir que la Sardaigne peut citer de l'ancien temps est Lucifer, évêque de Cagliari, vers la fin du quatrième siècle de l'église. Encore cet ardent et fougueux prélat, ne devait pas être Sarde, quoiqu'on ne puisse pas dire de quelle partie de la Grèce ou de l'Asie il fut appelé à la chaire épiscopale de Cagliari. A la première naissance des lettres en Italie sous les empereurs Souabes, de la race desquels était le roi Enzius la Sardaigne ne parut pas suivre les progrès qu'on faisait en Sicile, en Italie, dans la France méridionale et en Espagne. Les Aragonais, Les Castillans, les Catalans et les Valenciens, après que toute l'Espagne ne forma plus qu'un seul royaume, cultivèrent les lettres et les arts qui y fleurirent à peu près comme en Italie; mais on ne tira pas les Sardes de leur inertie. Dans les deux siècles qui se sont écoulés depuis l'avénement de Charles d'Autriche aux trônes

de Castille et d'Aragon, jusqu'à l'an 1718, que ce royaume fut donné au duc de Savoie en compensation de la Sicile qu'Albéroni lui enleva, on n'a vu sortir de cette île d'autre homme marquant en quelque genre de profession libérale que Don Vincent Bacalar, connu sous le nom de marquis de Saint-Philippe, auteur de Mémoires estimés sur la guerre de la succession d'Espagne. Plus d'un demi-siècle s'écoula encore sous les deux premiers rois de la maison de Savoie, sans que l'on vît seulement le nom d'un Sarde dans une histoire quelconque des lettres, des arts ou des guerres, comme on en voyait sortir d'autres îles bien moins grandes et moins riches. Mais que ne peut-on pas espérer d'une nation naturellement spirituelle, si les soins du gouvernement l'encouragent et la dirigent. Dans les trois derniers lustres de Charles Emmanuel III, le ministre, à qui ce roi confia le département de la Sardaigne, y réveilla les esprits, excita l'émulation, leur procura les moyens de s'instruire en établissant des colléges et des universités, et en y envoyant des professeurs de différentes nations, Piémontais, Génois, Vicentins, tirés sur-tout de ces corps enseignans si renommés,

des Jésuites, des Barnabites, des écoles pies, et avec eux des docteurs en médecine et en droit qui ont fait naître l'amour de l'étude, de sorte que vers la fin du siècle, on a connu en Sardaigne, et on en a vu sortir des hommes très-instruits et profondément versés dans plus d'un genre de littérature et de science; parmi lesquels on cite nommément Gavino Coco, deux frères Simon et l'avocat Azuni, connu en France par des ouvrages livrés au public avec succès.

ARTICLE III.

Des Corses.

L'île de Corse, aussi fameuse que la Sardaigne comme lieu d'exil sous les Romains, nous est présentée sous différens aspects par les anciens auteurs. Suivant les Grecs qui la nommaient *Cyrne*, c'était la plus belle des îles. Hérodote, et d'autres après lui, l'appelèrent *Callista*. Callimaque l'appelait la plus délicieuse après Délos, sa chère patrie (1); d'autres en parlent simplement comme d'un

(1) Callim. *Hymn. in Delos.*

pays très-abondant en cire et miel, et ils attribuent à l'usage commun de cet aliment la longue vie des habitans (Lyeus *ap. Athen. lib.* 1). Polybe ne fait presque que la nommer. Tite-Live, à l'occasion des guerres que les Romains ont faites aux Corses, parlant du tribut que les vainqueurs imposèrent deux fois aux vaincus, nous apprend pareillement que la richesse principale de leur pays était la cire. Sénèque, Pline et Strabon n'en parlent pas avantageusement. Le premier, qui y passa plusieurs années en exil, le présente sous un aspect affreux dans deux épigrammes et dans une lettre qu'il écrivit à sa mère. « Il n'y a, dit-il, ni blé en été, ni fruit en automne, ni pain, ni vin, pas même de l'eau bonne à boire, ni de l'ombre dans le printemps et l'été ». Pline l'Ancien (1), quoiqu'il n'eût pas le même sujet de détester cette île, n'en dit guère plus de bien (2). Ni les

(1) *Quid tàm nudum inveniri, quid tàm abruptum undique, quam hoc saxum? Quid ad copias respicienti, jejunius? Quid, ad homines, immansuetius? Quid, ad ipsum loci situm, horridius? Quid, ad cœli naturam, intemperantius?* Senèca de consolatione.

(2) *Hist. Natur.* lib. 16, cap. 16.

uns

uns ni les autres ne disent rien du caractère des habitans; mais Diodore de Sicile et Strabon, deux auteurs à la fois Grecs et Romains, en disent assez ; et quoiqu'ils semblent d'abord ne pas penser de la même manière sur ce peuple, ils nous donnent pourtant de quoi nous en former une assez bonne idée. Diodore nous présente les Corses presque sous le même aspect que nous voyons les anciens Germains dans le précieux tableau que nous avons de Tacite; et la comparaison serait même à l'avantage de nos insulaires. « Ils sont, dit-il, justes et humains beaucoup plus que les autres Barbares (On sait que l'on appelait Barbares tous ceux qui n'étaient pas Grecs ou Romains). « Les rayons » de miel qu'offrent les troncs des arbres dans » les montagnes sont incontestablement à » celui qui le premier les a trouvés. Les » brebis, avec une simple marque demeurent à leurs maîtres, sans qu'on ait besoin de les garder. Dans tout le reste de » leur conduite, ils observent admirablement » les règles de la justice ». Il dit dans le même livre que les esclaves Corses, par un don de la nature, semblent préférables à tous les autres. Il est étonnant que Strabon, écrivant à Rome

comme Diodore, et peu de temps après lui, ne présente pas la Corse sous un meilleur aspect que Sénèque et Pline; si l'on tenait au sens qu'offrent ses expressions, on croirait qu'à Rome on faisait aussi peu de cas des esclaves Corses que des Sardes. «Le pays est mal cul-» tivé, dit-il, mal habité, âpre en grande » partie et inaccessible; de là vient que ceux » qui habitent les montagnes ne vivent que » de brigandage et de vol; ils sont plus » sauvages que les bêtes. Lorsque les géné-» raux Romains font des incursions dans » leur île, et attaquent leurs forteresses ou » leurs retranchemens, ils en amènent de » nombreux prisonniers. On est étonné de » voir des gens qui ont plus l'air de bêtes » féroces que de créatures humaines. Ne » pouvant supporter l'état où ils se voient » réduits, ils se donnent la mort, ou se ré-» voltent contre leurs maîtres et les battent; » de sorte que ceux qui en ont acheté, en ont » du regret, quoiqu'ils les aient eus à fort bon » marché ». Les voilà donc assez ressemblans à ces Sardes que personne ne voulait acheter. Cependant si on considère l'état de Rome, les mœurs des Romains du temps qu'on vendait les Sardes, on trouvera que dans le

siècle d'Auguste on ne se souciait pas de valets ou esclaves Corses, par la même considération qu'autrefois on ne voulait point des Sardes, et qu'à la place de ceux-ci les Corses auraient trouvé beaucoup d'amateurs, comme en ont trouvé les Sardes dans le temps de César et d'Auguste, par des talens agréables à un peuple plongé dans la mollesse et le luxe de toute espèce. Et ne sait-on pas que dans les occasions importantes, telles que les guerres, les Romains faisaient bien autre cas des Corses que des Sardes? Il n'est jamais parlé de troupes qu'ils aient tirées de la Sardaigne, et l'on sait qu'ils en tiraient de la Corse.

Au reste, cette impatience de servitude et d'une vie gênée dans des maisons superbes, si différente de la vie libre, indépendante et agreste que les Corses menaient dans leur île, nous montre le caractère de la nation tel qu'elle le conserva dans le cours de dix-huit cents ans, et plus particulièrement dans les six derniers siècles. On a vu ce peuple constamment jaloux de sa liberté, toujours résolu et ferme à la défendre, très-différent à cet égard des Sardes qui ont été tranquilles et soumis. Mais cette passion si décidée pour la vengeance si justement reprochée, ces discordes intestines

d'aussi longue durée que l'ont eté les guerres des Génois, comment s'accordent-elles avec le portrait des mœurs anciennes de la nation? Quel rapport peuvent-elles avoir avec la justice, l'humanité ! Cette altération de caractère est peut-être due aux Maures qui ont long-temps occupé et dominé dans le pays, et plus probablement aux Génois qui ont succédé aux Maures. C'est l'opinion de l'écrivain que je vais citer.

« Le faible despote, dit-il, qui s'épuisa si long-temps pour asservir la Corse, ne pouvait y parvenir qu'en la divisant. Son étude constante fut de semer par-tout des haines, dont il recueillait le fruit en empêchant la nation de se réunir. Ses grâces, toujours assurées aux crimes qu'il avait fait naître, perpétuaient dans tous les cœurs l'ardeur de la vengeance. Le peuple n'ayant point de justice à obtenir de son gouvernement, était donc réduit à se la faire lui-même ». (1).

Perpétuellement aux prises avec les Génois

(1) Nous tirons ceci mot à mot du discours préliminaire que l'abbé Gaudin à mis a la tête de son *Voyage en Corse*; imprimé à Paris en 1787.

L'anglois Bodwel, qui voyagea en Corse dans le temps que le général Paoli la gouvernait, n'est pas d'un sentiment différent de celui de l'ecclésiastique français, grand-vicaire de l'évêque de Nebbio.

qui voulaient les asservir, l'amour de la patrie empêcha les Corses d'aller porter leurs armes dans l'étranger ; malgré cela, ceux que des circonstances particulières conduisirent ailleurs, se signalèrent également par leur bravoure et leur fidélité. Plusieurs individus de la maison d'Ornano, si considérée en France sous les rois Henri III et Henri IV, et la garde des papes pendant plusieurs siècles composée de Corses, en sont des preuves. Mais l'histoire de ces derniers temps prouve bien davantage le caractère martial de la nation. La simplicité des mœurs anciennes s'est, en général, conservée jusqu'au temps que l'île passa sous la domination française. Le voyageur, ou plutôt l'ecclésiastique français que je viens de citer, l'atteste bien clairement dans sa relation.

L'amour, le goût des sciences, les dispositions propres à la culture des beaux arts et des arts d'agrément, ne durent pas se manifester en Corse comme en Sicile, ni même aussitôt qu'en Sardaigne. La nature du pays, les villes peu peuplées et peu commerçantes, s'y opposaient trop fortement.

Le gouvernement Génois, qui n'encourageait guère les études dans son propre pays,

était trop loin de les favoriser chez les Corses. Cependant dès que ceux-ci eurent quelques moyens de s'y appliquer, ils s'y distinguèrent aussi-bien que les Italiens les plus spirituels et les plus civilisés. Avant même que la France gouvernât le royaume que les Génois furent forcés de lui céder, on en a vu sortir des hommes de lettres et des savans en différens genres qui ont figuré dans les plus grandes villes de l'Italie. Je me souviens d'avoir entendu un prédicateur dont l'éloquence avait quelque chose de sublime, d'étonnant, qui le distinguait des autres prédicateurs ses contemporains les plus estimés. Le savant monsignor Salicetti, premier médecin de trois papes successifs, Rezzonico, Ganganelli et Braschi, était Corse. Il ne composa pas des livres comme il aurait pu; mais son caractère poli qui aurait fait un contraste fort piquant avec la rudesse repoussante du célèbre médecin Hollandais, devenu baron Vanswieten à la cour de l'empereur François Ier. et de l'impératrice reine Marie-Thérèse, nous rappelle encore ce que Diodore de Sicile et d'autres anciens ont écrit des Corses de leur temps, justes, humains et bienfaisans.

COUP-D'OEIL

SUR LE TABLEAU STATISTIQUE DE LA HAUTE ITALIE.

§. I.

L'Italie qui, en 1792, était divisée en dix états, différens en étendue géographique et par leur constitution politique, ne l'est à présent qu'en cinq ; et tous sous une même forme de gouvernement, sous cinq souverains héréditaires, et un seul électif, qui est le pape, faisant ici abstraction de l'imperceptible république de Saint-Marin.

Le nord-ouest de cette très-illustre péninsule, qui n'était pas compris autrefois dans les limites de l'Italie, forme actuellement un état particulier sous le nom de *Royaume d'Italie;* tandis qu'une autre partie, plus immédiatement attenante aux grandes Alpes, par la nouvelle formation de l'Empire Français, vient d'être en même temps réunie tout-à-fait à la Ligurie, à laquelle jadis elle appartenait, et au pays Gaulois dont elle avait pris le nom et partagé le sort.

Le Piémont, tel qu'il est aujourd'hui sous le nom de 27e. division militaire, et tel qu'il était avant que les rois de France acquissent des droits sur le Milanais, était pays celtique à double titre, ayant été peuplé par des Liguriens d'origine primitive celtique, et par des Gaulois très-sûrement Celtes, qui vinrent avec Bellovèse et après lui. Il n'est pas possible de dire quelle en était la population, dès qu'on a lieu de croire que le dénombrement des troupes qu'arma la Gaule Cisalpine, lorsque les Romains l'attaquèrent, a été exagéré. Sous les premiers empereurs, la Gaule Subalpine, devenue pays romain et italien décidément, fut encore assez peuplée de ces anciennes races, autant que le permettait l'expatriation successive des troupes qu'on en tirait, et des individus qui se transportaient dans la capitale de l'Empire. Les Goths, les Hérules, les Vandales, puis la guerre que lui firent Bélisaire et Narsès, la dévastèrent, la ravagèrent, sans doute; mais les Lombards qui remplacèrent les Goths, et s'y établirent, ont dû réparer les pertes précédentes. Dans le siècle de Charlemagne et sous les successeurs de son sang, puis sous les empereurs Saxons, la fondation d'une foule d'églises et de monas-

tères, entre l'an 800 et 1200; ensuite les couvens des ordres mendians, fondés dans le 13e. siècle, la considération qu'acquirent les comtes de Savoie, marquis de Suze, comtes ou princes de Piémont, les marquis de Mont-Ferrat et de Saluces, les comtes du Canavèse, les évêques de Verceil, à peu près souverains temporels dans leur diocèse, ne laissent pas lieu de douter que le pays ne fût assez peuplé. Si la multitude des individus que les établissemens monastiques enlevaient, s'opposait, d'un côté, à l'accroissement de la population, elle la supposait, d'un autre côté, assez nombreuse. Les guerres d'Italie entre les Français et les Espagnols, qui ont duré, avec peu d'interruption, depuis l'an 1520 jusqu'en 1630, renouvelées ensuite, et continuées aussi avec d'assez courtes suspensions jusqu'à 1712; des épidémies survenues dans ces intervalles, en avaient, sinon détruit la population, du moins empêché l'accroissement; mais les quatre-vingts années d'un gouvernement pacifique et d'une sage administration, l'augmentèrent considérablement.

En 1793 et 1795, avant l'entrée des Français, le Piémont proprement dit, sans y comprendre le Mont-Ferrat, l'Alexandrin, le Tortonais

avec Voguère, la Lumelline et le Novarais, ni le comté de Nice et la principauté d'Oneille, offrait au moins un million et demi d'habitans, compris à présent dans les départemens de la Stura, du Pô, de la Doire et de la Sesia. Le premier de ces quatre départemens, comprenant les trois provinces de l'ancien régime, Saluces, Coni et Mondovi, comptait près de quatre cent mille ames (*). Les moyens de subsistance et la richesse consistent, dans la plaine, en froment, maïs, blé, sarrazin et chanvre; sur le penchant des montagnes, en soie et en vin; dans les hauteurs, en seigle, châtaignes et menu bétail; mais il provient en grande partie de ce que les montagnards vont dans la plaine aider les cultivateurs dans le cœur de l'été, pour moissonner et battre le blé; en hiver, pour défricher le terrain inculte; tandis que les femmes, qui filent pendant l'hiver, cultivent dans la belle saison leurs petits champs et nourrissent des vers à soie.

Albe, avec son arrondissement qui com-

(*) Saluces, ... 126,206
Coni, ... 140,945
Mondovi 129,436
Albe, ... 94,000
} 490,587.

prend les terres de Barol, de la Morra, et autres châteaux et villages ci-devant fiefs pour la plupart de la maison de Fallette, est la seule portion du Mont-Ferrat qui reste unie au Piémont. Cette province, sous l'ancien régime, comptait 94,000 habitans, de sorte que la population du département auquel elle a été attribuée, monterait à plus d'un demi-million d'individus. Le pays produit en grande abondance d'excellent vin, qui ne le cède point au meilleur vin de Florence : c'est l'objet principal de son commerce d'exportation après la la soie; les truffes blanches y contribuent aussi pour quelque chose.

Le département du Pô, formé des ci-devant provinces de Turin, de Suze et de Pignerol, compte de quatre à cinq cent mille ames (*), comprenant au milieu du Piémont cinq ou six villes considérables sur la droite du Pô, Montcalier, Quiers et Carmagnole; et sur la gauche, entre le fleuve et les Alpes, Carignan, Pignerol et Suze. Ces trois districts d'un territoire différent, sont également riches par des productions de leur sol, et par des genres di-

(*) Turin, ... 309,637
Suze, ... 65,004
Pignerol, . . . 114,837
} 489,478.

vers d'industrie. Quiers l'est par d'excellens fruits, d'excellent blé, du vin plus que médiocre, par la culture de quelques plantes à teinture, par le travail des vers à soie, et quelques fabriques d'étoffes légères, autrefois fort en vogue, moitié fil et moitié soie; Montcalier, par sa belle colline et les vignobles dont elle est couverte; Carmagnole, par ses grains, par du gros bétail, du chanvre et par un commerce d'entrepôt, sur-tout des cocons pour lesquels le marché de Carmagnole fait la loi en déterminant le prix pour les autres provinces. Son territoire n'en donne guère; et ce n'est pas même dans sa commune, mais à Raconix, à deux lieues de là, que sont les grandes filatures et les moulins à soie pour la doubler, la tordre, et faire ces organsins si généralement estimés, qui font le principal article d'exportation du Piémont. La ville et le territoire de Carignan, sur l'autre rive du Pô, ne donnent guère plus de soie que Carmagnole, et ne la travaillent pas non plus comme à Raconix; mais le territoire est très-fertile en toutes sortes de grains, en fruits, en légumes, et ne manque pas de pâturages. Une foule de gros villages, situés entre Carignan et Pignerol, tels que Pancalier, Virle,

Orbassan, Non, patrie du fameux Cérutti, offrent les mêmes productions, la même richesse, à cette différence près que ceux qui tiennent à la montagne, donnent moins de grains, mais plus de vin et plus de soie de la première qualité.

Le canton particulier de Pignerol avec la ville qui est le chef-lieu de l'arrondissement, réunit les deux avantages; car il abonde également en grains et en vins; mais c'est dans la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie qu'excelle cette province qui comprend Lucerne, la Pérouse, et les vallées si connues dans l'étranger sous le nom de *vallées des Vaudois*. Celles-ci, assez stériles en général, à l'exception de quelques prairies et de quelques petits champs touchant à la plaine, subsistent par le travail de leurs habitans qui sont presque tous de la religion prétendue réformée. On en fait monter le nombre à 16,000 individus. Il en sortait quelquefois de bons soldats et d'habiles officiers; mais plus souvent des candidats théologiens qui, après avoir fait leurs études dans le pays, puis à Genève, allaient chercher et trouvaient de l'emploi en Hollande et en Angleterre. Avant la révocation de l'édit de Nantes, ils venaient la plupart dans la France méridionale.

Suze, avec son arrondissement, sur un sol plus pierreux, ne jouit pas de tous ces mêmes avantages. On n'y récolte ni autant de blé, ni autant de vin, et on n'y cultive pas avec autant de profit les mûriers. Le bétail et le bois, ou plutôt le charbon, forment une partie des moyens de subsistance de sa population, laquelle n'est guère plus que la moitié de celle de Pignerol. Suze, avec la forteresse nommée *la Brunette*, était une place d'armes de la première importance : elle est à présent nulle sous ce rapport. Sa position sur le grand passage de France en Italie, la rend ville commerçante; mais son commerce ne fut jamais considérable, et le sera peut-être encore moins à l'avenir.

Le département de la Doire, formé du Canavèse, ci-devant province d'Ivrée, de la vallée d'Aoste, et de l'arrondissement de Civasso, donne une population de plus de deux cent mille ames, d'après un dénombrement qui en a été fait en 1795 (*).

Ivrée, capitale d'un marquisat des plus renommés, quoique passablement entourée de

---

(*) Ivrée, ... 135,741
Aoste, ... 65,481
Cirasso, ... 25,257
} 226,473.

murs, et munie d'un château qui tient lieu de citadelle, n'est pourtant pas une place bien forte; mais son département composé de son propre district, de l'arrondissement de Civasso et du duché d'Aoste, contient sur deux cents lieues carrées près de deux cent trente mille habitans, qui tirent leur subsistance d'un sol médiocrement productif, des mines de cuivre, de fer et de quelques autres minéraux; des usines, des forges, des fabriques de différens genres, d'un travail et d'un trafic proportionnés à ses productions végétales et minérales. La plaine, qui s'étend de Civas à Ivrée, partie aride, partie graveleuse, donne assez de froment, de seigle et de maïs. On y cultivait jadis si communément le chanvre, la *canapa*, que le pays en avait pris le nom de *Canapicium*, Canavèse. A cette culture succéda celle des mûriers qui croissent assez bien dans un terrain léger et rocailleux. Si les troupeaux de brebis d'Espagne, qu'on y a établis à la place des haras, prospèrent, comme on s'en flatte, le district de Civas gagnera beaucoup. Les régions montueuses, comme Valperga, Mazino, Rivara et plusieurs petits cantons de la vallée d'Aoste donnent d'excellent vin. Dans les hauteurs, il y a des carrières de fer, et au dessus de la

cité d'Aoste, de riches mines de cuivre qu'on a exploitées pendant deux siècles avec un très-grand profit. Le produit de ces mines fournissait la matière à de nombreuses fonderies, forges et fabriques, situées en différens bourgs et villages, tels que Ponte et Courgné. De plusieurs de ces communes sortaient en foule des chaudronniers qui se répandaient au sud-ouest comme au nord-est, en Espagne et en Portugal, comme en Pologne et en Moscovie, en Russie, et rapportaient dans leurs pays des épargnes considérables. La grande révolution qui embrasse toute l'Europe, fait peut-être prendre d'autres chemins à ce peuple laborieux.

La Doire, qui donne le nom à ce département, ne lui est pas de grande utilité. Le canal qu'on en a dérivé, ne fertilise pas, comme on le dit, les campagnes du Canavais, mais bien celui du Verceillais, c'est-à-dire du département de la Sesia, composé de l'ancienne seigneurie de Verceil, qui comprenait Biella, chef-lieu d'un arrondissement important. Trino, qui, deux siècles auparavant, faisait partie du Mont-Ferrat, a été incorporé au département de la Sesia, lequel, par cette augmentation, compte dans une étendue de cent vingt lieues carrées,

plus

plus de deux cent vingt-quatre mille habitans (*). De trois arrondissemens, deux, savoir celui de Verceil et celui de Trino, sont riches par la fertilité de leurs champs, arrosés par des canaux dérivés de la Doire, du Cervo et de la Sesia, et cultivés en riz et en blé; le troisième, qui est celui de Biella et Masserano, se distingue par l'industrie très-active des habitans. La partie plaine de ce département fournit du froment et du riz en grande abondance à tout le haut Piémont, au comté d'Ast, au Mont-Ferrat et à l'Alexandrin; et on en exporte pour Gènes, pour la Savoie et la Suisse. Il fournit encore d'autres espèces de grains à la partie montueuse de ce même département et de celui de la Doire. Trino, Crescentino et Santia, trois villes comprises, avec leurs cantons, dans le premier arrondissement de la Sesia, en forment une partie importante. Le territoire produit toute sorte de grains, offre de gras pâturages, par conséquent de la volaille de toute espèce; on y nourrit de gros

(*) Verceil, 96,773
Biella avec Masserano, 102,711
Trino, 25,405
} 224,889.

bétail qui donne beaucoup de fromage, mais de médiocre qualité en comparaison du Lodésan. On ne fait de bon vin dans le Verceillais que dans quelques pans de collines, sur-tout à Gattinara, fief illustre de la famille d'Arborio, divisée depuis des siècles en plusieurs branches. Le produit des vers à soie dans ce département, n'est pas comparable à celui de la Stura et du Pô, à aucun égard.

L'arrondissement de Biella, de Masserano et Crèvecœur, produit médiocrement du seigle et du maïs, et quelques autres espèces communes de blé et de châtaignes, et nourrit beaucoup de bestiaux; mais sa population subsiste principalement par l'industrie des habitans, qui y exercent et vont exercer dans les autres provinces différens métiers, tels que celui de maçon, de charpentier, de tisserand, de drapier, de teinturier; et il en sort souvent d'habiles artistes, des architectes, des sculpteurs et des peintres. Au reste, ce vaste canton montagneux, qui faisait ci-devant une province particulière, et, depuis une vingtaine d'années, formait un diocèse séparé de celui de Verceil, tire sa subsistance de la plaine adjacente qu'il concourt puissamment à cultiver et fertiliser. Le total de la population de ce

département monte à deux cent vingt-cinq mille ames, et donne à l'Etat en contributions directes un million et trois à quatre cent mille francs, et autant ou plus pour les indirectes.

Tout le Piémont, formant actuellement la 27e. division de l'Empire Français, comprend en résumé un million d'habitans, et peut donner à l'Etat quinze millions de francs; six autres millions lui reviennent probablement des provinces qui formaient, en 1805, les départemens de Tanaro et de Marengo. Ces départemens ayant été dernièrement réunis à une 28e. division militaire de l'Empire, c'est dans l'article suivant que nous en dirons un mot, nous reportant, au reste, à ce que nous en avons dit ailleurs (*Tableau Statistique*, etc. sect. 5).

§. II.

Départemens Ligurtens formant la 28e. Division militaire.

La ville de Gènes, capitale d'un état qui, sur.... lieues carrées de pays montagneux et en grande partie stérile, comptait quatre cent mille habitans, est devenue le chef-

lieu d'une grande et riche province, et d'un million bien complet de sujets. Elle a long-temps appréhendé d'être soumise aux souverains du Piémont, ou du moins de se voir enlever quelque portion de son territoire. Maintenant elle voit soumises à ses tribunaux et à ses bureaux d'administration, les mêmes contrées desquelles elle a failli se voir, en quelque sorte, dépendante, comme elle l'a été à certaines époques, lorsqu'elle déféra la souveraineté, sous le nom de *seigneurie*, aux marquis de Mont-Ferrat. Maintenant ce beau marquisat, le comté d'Ast qui le partage, et le district d'Alexandrie qui en faisait partie, séparés aujourd'hui du Piémont, auquel ils avaient été réunis à différentes époques, mettent dans la dépendance de la ville de Gènes, autant ou plus de pays qu'elle n'en possédait en 1795; et contribuent à former la 28e. division militaire de l'Empire Français, divisée en quatre départemens.

Le premier, appelé de Montenotte, du nom d'un village où l'empereur Napoléon, alors général en chef de l'armée d'Italie, remporta la première victoire qui lui ouvrit les portes de la Lombardie, comprend la petite ville, la triste forteresse de Céva et son district peu important; les gros bourgs de Garezzio,

Orméa, Cairo, Altare, Carcare, détachés du département piémontais de la Sture ; outre cela, la principauté d'Oneille que les Français avaient conquise sur le roi de Sardaigne, et donnée à la République Ligurienne. Il comprend, avec ces détachemens du ci-devant Piémont, une grande partie de l'ancien état Génois, nommée *Riviera di Ponente*.

La plus considérable de ces petites provinces que, dans le style du pays, on nomme *Giurisdizioni*, est celle *degli Ulivi*. Elle comprend les cantons d'Oneglia, de Maro, de la Piève, d'Albinga, d'Alassio, Diano, Porto Maurizio, Triora, Taggia, San-Remo, Ventimiglia, qui, tous ensemble, donnent une population de cent vingt-deux à cent vingt-trois mille ames (*).

L'autre *Giurisdizione*, nommée de *Colombo*, suivant l'opinion la plus généralement reçue, que le très-célèbre Christophe Colombo est

(*) Oneglia, ... 8,166
Borgo-Maro, . . 4,442
della Pieva, . . 10,231
Albenga, ... 14,497
Alassio, ... 14,534
Diano, ... 9,955 } 122,767.
Portomaurizio, . 20,276
Triora, ... 5,828
Taggia, ... 9,242
San-Remo, . . . 14,226
Ventimiglia, . . 11,570

né dans les environs de Savone, chef-lieu de ce département de Montenotte, était ci-devant de la juridiction de Savone.

Outre ce premier canton qui compte dix-neuf mille sept cent trois habitans, la Giurisdizione dite de *Colombo*, en comprend huit autres qui ont pour chefs-lieux particuliers les villes ou bourgs dont ils portent le nom. Ce sont 1°. Varazze, de treize mille six cent cinquante-neuf habitans, 2.° Sassello qui n'en contient que six mille quatre cent quarante-sept, 3.° Novi, quatre mille cent cinquante habitans, 4°. Finale qui compte dans le canton qui en porte le nom onze mille quinze habitans; ensuite 5°. Pietra, 6°. Loano, 7°. Galizzano et 8°. Carcare, qui, pris ensemble, donnent une population de dix-sept mille cent vingt-trois ames. Tous ces districts, ajoutés à ceux qu'on a séparés des départemens piémontais, donnent à celui de Montenotte plus de soixante-onze mille ames (*).

(*) Savona, ... 19,703
Varazze, ... 13,659
Sassello, ... 6,447
Novi, ... 4,150
Finale, ... 11,015 } 72,097.
Pietra, ... 7,102
Loano, ... 4,714
Gallizzano, ... 2,353
Carcare, ... 2,954

Le département qui conserve le nom de Gènes, comprend aujourd'hui ce qu'on appelait auparavant la *Giurisdizione del Centro*, composée de sept cantons, qui, en tout, donnaient à la République Ligurienne près de deux cent mille sujets (*), dont la moitié se trouvait encore dans la ville même, après le siége désastreux de l'an 1800. La juridiction de Lemno, ainsi nommée d'un ruisseau qui coule du sud au nord, sous les murs de Gavi, comprend les huit cantons de Novi, Gavi, Voltagio, Ovada, Serravalle, Rochetta Rouco et Savignone; ces bourgs ou villes sont au nord de la capitale en allant vers Tortone, avec les petites communes qui en dépendent, et offrent une population de 62,891 ames, six à dix mille dans chaque canton.

Le troisième département, qu'on nomme de l'Apennin, comprend tout le littoral oriental appelé *Riviera di Levante*, qui de Sestri

(*) Giurisdizione del Centro, dont le chef-lieu est Gènes . . . 197,608
Del Lemmo, dont le chef-lieu est Novi, ... 62,891
Dell' Entella, dont le chef-lieu est Chiavari, ... 103,146
} 363,645.

s'étend à l'est jusqu'à la Mera, aux frontières de la Toscane, et s'enfonce dans les vallées de l'Apennin jusqu'au territoire de Parme et de Plaisance. Il comprend d'abord la juridiction *dell'Entella*, qui prend le nom d'un ruisseau, indiqué sous le même nom dans les anciens itinéraires. Avant la dernière formation des départemens, celui-ci comprenait les sept cantons qui portent encore le nom de leurs chefs-lieux qui sont Chiavari, Rapallo, Neirone, Otone, Stefano, Varèse et Sestri *di Levante*. Ce département embrasse aussi la juridiction qui porte le nom de Golfo *di Venere* pris de l'ancien *Portus Veneris*, petite province divisée en cinq cantons qui prennent le nom de leurs chefs-lieux; ce sont Sarzana, Lerici, la Spezia, Godano et Levanto. On y compte soixante-deux mille habitans.

Dans cette partie du pays Ligurien, étaient jadis les formidables positions militaires ou places de défense naturelle, *Suis-montium*, *Ballista* et *Lethum* dont il est fait mention dans l'histoire Romaine du cinquième siècle (*). Ce département; nommé des Apennins, est

(1) *Voyez* Tite-Live, lib. XXXIX, XL, XLI.

moins riche de son propre fonds et moins grand en étendue que les deux autres ; mais il n'est pas moins peuplé. Il contenait, en 1803, plus de soixante mille habitans en douze cantons de deux cent cinquante-cinq communes (*).

La république Ligurienne comprenant Oneille et Seravalle, que les Français lui avaient données trois ans avant sa réunion à la France, pouvait compter de six cent vingt à six cent vingt-deux mille individus, (**) soumis à la France sous le nom de 28e division et augmentés de quatre à cinq cent mille ames, que lui ajoute tout le département de Marengo avec une portion de celui du Tanaro supprimé. Ainsi la Ligurie donnait à la France près d'un million de sujets et un

---

(*) Sarzana, ... 14,913
Lerici, ... 6,295
Spezia, ... 21,412 } 61,904.
Godano, ... 5,626
Levanto, ... 13,658

Chiavari, chef-lieu de la province nommée *dell' Entella* avec six autres cantons, en compte 103,146.

(**) L'état exact qu'on en dressa en 1803 en présente 620,413.

revenu de douze millions de fr. à ses finances Ensuite les six provinces du ci-devant état du roi de Sardaigne, Alexandrie, Tortone et Voghere, Casal, Asti, et Aqui, dont les premières formaient le département de Marengo, les autres celui de Tanaro en grande partie, ajoutent à l'ancien état de Gènes plus de cinq cent mille individus, et entrent dans la 28e division militaire de l'Empire Français. Cette 28.e division n'égale pas totalement la 27e. Mais par ses ports et les moyens d'un grand commerce elle ne laisse pas que d'être très-importante.

Quelques districts de l'état de Parme et Plaisance, contenant les cantons de Borgotaro, Compiano, Bardi et Berceto, qui, par un décret de l'Architrésorier de l'Empire du 24 Janvier 1806, vont être réunis au département des Apennins et ajoutés à la 28e. division militaire, lui donnent encore quarante à cinquante mille habitans, et peuvent porter le total de sa population à douze cent mille, et un surcroît de revenu proportionné à cette augmentation.

Le double duché de Parme et Plaisance tel qu'il subsiste actuellement, ne fait pas encore

decidément un département immédiat ni de l'Empire Français, ni du royaume d'Italie. Il ne donne plus qu'une population de trois cent mille ames, au lieu de trois cent soixante mille, qu'on y comptait avant la guerre de la révolution. Outre ce qui vient d'être attribué à la 28e division, qui en a encore enlevé près de cinquante mille, la séparation de la principauté de Guastalla, que l'Empereur donna à Madame la Princesse de Borghese, de qui S. M. la racheta ensuite pour la réunir au royaume d'Italie, lui ôte encore dix-sept mille habitans, [illegible] un revenu de cent cinquante mille francs. Ce double duché rapportait aux souverains de la dynastie Bourbon-Espagnole trois millions de francs. On nous assure que, par la suppression des couvens, et quelques réglemens favorables au commerce, il en rapporte à présent près de six millions, malgré le démembrement susdit des districts Liguriens et de la province de Guastalla.

Au reste les deux divisions réunies font à peu près une douzième partie de ce grand Empire, aussi importante que pouvaient l'être chacun des douze anciens gouvernemens de la France sous Louis XIV. Elles offrent tout ce que donnent la Provence et l'Auvergne

ensemble. Les productions naturelles du Piémont, y compris la vallée d'Aoste, celles du Mont-Ferrat, des Langhes, et du pays de Gènes, équivalent pour le moins à tout ce que produisent les départemens des Basses Alpes, des Alpes Maritimes, et des Bouches du Rhône ; et les habitans, soit cultivateurs ou soldats, soit ouvriers, artistes, et gens de lettres, pourraient bien se comparer les uns aux braves et laborieux Auvergnats, les autres aux vifs et spirituels Provençaux.

PRÉCIS STATISTIQUE

Du royaume d'Italie depuis la réunion des Provinces Vénitiennes.

La République Italienne, à l'époque de sa constitution en monarchie l'an 1803, comprenait la plus grande partie et presque la totalité de la Gaule Cisalpine depuis la Sesia à l'ouest, et la Scrivia au sud jusqu'à Vérone sur l'Adige et jusqu'à Rimini sur la droite du Rubicon. Par la réunion de la Lomelline, du Novarais, et du Vigevinasque, qui, à trois époques différentes, en avaient été démembrés, augmentée par la réunion du Modénois, des légations de Ferrare, de Bologne et de Romagne, en 1804, la république, changée en royaume d'Italie, comptait plus de trois millions et demi de sujets, en douze départemens, dont les chefs-lieux sont I. Novare, II. Côme, III. Milan, IV. Bergame, V. Brescia, VI. Crémone, VII. Mantoue, VIII. Reggio, IX. Modène, X. Ferrare, XI. Bologne et XII.

Césene, sous le nom de différentes rivières, et de l'Alto et Basso Pô (*).

(*) I. Le département *del l'Agogna* comprend en cinq districts la population suivante :

1. Novare, ...	74,042	346,213.
2. Vigevano, . . .	93,562	
3. Domo d'Ossola, .	40,849	
4. Varallo, ...	48,285	
5. Arona, ...	89,475	

II. Le département *del Lario* comprend en quatre districts :

1. Come, ...	118,465	371,894.
2. Varèse, ...	89,371	
3. Sondrio, ...	88,641	
4. Lecco, ...	75,417	

III. Le département d'*Olona* comprend en quatre districts :

1. Milan, ...	217,807	526,234.
2. Pavie, ...	119,105	
3. Monza, ...	78,202	
4. Gallarato, . . .	111,120	

IV. Le département *del Serio* comprend en quatre districts :

1. Bergame, . . .	137,807	294,888.
2. Clasone, ...	41,361	
3. Treviglio, . . .	75,217	
4. Breno, ...	40,503	

Par le traité de Presbourg, à la suite de la victoire d'Austerlitz, la partie orientale

---

V. Le département *della Mella* comprend en quatre districts :

1. Brescia,	145,035	333,625.
2. Chiari,	58,852	
3. Verola-Alguisi,	69,901	
4. Salo,	59,837	

VI. Le département *del Alto-Po* comprend en quatre districts :

1. Cremone,	110,642	361,079.
2. Crema,	86,309	
3. Lodi,	85,037	
4. Cassal-Maggiore,	79,091	

VII. Le département *del Mincio* comprend en quatre districts :

1. Mantoue,	83,205	290,489.
2. Revere,	80,178	
3. Vérone,	81,575	
4. Castiglione-delle-Stiviere,	45,531	

VIII. Le département *del Crostolo* comprend en deux districts :

1. Reggio,	137,187	179,795.
2. Massa-di-Carrara,	42,608	

IX. Le département *del Panaro* comprend en deux districts :

1. Modène,	130,944	173,552.
2. Casselnovo-di-Carfagnana,	42,608	

de l'état Vénitien, qui, par les précédens traités, avait été accordée à l'empereur d'Allemagne, et vient d'être réunie au royaume d'Italie, lui donne un pays aussi riche de son fonds que l'est le Milanais, et près de deux millions d'habitans, aussi braves que le sont les Cisalpins, et quelques-uns

---

X. Le département *del Basso-Po* comprend en trois districts :

1. Ferrare, . . .	139,947	257,200.
2. Commachio, . .	45,603	
3. Rovigo, ...	71,650	

XI. Le département *del Reno* comprend en quatre districts :

1. Bologne, . . .	180,148	421,843.
2. Imola, ...	116,728	
3. Cento, ...	71,142	
4. Vergato, . . .	53,825	

XII. Le département *del Rubicone* comprend en cinq districts :

1. Cesena, ...	68,046	269,573.
2. Forli, ...	39,253	
3. Faënza, ...	52,286	
4. Ravenna, . . .	47,252	
5. Rimini, ...	62,736	

Somme Totale de ces douze départemens 3,826,385 habitans ou environ.

aussi

aussi guerriers, aussi fiers que les Liguriens. Le Véronais avec le district nommé le Colognèse à la gauche de l'Adige, sur un territoire fertile en froment, en seigle, maïs, millet, blé-sarrasin et riz, en toutes sortes de fruits et légumes, et de qualité excellente tant pour la culture des mûriers que pour l'entretien des bestiaux, contient cent quinze mille habitans, fort vifs, braves, et spirituels. Le Vicentin, avec les villages appelés *les sept Communes*, en compte deux cent trente-cinq mille, sur un sol en partie montagneux, mais, en général, riche en toutes sortes de productions autant que le Véronais. (*Voyez* ci-dessus ART. III.)

Le Padouan, sur un territoire encore plus fertile et plus délicieux que toute autre région de la haute Italie, ne compte guère moins de trois cent mille individus, en général plutôt bons que braves (*Ibid*).

Venise avec son district qu'on appelait le Dogado, en offre près de deux cent mille, cent trente-quatre mille trois cent quatre-vingt dix-huit dans la ville même, soixante-deux mille trois cent quatre-vingt quatre dans les Luoghi del Dogado; peuple vif, gai, spirituel, adonné également aux plaisirs, aux

arts d'agrément et au commerce ; absolument nul pour la guerre, même pour la marine, si on en excepte les nobles qui commandent les flottes et quelques commis de la classe des secrétaires.

Le Trévisan comprend les districts de Conegliano, de Ceneda, de Tarso et de Bassano, sur un sol médiocrement fertile et sous un air sain, qui aurait à peu près trois cent mille individus d'un peuple agricole, commerçant et guerrier dans l'occasion. Bassano est fort renommé par le superbe établissement typographique de messieurs Remondini.

Belluno, *Feltre* et *Cadore*, peuplés de dix-huit à vingt mille ames, présentent un pays moitié plaine, moitié montagne, susceptible de différentes cultures. Le Frioul, région intéressante par l'esprit des habitans plus que par la bonté du territoire ou de son air, compte plus de trois cent mille ames. Les trois cantons de *Corgua*, de *Cividal del Friuli*, *Fortezza di Palma*, en donnent encore, tous les trois ensemble, dix mille.

A ces six départemens vénitiens il faut ajouter l'Istrie, qui, avec *Pinguente* et *Castelli*, donne une population de quatre-vingt quinze mille individus. La Dalmatie, avec

les îles adjacentes, en offre deux cent mille, d'un peuple valeureux et même assez féroce. L'Albanie en ajoute trente mille.

Le total de la population de ce pays nouvellement réuni au royaume d'Italie se monte à deux millions d'ames, à quelques centaines près. Nous en donnons dans la note suivante le dénombrement qui en fut fait en 1803 (1).

(*) Città di Venezia, ...	134,398	
Luoghi del Dogado, . . .	62,384	
Padovano, ...	289,703	
Vicentino, ...	214,846	
Sette comuni, ...	20,502	
Veronese a sinistra dell'Adige,	98,431	
Colognese, ...	15,142	
Trevigiano, ...	256,682	
Coneglianese, ...	15,062	1630,951.
Cenedese et contea di Tarso,	8,596	
Bassanese, ...	32,252	
Bellunese, ...	47,375	
Feltrino, ...	34,062	
Cadorino, ...	24,056	
Friuli o sia Udinese, . . .	308,617	
Cargna, ...	32,896	
Cividal del Friuli, . .	32,648	
Fortezza di Palma, . . .	3,299	
Istria, ...	82,477	
Pinguente, e Casselli, .	7,048	
Dalmazia, ...	159,186	325,930.
Isole adjacenti, ...	48,032	
Albania, ...	29,187	
Population totale . .		1,966,881.

Par cette augmentation, le royaume d'Italie peut compter sur six millions de sujets, formant un des plus riches, un des plus puissans états que l'Europe ait connu depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Charles-Quint. D'abord les articles de première nécessité, les objets de subsistance, y sont fort abondans. Les régions montueuses du haut Milanais, des environs du lac Majeur, des lacs de Come et de Garda, qui n'ont pas la quantité de grains proportionnée à leur consommation, en sont fournies par les plaines fertiles du bas Novarais, de la Lumelline, du pays Mantouan, du Lodésan, du Crémasque. Le vin qui peut manquer à ces districts de la grasse plaine, leur vient des vignobles de Brianza, du Véronais, du Vicentin, et plus abondamment encore pourrait leur être envoyé des collines du Montferrat, qui, au moyen de quelques arrangemens commerciaux entre les départemens Piémontais et Liguriens et ceux du royaume d'Italie, en fourniraient à toutes les villes situées sur les rives du Pô, ou peu éloignées de ce fleuve.

Casal et Alexandrie, deux places importantes, également utiles à la haute et à la basse Lombardie, pourraient devenir des

entrepôts pour ce genre de communications et de commerce. Les châtaignes, dans quelques cantons de la haute Italie, sont un objet suplémentaire au froment, au seigle et aux grains de toute espèce; les pommes de terre, qui, en Allemagne et en Angleterre, en France même, tiennent lieu de maïs et de riz, seraient d'une grande ressource en cas de disette de blé, si on pouvait accoutumer les paysans à les cultiver, quand même cette culture nuirait en quelques endroits à celle du riz. Le bétail et la volaille, étant fort communs, fournissent plus que suffisamment beurre, fromage et œufs, trois articles presqu'aussi nécessaires que les grains et la viande. Le gros gibier est assez rare tant en Piémont que dans la Lombardie, parce qu'il n'y a point de grandes forêts. Le poisson d'eau douce y est plus abondant que dans la basse Italie. Indépendamment de ce que les rivières dans différentes vallées donnent d'excellentes truites, le Pô, le Tesin, les lacs de Garda, de Côme, de Locarno, de Lugano et le lac Majeur sur-tout, envoient des esturgeons et beaucoup d'autres sortes de poissons délicats aux tables des gens riches;

tandis que les lagunes de Comachio fournissent la table du bas peuple d'anguilles marinées, qui tiennent lieu, en partie, de la morue et des harengs qu'il faut acheter des Anglais, des Hollandais, ou des puissances maritimes du nord. Le poisson frais de mer n'est commun que dans le département du Rubicon. Rimini en envoie même en Toscane à travers l'Apennin.

Je doute que le Bolonais, le Véronais, le Frioul, l'Istrie, produisent assez d'huile d'olive pour en pourvoir le Milanais; et je ne crois pas que dans le Bergamasque, le Bressan et le Vicentin on fasse assez d'huile de noix pour le besoin. En tout cas, il est très-aisé de tirer de l'huile d'olive de la Toscane et de la Ligurie maritime, comme fait le Piémont. On a assez de miel pour l'usage ordinaire, depuis que le sucre lui a été substitué comme objet de nourriture et de remède pour les malades.

La haute Italie manque presque totalement de sel ; ce qu'on exploite dans les ci-devant duchés de Parme et Plaisance, est peu de chose; mais on en tire des frontières orientales du royaume, où sont les salines de Cervia; et par les deux mers Adriatique et Méditer-

ranée, on s'en approvisionne très-facilement en le tirant de toutes les côtes de la péninsule et des îles adjacentes. Dans le temps passé, la cire que donnaient les ruches des abeilles, ne suffisait pas à la consommation. Le culte établi, les solemnités religieuses, des pratiques pieuses que quelques vénérables et saints évêques et pontifes avaient introduites et propagées, en demandaient excessivement. Si quelque réforme a lieu à cet égard, on n'aura pas grand besoin d'acheter la cire des Turcs, ni même des Polonais, Russes, Autrichiens, ou Prussiens, ou des Hongrois. Les autres matières dont on fait usage en France et en Angleterre pour éclairer les rues, ne sont pas communes en Italie. L'huile de poisson ne le sera jamais, je pense; mais on pourrait aisément faire usage de cette matière inflammable qu'en France l'on tire des substances animales, inutiles à tout autre emploi. Le bois, fort commun au nord, et assez rare au midi de l'Europe, se trouve en la haute Italie, dans une mesure convenable pour le chauffage, pour la cuisine, pour les fabriques de différentes sortes, et sur-tout pour les filatures de la soie. La culture des mûriers, l'accroissement assez prompt

du peuplier et de l'aulne, ne cesseront pas d'en fournir suffisamment. La tourbe et la houille, deux objets très-communs et très-utiles, l'un dans les Pays-Bas, l'autre en Angleterre et dans quelques cercles de l'Allemagne, sont presqu'inconnues en Italie, et l'on n'a pas sujet de les regretter. L'avantage que procurerait la tourbe ne compenserait pas le dommage qu'en éprouveraient les champs qui donnent le froment, le seigle, le maïs et le riz, de même que les prairies d'où vient le fromage si connu de Parme, de Plaisance, de Lodi, et d'autres départemens, source principale et abondante des richesses du Milanais.

Le nord-ouest de l'Italie a de la laine grossière et du chanvre; elle manque, l'on peut dire, de laine fine pour les habits et les couvertures. Mais depuis qu'on est assuré que le troupeau des brebis d'Espagne établi dans l'arrondissement de Civasso en Piémont, prospère et multiplie, et qu'il n'est nullement à craindre qu'avec le temps il dégénère pour avoir changé de climat et de pays, on a tout lieu d'espérer que la haute Italie n'aura plus besoin des laines étrangères pour fabriquer des draps aussi fins que ceux qu'on a faits

jusqu'ici avec les laines d'Espagne et de Naples. La multiplication de ces troupeaux contribuera même beaucoup aux progrès de l'agriculture et à la richesse du pays. Le lin n'y est pas commun ; celui qu'on cultive dans le Novarais, de quelqu'importance qu'il soit pour ce district ne fait pas un grand objet pour le royaume en général. Celui de Crema, qui est le plus connu, le plus commun, ne donne pas de la toile plus fine que celle qu'on peut faire avec du chanvre. Mais c'est bien moins faute de lin que faute de fileuses, si on est dans le cas de ne pas pouvoir se passer des toiles de Silésie, de Suisse et de Flandres.

L'Italie tire un papier fin de France, de Hollande, de Suisse et d'Angleterre; mais elle en fabrique, non seulement pour son usage autant qu'il lui en faut, mais elle en exporte une très-grande quantité à Cadix, pour l'Amérique espagnole, et même à Marseille pour d'autres destinations.

La haute Italie n'est pas riche en minéraux de la première qualité, comme l'était autrefois l'Espagne, et comme le sont le Mexique et le Pérou ; mais les vallées d'Aoste, le Bressan, de Biella et le Frioul, l'Istrie et autres

cantons nous donnent en assez grande quantité les métaux nécessaires, cuivre, fer et étain. Les autres produits du règne minéral, tels que l'alun, le vitriol, ne manquent nullement, non plus que les plantes que l'on emploie dans la teinture, et qui tiennent souvent lieu des végétaux qui viennent de l'Inde.

La haute Italie parfaitement sûre de n'être point attaquée, ni du côté de l'ouest où elle tient à la France, ni à l'est où elle confine avec l'Etrurie et l'État de l'Église, ni au sud, quand même les Anglais bombarderaient Nice ou Gènes, n'a à craindre de puissantes invasions que du côté de l'Autriche, qui, cependant, sans être alliée de la Bavière, aurait bien de la peine à faire avancer des corps de troupes jusqu'au centre de la Lombardie. Ne pouvant y entrer par le Tyrol, une armée venant de l'Allemagne, ne peut s'y porter que par le Frioul, où la moitié seule des forces que le roi d'Italie peut mettre sur le pied de guerre, suffirait certainement pour repousser les attaques. Les forces militaires du royaume d'Italie, d'après le système de conscription établi à l'instar de la France, peuvent, sans difficulté, monter

à quatre-vingt ou cent mille hommes ; et des troupes recrutées à Vicence, à Brescia, à Bergame, dans le Bolonais et la Romagne, disputeront bien le terrein à cent, et à cent cinquante mille autrichiens. Quelque idée avantageuse qu'on puisse avoir des qualités militaires des Allemands et des Hongrois, ces peuples ne sont pas supérieurs, sous ce rapport, aux habitans de l'ancienne Gaule cisalpine, dont la bravoure martiale est très-connue depuis le plus ancien temps.

FIN.

NOTES ADDITIONNELLES

A différens articles de l'*Essai sur le caractère des Italiens.*

Page 6. — « Ces Marses et ces Apuliens n'habitaient pas la Calabre, etc. »

NOTE I. *Sur l'esprit militaire des Napolitains.*

J'aurais dû citer à ce sujet plusieurs passages d'auteurs anciens, sur-tout d'Horace, qui a si bien caractérisé tant d'anciens peuples, les Espagnols, les Bretons ou Anglais, les Sarmates et les Scythes. Ce poète appelé *numerosus* par ses contemporains à cause du grand sens que contiennent ses courtes expressions, a fait quatre ou cinq fois mention de la Calabre ou des Calabrois, et l'on ne trouve pas un seul mot qui nous prouve que de son temps on regardât ce peuple comme brave ou féroce; tandis qu'il ne nomme jamais les Marses et les Apuliens sans nous faire sentir qu'ils étaient d'excellens soldats. Et quelle que soit l'opinion que les derniers événemens puissent nous faire concevoir sur leur sujet, l'histoire de Naples ne prouve pas que dans le cours de quinze à vingt siècles, la Calabre ait produit des guerriers distingués par leur habileté dans la conduite des armées et par leur bravoure personnelle. Je n'en ai point remarqué dans le volumineux ouvrage intitulé *de' Capitani Illustri Na-*

politani. J'ai ensuite parcouru quatre volumes de *discorsi delle famiglie nobili del regno di Napoli,* et je n'y ai pas trouvé trois noms connus de commandans d'armées sortis de ces familles, d'ailleurs si illustres et si renommées. Et que trouve-t-on dans l'histoire de ces fameuses insurrections du *très-fidèle peuple de Naples?* A-t-on jamais tiré de cette foule de *Lazaroni* de quoi former une légion, un régiment, une compagnie qu'on pût opposer à des troupes étrangères? Les *Torelli*, que l'on compte parmi les familles Napolitaines étaient proprement Ferrarais et à quelqu'égard Parmesans; Honoré *Gaetani* à qui on ne dispute ni l'origine Napolitaine, ni la bravoure, ni de grands talens militaires, est presque le seul qu'on puisse comprendre dans la classe des capitaines illustres.

Page 17. — *Latium ferox.*

NOTE II. *Sur le caractère féroce du peuple Latin.*

J'ai parlé de la férocité qui fit le caractère dominant du peuple Romain. Quelqu'un regrettera peut-être que je n'aie rien dit sur la condescendance vile et servile du sénat qui choqua même Tibère, à qui il fut cependant si utile. Mais c'est une chose trop connue que le caractère Romain avait bien changé depuis le siècle des Scipions, la conquête de l'Asie, et plus encore depuis la dictature de Sylla. D'ailleurs que d'exemples n'avons-nous

pas dans l'histoire des nations pour nous persuader que les hommes les plus fiers, les plus féroces peuvent devenir des courtisans vils et rampans ?

On aurait peut-être souhaité avec plus de raison que j'eusse cherché pourquoi depuis Marc-Antoine et Agrippa, depuis les beaux-fils d'Auguste, Tibère, Drusus et Germanicus, ou depuis l'empereur Galba, on ne vit plus paraître un seul homme de famille Romaine à la tête des armées, ni aucun issu de ces familles qui par des exploits militaires, par cette férocité martiale se soit élevé à l'empire, comme Vespasien, Pertinax, Dioclétien, Constance et Constantin. Il m'aurait été facile, abstraction faite de la politique de ceux qui gouvernaient par leur nom, ou sous le nom de ceux qui occupaient le trône de César, de ne pas élever au commandement des armées des hommes de familles illustres ; il m'aurait été facile, dis-je, de rappeler une observation que j'ai faite ailleurs, et que tant d'auteurs ont faite avant moi ; c'est que l'homme né, élevé dans les villes plongées dans la mollesse qu'amènent les richesses, les dignités, l'illustration, n'acquiert guère ces talens qui forment les grands hommes dans quelque genre que se soit, mais bien plus l'esprit satirique de la malignité, de la souplesse, avec cela de l'amabilité, de la finesse, etc.

Digitized by Google

Pag. 46, 52, lig. 24. « Il faut pourtant diviser la Toscane, etc. ».

NOTE III. *Sur la différence de caractère des principaux peuples de la Toscane.*

La différence du caractère des quatre principaux peuples de la Toscane, Florentins, Siennois, Arétins, Pisans, est la preuve la plus convaincante de l'influence de l'air et du sol sur l'esprit des habitans. Elle prouve également que la férocité guerrière est plus naturelle aux habitans de la grasse plaine, qu'à ceux des montagnes et des collines ; et que les talens de tout genre sont ordinairement plus communs dans ces derniers pays que dans l'autre. Pise, qui dans un temps parut avec une sorte d'éclat dans l'histoire du Monde, a donné des exemples de férocité atroce plus que n'en donnèrent jamais ni Florence, ni Sienne, ni même Arezzo, qui ne cédait pourtant pas à aucun pays sous le rapport de la valeur militaire. Pendant plus de deux siècles, Pise a disputé à Florence le premier rang parmi les villes de la Toscane, comme elle disputa à Gènes l'empire de la Méditerranée. Mais à la fin les Florentins subjuguèrent les Pisans par terre, comme les Génois les vainquirent par mer ; les premiers comme plus fins et plus ingénieux; les autres comme plus braves et plus laborieux.

Page 70. *O Genovesi uomini diversi*, etc.

Note IV. *Sur le caractère des Génois et des Vénitiens.*

On serait ici tenté de comparer le caractère des Liguriens du temps des Romains avec celui des anciens Venètes, ou plutôt les Génois avec les Vénitiens ; mais pour faire ce parallèle d'une manière équitable, il faudrait prendre leur histoire au dixième siècle, lorsque Gènes et Venise, d'origine très-éloignée l'une de l'autre, pouvaient cependant se considérer comme égales en population et en forces, et même, avec peu de diversité, dans leur constitution politique. Avant le règne de l'empereur Othon, la constitution, ou, pour mieux dire, la condition des deux villes était fort différente. Mais dans les trois ou quatre siècles qui suivirent le dixième, les deux nations, quoiqu'établies sur un fond extrêmement différent, ont été illustrées par des hommes également renommés par leurs grands talens et leurs exploits, dans l'histoire du Bas Empire, dans celle du commerce. Pendant long-temps et dans les guerres ou entreprises maritimes, les deux nations ont combattu avec des succès qui se contrebalançaient. Mais sur terre les Génois donnèrent des preuves de bravoure, d'habileté et de ruse militaire, qu'on ne trouve pas dans les guerres Vénitiennes en Terre-ferme, parce que la république de Venise a toujours

toujours fait ces guerres avec son argent plutôt qu'avec ses armes, en soudoyant des troupes et sur-tout des capitaines étrangers.

On nous demande ensuite laquelle des deux nations a manifesté plus de goût, plus de dispositions pour la culture des arts et des sciences. Il est très-certain qu'en général Venise à contribué aux progrès des lumières et des connaissances humaines incomparablement plus que sa rivale. Mais si l'on se bornait à apprécier le nombre et les qualités des auteurs, des savans, des artistes que les deux villes ont produits depuis le dixième siècle jusqu'au seizième, on accorderait peut-être la préférence à Gènes. L'esprit du gouvernement, les circonstances locales, les relations mêmes extérieures n'ont pas donné lieu aux Génois de fonder des universités pour les études, ni des écoles particulières de peinture, comme l'ont fait les Vénitiens. Cependant Gènes peut citer des hommes illustres en différens genres d'arts et de sciences, qui sont nés et ont vécu dans son sein autant que peut en compter Venise. Mais il faudrait sur cela étudier bien attentivement deux ouvrages également intéressans, quoique différens dans leur plan et leur exécution, *l'Historia della litteratura Veneziana de* Foscarini, *e la Biblioteca Ligustica de...*.

Page 76. — « Les régions orientales de la Ligurie qui confinent avec le Plaisantin et le Parmesan, etc. ».

NOTE V. *Sur trois illustres familles d'origine Ligurienne.*

C'est un sujet de contestation de savoir si la famille *del Verme* appartient plus particulièrement à Parme qu'à Plaisance. Nous n'entrerons pas dans une telle question; disons seulement que cette famille très-illustre et très-renommée par les talens de plusieurs individus qui en sont sortis, appartient plutôt à Bobbio qu'à Parme ou à Plaisance. Cela étant, le petit pays qui forme l'arrondissement de Bobbio peut se vanter d'avoir conservé très-long-temps le caractère des anciens peuples Liguriens. Car Bobbio est sans doute pays Ligurien plus qu'aucun canton des états de Parme et de Plaisance. Il est vrai, au reste, que deux autres familles plus illustres encore que celle *del Verme*, la *Malaspina* et la *Palavicina*, une Ligurienne d'origine très-sûrement, l'autre au moins autant Ligurienne que Gauloise ou Lombarde, rappellent par le nom même et par le souvenir de leurs faits et de leur ancienne puissance, le caractère Ligurien, tel que nous l'avons tracé d'après une foule d'anciens auteurs. Mais à propos de Parme j'aurais dû citer la famille de *Rossi* qui a donné à l'Italie le plus vaillant et le plus habile capitaine qu'on ait connu dans le XIVe. siècle.

Page 78.

Page 78. — « Les habitans de la rive gauche du Pô ».

NOTE VI. *Sur la différence des habitans des deux rives du Pô.*

La ville de Saluces tient plus immédiatement aux grandes Alpes qu'aux Apennins; mais la colline sur le penchant de laquelle la ville est bâtie tient beaucoup moins de la qualité des Apennins ou des Basses-Alpes, et des Alpes-Maritimes, qui comprennent le Mont-Viso, le Mont-Genèvre et le Mont-Cénis. Aussi le canton du ci-devant marquisat de Saluces à donné à l'état, à la république des lettres incomparablement plus de sujets distingués que la rive gauche du Pô, qui tient de plus près aux Alpes. C'est un fait bien avoué de tous les autres Piémontais que vers la fin du dernier siècle Saluces pouvait compter un plus grand nombre d'hommes illustres nés dans son enceinte, tous dans le même siècle, que ne pouvaient en compter dans le même espace de temps cinq ou six autres villes aussi grandes, aussi peuplées et plus anciennes que Saluces, assises au pied des Alpes, telles que Pignerol, Carignan, Suse et Ivrée, et les gros bourgs Barge, Courge, Giavino, Moretta, Pancalier, Vigon et Villefranche. Mais ce qui est encore à remarquer, c'est que ce nombre de gens de lettres et de professeurs célèbres, natifs de Saluces, sont nés dans le quartier le plus bas, le plus humide et le plus sombre;

aucun d'eux ne vit le jour et ne vécut dans la partie supérieure où l'air est plus pur et plus vif.

Page 82. — « Autant les autres se font aimer par un caractère de bonté, d'honnêteté, de bonhomie, etc. »

Note VII. *Sur le caractère des Verceillais, des Padouans*, etc.

L'auteur de cet Essai avait, dans quelque autre ouvrage, comparé les Verceillais aux Padouans, en leur accordant aux uns et aux autres plus de bonté de cœur que de vivacité d'esprit et d'énergie de caractère. On s'est plaint, et quelques-uns ont paru souhaiter une sorte de réparation d'honneur. Mais plus on approfondit l'histoire de ces deux pays, moins on est porté à revenir de cette opinion. L'on pourrait plutôt ajouter que Pise, Ravenne, Pavie donnent lieu à de pareilles observations. Les villes anciennes situées dans la plaine, riches par la fertilité de leur sol, ayant conservé des restes de la culture précédente, ont pu, dans les siècles de barbarie et d'ignorance, produire des écrivains estimables. Elles ont aussi de plus grands moyens de nourrir dans leur sein des hommes studieux, qui acquièrent à ces villes nourricières, de la célébrité littéraire, tandis que les naturels du pays, amollis par l'aisance, insoucians par habitude, jouissent des biens qu'ils possèdent, plutôt que de se donner de la peine

pour en acquérir d'autres. Cela n'empêche pas que ces mêmes villes opulentes de la plaine ne puissent se féliciter d'avoir vu naître dans leur enceinte ou dans leur voisinage des hommes de grands talens, et même des génies supérieurs à quelques égards. Vercil vante avec raison des *Arborio*, des *Avogadro*, des *Alciati*. Padoue nous rappelle des *Dondi*, des *Zabarella*, des *Papafava*, un *Albertin Mussato*, et dernièrement un marquis *Poleni*, un *Cesarotti*; si tant est que ces deux hommes illustres soient natifs de Padoue.

Fin des Notes additionnelles.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

PREMIÈRE PARTIE.

ARTICLE Ier. *Des anciens habitans de la Grande Grèce, de la Campanie, et autres provinces du royaume de Naples,* page 1

ART. II. *Du peuple Latin proprement dit, et de la littérature Romaine, ancienne et moderne,* 17

ART. III. *Des habitans de l'Ombrie, de la Marche d'Ancône, du duché d'Urbin,* 37

ART. IV. *Du peuple Etrusque ou Toscan,* 45

IIe. PARTIE : des pays Italiens devenus départemens de l'Empire Français.

ARTICLE UNIQUE. *Des Liguriens et des Subalpins ou Piémontais,* 68

IIIe. PARTIE : des principaux peuples compris jadis sous le nom de Cisalpins, puis de Lombards, et actuellement Italiens.

ART. Ier. *Des Milanais, anciennement* Insubriens, 83

ART. II. *Des Gaulois* Cenomanes, *et de leurs descendans, Bressans, Véronais, Mantuans et Crémonais,* 93

ART. III. *Des habitans anciens et modernes de la Vénétie,* 95

ART. IV. *Des habitans anciens et modernes de la Marche Trévisane, du Frioul et de l'Istrie,* 101

ART. V. *Des habitans anciens et modernes de la Romagne; des Ferrarais et des Bolonais,* 107

IVe. PARTIE : des Siciliens, des Sardes et des Corses.

ART. I. *Des Siciliens,* 119

ART. II. *Des Sardes,* 129

ART. III. *Des Corses,* 143

COUP-D'OEIL SUR LE TABLEAU STATISTIQUE DE LA HAUTE ITALIE.

§. I. 150

§. II. *Départemens Liguriens formant la 28e. division militaire,* 163

PRÉCIS STATISTIQUE du royaume d'Italie depuis la réunion des provinces Vénitiennes, 173

NOTES ADDITIONNELLES à différens Articles de l'Essai sur le caractère des Italiens.

NOTE I. *Sur l'esprit militaire des Napolitains*, 188

NOTE II. *Sur le caractère féroce du peuple Romain*, 189

NOTE III. *Sur la différence de caractère des principaux peuples de la Toscane*, 191

NOTE IV. *Sur le caractère des Génois et des Vénitiens*, 192

NOTE V. *Sur trois illustres familles d'origine Ligurienne*, 194

NOTE VI. *Sur la différence des Piémontais habitans des deux rives du Pô*, 195

NOTE VII. *Sur l'esprit des Verceillais, des Padouans*, etc. 196

FIN DE LA TABLE.

584199

BIBLIOT
DE
Scaffa
Ritchet
N°